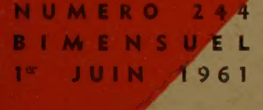


L'IDIOTE

DE MARCEL ACHARD

IL N'Y A PAS QUE L'AMOUR
D'EDMOND SÉE

LA QUINZAINE DRAMATIQUE


NUMERO 244
BIMENSUEL
1er JUIN 1961





Théâtre Antoine
(Direction M[me] Simone Berriau)

Comédie en trois actes
de Marcel Achard
de l'Académie Française

Mise en scène de Jean Meyer

Décor de George Wakhevitch

L'IDIOT

Distribution

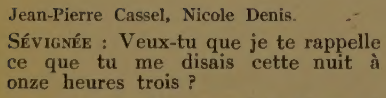
Camille Sevigné, *juge d'instruction*	**Jean-Pierre Cassel**
Julien Morestau, *greffier*	**Christian Marin**
Antoinette Sevigné	**Nicole Denis**
Edouard Lablache	**Henri Nassiet**
Josefa Lanthenay	**Annie Girardot**
Le garde	**Pierre Durou**
M[e] Elie Cardinal, *avocat*	**Michel Vocoret**
Marie-Dominique Beaurevers	**Liliane Patrick**
Benjamin Beaurevers	**Daniel Ceccaldi**
Mario, *garde*	

…nnie Girardot, dans le rôle de …osefa : Vous connaissez celle …e la juive et du parapluie…
(Photo Bernand.)

« L'Idiote » a été créée le 22 septembre 1960 au Théâtre Antoine.



Joséfa : Je n'ai pas eu de mère, ça peut paraître bizarre. D'habitude, c'est le père qu'on n'a pas.



Jean-Pierre Cassel, Nicole Denis.

Sévignée : Veux-tu que je te rappelle ce que tu me disais cette nuit à onze heures trois ?

Antoinette : Tu regardais l'heure !



Jean-Pierre Cassel, Annie Girardot.

Sévignée : Enfin, vous êtes vierge ?

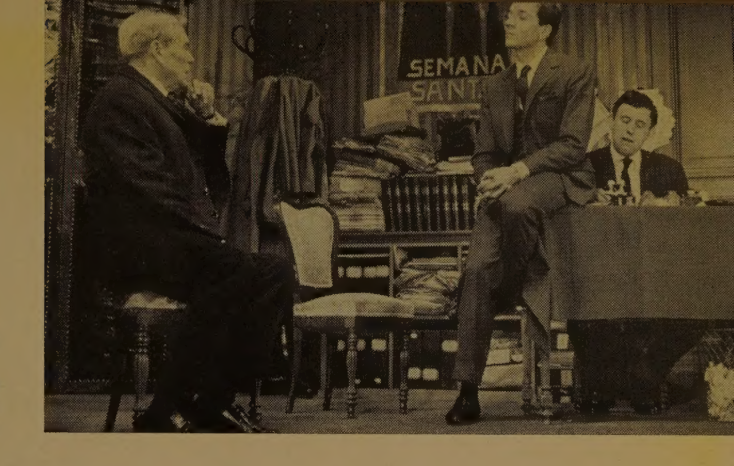
Joséfa : Comme on l'est à la campagne !



Jean-Pierre Cassel, Daniel Ceccaldi, Annie Girardot.

Beauverers : Mais c'est vrai, tu es ma maîtresse.





Henri Nassiet, Jean-Pierre Cassel, Christian Marin.

MORESTAN : Je lis comme un greffier. Sans ça, je ferais du cinéma, comme tout le monde.



Jean-Pierre Cassel, Henri Nassiet.

SÉVIGNÉE : Je crois qu'il faut viser plus haut que le but pour l'atteindre.

LABLACHE : Ce n'est pas viser trop haut, c'est tirer en l'air.



Daniel Ceccaldi, Annie Girardot.

Alors, votre corps n'en fait qu'à sa tête ?



Jean-Pierre Cassel, Christian Marin, Annie Girardot, Liliane Patrick, Daniel Ceccaldi.

JOSÉFA : Madame est servie !

(Photos Bernand.)



(Photo Bernand)

Jean-Pierre Cassel, Annie Girardot.

JOSÉFA : C'est sûrement votre femme. D'ailleurs, vous, les juges, vous n'avez que des femmes.

MARCEL ACHARD

à travers le questionnaire de Marcel Proust

Quel est, pour vous, le comble de la misère ?
Ne jamais l'avoir connue. Et n'avoir pas pu profiter de ses enseignements.

Où aimeriez-vous vivre ?
A Paris, où je vis, grâce à Dieu !

Votre idéal de bonheur terrestre ?
Etre aimé.

Pour quelles fautes avez-vous le plus d'indulgence ?
Les crimes passionnels.

Quels sont les héros de roman que vous préférez ?
Muichkine (dans *L'Idiot*), le comte Mosca, Charlus et d'Artagnan.

Quel est votre personnage historique favori ?
Talleyrand (au Congrès de Vienne).

Vos héroïnes favorites dans la vie réelle ?
Juliette Achard (croyez-moi, c'est une héroïne !).

Vos héroïnes dans la fiction ?
Mathilde de la Mole, Natacha (dans *Guerre et Paix*) et Camille de *Badine*.

Votre peintre favori ?
Vermeer.

Votre musicien favori ?
Claude Debussy.

Votre qualité préférée chez l'homme ?
La franchise.

Votre qualité préférée chez la femme ?
Le pieux mensonge.

Votre vertu préférée ?
J'hésite entre le « naturel » et l' « enthousiasme ».

Votre occupation préférée ?
Ecrire des pièces.

Qui auriez-vous aimé être ?
Alfred de Musset.

Le principal trait de mon caractère ?
La gaieté.

Ce que j'apprécie le plus chez mes amis ?
La fidélité.

Mon principal défaut ?
Les grands « coups de gueule ».

Mon rêve de bonheur ?
Que ma vie continue telle qu'elle est.

Quel serait mon plus grand malheur ?
Votre question est si déprimante que je ne veux pas y donner une pensée.

Ce que je voudrais être ?
Joli. Grand, grand, GRAND ; mince, mince, MINCE.

La couleur que je préfère ?
Le rouge de théâtre.

La fleur que j'aime ?
Le camélia.

L'oiseau que je préfère ?
Le rossignol.

Mes auteurs favoris en prose ?
Musset, Beaumarchais, Marivaux, Becque et surtout, surtout, Molière.

Mes poètes préférés ?
Racine, Verlaine, Guillaume Apollinaire.

Mes héros dans la vie réelle ?
Schweitzer et le père de Foucauld.

Mes héroïnes dans l'histoire ?
Marguerite de Bourgogne, Messaline et lady Godiva.

Mes noms favoris ?
Ferréol, Auguste, Isabelle, Evangéline.

Ce que je déteste par-dessus tout ?
L'envie.

Caractères historiques que je méprise le plus ?
Marat.

Le fait militaire que j'admire le plus ?
Je suis incompétent.

La réforme que j'admire le plus ?
Le suffrage des femmes.

Le don de la nature que je voudrais avoir ?
La jeunesse.

Comment j'aimerais mourir ?
Sans le savoir.

Etat présent de mon esprit ?
L'allégresse.

Ma devise ?
Celle de saint Augustin : « Aimez et faites ce que vous voudrez. »

GIRARDOT ANNIE

née à Paris, un 25 octobre. Elle passe son enfance en Normandie, où sa mère est sage-femme, et commence des études secondaires au lycée de Caen.

Pourquoi et comment a-t-elle été amenée à vouloir être comédienne ? Elle ne sait que répondre. Elle se souvient bien d'avoir été frappée par une représentation de *Véronique* au Grand Théâtre de Caen, mais sa vocation remonte plus loin... une ambition d'ailleurs assez abstraite. Avait-elle même une idée précise de ce que le métier de comédien représentait ? Non, mais elle y a toujours pensé.

Lorsqu'elle arrive à Paris à la fin de la guerre, elle a le sentiment d'approcher du but. Pourtant elle commence par être terriblement dépaysée ; dans ce désarroi, elle ne tarde pas à abandonner ses études.

Elle semble devoir se préparer à divers métiers : s'initie à celui d'infirmière, travaille dans les crèches, se présente à l'Ecole hôtelière, quand sa mère, au hasard d'une lecture de journal, découvre l'existence du Centre d'apprentissage d'art dramatique. Cinq jours plus tard, Anne Girardot se fait entendre au Concours d'entrée, dans le rôle de Dorine du *Tartuffe*.

— *Jamais jusque-là, dit-elle, je n'avais eu l'occasion de répéter une scène... Si j'ai choisi alors Dorine, c'est que je connaissais le texte pour l'avoir étudié en classe... C'était le 1er avril — oui — le 1er avril 1949 ; je portais une longue jupe avec un corset à pois blancs et bleus et de gros souliers à semelles de crêpe ! J'ai été reçue !*

Aussitôt la solitude, qui lui pesait tant depuis son arrivée à Paris, disparut. Les soucis, l'ambition, les espoirs, qu'elle partage avec ses camarades, lui prouvent qu'elle s'est engagée dans la voie qui lui convient.

— *Au Centre — dans la classe de Teddy Bilis, puis dans celle de Georges Chamarat —, ce n'est pas tellement à une discipline particulière que je me suis formée. J'ai eu alors l'impression non seulement d'apprendre, mais de m'éveiller, de grandir vraiment.*

Elle continue à travailler les soubrettes — exclusivement.

— *Jamais on n'aurait songé à me proposer un rôle d'émotion. Pourtant, il me semble que le propre du comédien est d'aller d'un registre à l'autre. Il m'a fallu attendre que Jean Meyer, à la Comédie-Française, me demande d'interpréter* La Machine à écrire.

En attendant, après un échec en 1944, elle entre au Conservatoire en 1950, avec *Celui qui avait épousé une femme muette*, d'Anatole France, et — elle n'en est plus sûre — Toinette du *Malade imaginaire*.

Elle le dit comme s'il n'avait pu être question pour elle de présenter autre chose... Tant elle était cantonnée dans un emploi !

Elle restera quatre ans au Conservatoire. Dans la classe d'Henri Rollan.

— *Une grande chance pour moi ! Henri Rollan nous parlait (merveilleusement) d'un rôle, d'une scène... Et puis, il nous laissait nous exprimer selon nos possibilités. Le trac dont j'étais affligée m'empêchait malheureusement de passer souvent des scènes devant lui. Lorsque je m'y décidais, j'étais un véritable bout de bois, je me sentais mauvaise — et cela se terminait toujours par des pleurs. Mais j'écoutais si bien tout ce qu'il me disait que je finissais par faire ce qu'il m'avait indiqué.*

Du Conservatoire, je garde encore le souvenir, extraordinaire, d'un exercice d'élève consacré à Tartuffe *sous la direction de Georges Leroy. Avec lui, je retrouvais Dorine, et avec lui aussi, nous avions la liberté de nous laisser aller à notre tempérament... après avoir entendu, bien sûr, ses commentaires sur la pièce et sur ses personnages.*

Second prix de comédie classique, avec Cléanthis de *L'Ile des Esclaves* de Marivaux, à la fin de sa deuxième année, elle obtient un second prix de comédie moderne à la fin de sa troisième année, avec *Mais n'te promène donc pas toute nue* de Feydeau.

Pour un peu, elle renoncerait à sa quatrième année au Conservatoire — d'autant plus qu'elle a commencé à participer à des spectacles de cabaret (à la *Rose Rouge*, au Théâtre de La Bruyère *Dugudu* de Robert Dhéry, au Théâtre du Quartier Latin avec Michel de Ré, *La Reine-Mère* de Pierre Devaux). Mais, en 1954, *La Locandiera* de Goldoni et *Un mari dans du coton* de Lambert-Thiboust lui valent un premier prix de comédie classique et un premier prix de comédie moderne.

Elle est engagée à la Comédie-Française, n'y tient que de petits rôles (*La Paix chez soi*), quand elle ne fait pas de la figuration... intelligente, s'ennuie... jusqu'en 1956, où Jean Meyer lui déclare :

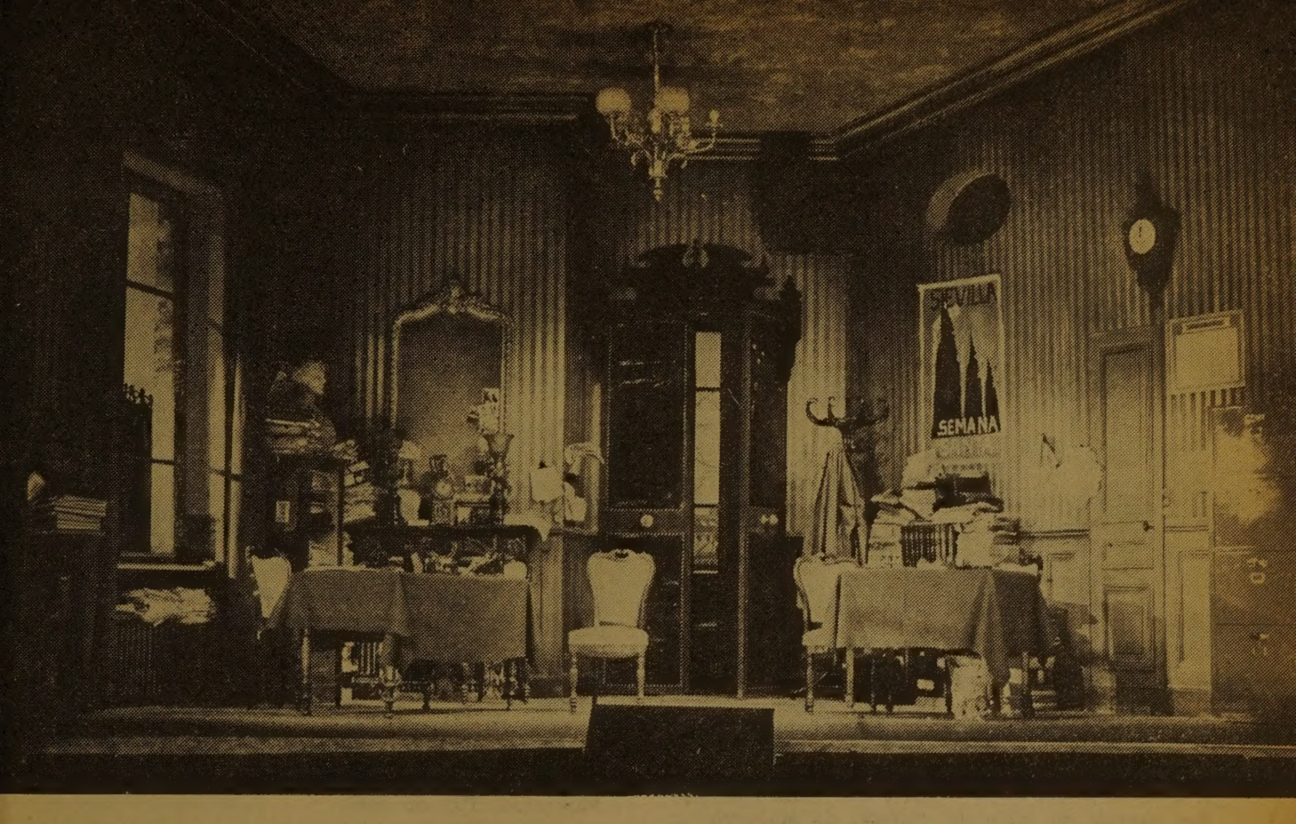
— *Tu es faite pour d'autres rôles que les soubrettes. Veux-tu jouer* La Machine à écrire *de Cocteau ?*

C'est le vrai départ de sa carrière. Elle jouera encore au Français *Mademoiselle* de Jacques Deval, *Amédée ou les messieurs en rang* de Jules Romains et *Les Misérables* de Paul Achard, d'après le roman de Victor Hugo. Le sociétariat poind à l'horizon; elle décide de partir.

— *J'ai eu alors la conviction qu'il fallait que je m'en aille.*

Sur le Boulevard, elle joue *Deux sur la balançoire* de William Gibson, adapté par Louise de Vilmorin et mis en scène (aux Ambassadeurs) par Lucchino Visconti (1958), et crée *L'Idiote* de Marcel Achard, de l'Académie Française (Antoine, 1960).

Cependant, depuis *Treize à table*, d'André Hunebelle (1956), elle fait une carrière cinématographique importante, marquée notamment par *L'Homme aux clés d'or* de Léo Joannon (engagement que lui a valu son succès dans *La Machine à écrire*), par *Rocco et ses frères* de Visconti et par *La Proie pour l'ombre* d'Alexandre Astruc.



Décor de George Wakhevitch

A GEORGES SIMENON

« DONNEZ UN CHEVAL A CELUI QUI DIT LA VÉRITÉ.
« IL EN AURA BESOIN POUR FUIR. »
(Proverbe persan.)

L'IDIOTE

Comédie de Marcel Achard

de l'Académie Française

Décor unique.
Un bureau de juge d'instruction, à Paris.
Pittoresque plutôt que crasseux.
La porte du fond donne sur le couloir. Le banc est visible sur lequel attendent inculpés et témoins.
Deux tables, assez grandes, et cependant surchargées de dossiers, se font face. Celle de gauche est celle du juge, celle de droite, du greffier.
La lumière vient d'une fenêtre placée derrière le bureau du greffier et inonde le bureau du juge et la chaise sur laquelle s'assied l'accusé.
Sur une table, derrière le juge, une énorme pendule Empire qui représente la Justice, mais dont les aiguilles manquent.
Des classeurs et des placards, un peu partout, dont les dossiers débordent.
Au mur, des affiches d'agences de voyages, dont une représente la Semaine Sainte avec des pénitents en cagoules noires et rouges.
Un après-midi de décembre 1958, ensoleillé et froid.
Trois heures de l'après-midi.

acte 1

Le juge Sévigné a trente-quatre ans et les paraît à peine.

Il a de la force, de la vitalité, une vraie jeunesse. Son sourire est plein de chaleur, de moquerie et de gaîté. C'est un arriviste jovial, qui prend cependant sa fonction au sérieux.

Le greffier Morestan a le même âge, mais c'est un fonctionnaire. Il a perdu l'enthousiasme et l'impatience qui rendent Sévigné si plaisant

Le juge et le greffier sont à leur bureau, assez éloignés l'un de l'autre. Ce qui les oblige à hausser le ton et donne à leur conversation un peu de la saveur d'un dialogue de sourds.

SÉVIGNÉ. Pourtant, d'après l'interrogatoire...

MORESTAN, *formel.* C'était sa sœur...

SÉVIGNÉ. Allons ! bon !

MORESTAN. Remarquez que le beau-frère nie.

SÉVIGNÉ. Mais tout de même, l'enfant...

MORESTAN. Ah ! l'enfant... évidemment.

SÉVIGNÉ, *triomphant.* Ben alors ?

MORESTAN. Ben alors, non.

SÉVIGNÉ. Comment, non ?

MORESTAN. Parce que c'était le 14 juillet.

SÉVIGNÉ. Et alors ?

MORESTAN. Le 14 juillet, le gosse giflait sa grand-mère.

SÉVIGNÉ. Ça ne prouve rien.

MORESTAN. Il la giflait à Châtillon-sous-Bagneux !

SÉVIGNÉ. Vous m'en direz tant !

MORESTAN. Et s'il n'y avait que ça !

SÉVIGNÉ. Ah ! ce n'est pas tout ?

MORESTAN. Ce serait trop simple.

SÉVIGNÉ. Je ne trouve pas.

MORESTAN. Monsieur le Juge, avez-vous pensé au cordonnier ?

SÉVIGNÉ. Pas tout le temps.

MORESTAN. Il est à la base de l'affaire.

SÉVIGNÉ. Comment avez-vous su ça ?

MORESTAN. L'inspecteur Colas a téléphoné.

SÉVIGNÉ, *vivement.* A Lieberkrantz ?

MORESTAN. Non.

SÉVIGNÉ. A Hochtetter ?

MORESTAN. Non plus.

SÉVIGNÉ. A Vignette ?

MORESTAN. Pas du tout.

SÉVIGNÉ. A Brémontier ?

MORESTAN. Encore moins. Pourquoi ne me demandez-vous pas simplement s'il a vu Broqueteaux ?

SÉVIGNÉ, *passionné.* Comment ? Il a vu Broqueteaux ?

MORESTAN. Non.

SÉVIGNÉ. Je commence à me décourager.

MORESTAN. Après lui avoir téléphoné, il a vu Auberpin qui avait vu Broqueteaux.

SÉVIGNÉ. Et alors ?

MORESTAN. Il nie.

SÉVIGNÉ. Lui aussi.

MORESTAN. Tout le monde nie. Sauf Charignon.

SÉVIGNÉ. Brave Charignon !

MORESTAN. Seulement, lui, il ne faut pas le croire.

SÉVIGNÉ. Bien sûr. Un type qui avoue sans qu'on lui demande rien !

MORESTAN, *ironique.* Comme c'est naturel !
(*Petit silence.*)

SÉVIGNÉ. Ça m'a l'air d'une affaire assez difficile !

MORESTAN. Monsieur le Juge, toutes les affaires sont difficiles, vous le savez mieux que personne. Même une toute petite comme celle-ci.

SÉVIGNÉ. Si au moins, il était cocu ! Ça expliquerait bien des choses.

MORESTAN, *enthousiaste.* Il l'est ! Ça, il l'est !

SÉVIGNÉ. Mais est-ce qu'on croit qu'il sait ?

MORESTAN. C'est-à-dire...

SÉVIGNÉ. Il sait ou il ne sait pas ?

MORESTAN. Il ne sait plus !

SÉVIGNÉ. Et l'enfant ? Est-ce qu'on dit qu'il est de lui ?

MORESTAN. Seulement depuis qu'il a giflé sa grand-mère.
(*Petit silence.*)

SÉVIGNÉ. J'ai l'impression que nous allons bien travailler tous les deux.

MORESTAN, *très sympathique.* C'est ce que je me suis dit tout de suite !

SÉVIGNÉ. Alors, si vous me voyez m'embarquer...

MORESTAN. Soyez tranquille, Monsieur le Juge. Je suis là pour ça. A deux, on court moins le risque de se tromper.

SÉVIGNÉ. Heureusement que toutes les affaires ne sont pas comme celle de Charignon. Celle de la rue de la Faisanderie, par exemple, est limpide.

MORESTAN. Limpide !

(*La porte s'ouvre. Antoinette paraît. C'est la femme de Sévigné. Elle est jeune, très jolie et gaie. Elle a les bras chargés de fleurs.*)

ANTOINETTE. Bonjour !

SÉVIGNÉ. Bonjour, chérie. Tu connais Monsieur Morestan, mon greffier.

ANTOINETTE, *exquise*. Je vous ai entrevu, hier soir.

MORESTAN. Bonjour, Madame.

SÉVIGNÉ. Il faudra perdre l'habitude d'entrer dans mon cabinet comme chez toi. C'est important, ce qui se passe ici. C'est même sérieux.

ANTOINETTE. Oh ! ça va bien !

SÉVIGNÉ. Qu'espères-tu faire de ces fleurs ?

ANTOINETTE. Les mettre dans un vase. Je trouve que ton bureau est lugubre.

SÉVIGNÉ. Un cabinet de juge d'instruction n'est pas une salle des fêtes. Tu vas me faire le plaisir de remporter ça.

ANTOINETTE, *désignant un cadre sur le bureau de Sévigné*. Alors, ma photo restera sans fleurs ?

SÉVIGNÉ. Excuse-moi.

ANTOINETTE, *relevant le col de son manteau*. Mais on crève de froid, ici.

SÉVIGNÉ. A qui le dis-tu !

MORESTAN. Pour se réchauffer, j'ai conseillé à Monsieur le Juge de marcher de long en large. C'est très bon. Il y a même des inculpés que ça impressionne.

ANTOINETTE, *sur un ton glacial*. Ah !

(*Petit silence. Gêne.*)

MORESTAN. J'ai idée que je devrais aller réclamer le dossier Charignon à quelqu'un. Qu'en pensez-vous ?

SÉVIGNÉ. J'ai l'impression que nous allons bien travailler tous les deux.

(*Morestan sort.*)

ANTOINETTE, *examinant le bureau avec mépris*. Tu crois que tu pourras réussir, avec un cabinet pareil ?

SÉVIGNÉ. Je ne compte pas que sur mon cabinet. Mais je dois admettre qu'il est moche.

ANTOINETTE. Ah ! là, là... Et il n'y a pas d'autre ascenseur ?

SÉVIGNÉ, *geste d'impuissance*. Non.

ANTOINETTE. C'est gai ! Nous étions dix-sept à l'attendre en bas. Je suis montée avec l'assassin de la rue de Bourgogne.

SÉVIGNÉ. Ce n'est pas possible. Les prévenus ont un autre ascenseur.

ANTOINETTE. Il en avait l'air, en tout cas. Une terreur. Moitié Quasimodo, moitié Frankenstein. J'entendais ses voisins claquer des dents.

SÉVIGNÉ, *amusé*. Pauvre petite Antoinette !

ANTOINETTE. Il m'a demandé si mes fleurs étaient pour lui.

SÉVIGNÉ. Je te le répète : « Les fleurs, ce n'est pas le genre de la maison. »

ANTOINETTE. J'irai les porter à ta mère.

SÉVIGNÉ. Elle va se croire perdue !

ANTOINETTE. Je lui raconterai qu'on me les avait offertes avant-hier, et qu'elles commençaient à se faner.

SÉVIGNÉ, *sarcastique*. Tu l'aimes bien, hein, ma maman ?

ANTOINETTE, *regardant autour d'elle*. Quand je pense à ton coquet petit bureau de Versailles !

SÉVIGNÉ. Mais nous sommes à Paris, comprends-tu ? A Paris ! Et je n'ai que trente-quatre ans !

ANTOINETTE. Tu vas réussir, dis, mon chéri ?

SÉVIGNÉ. Je l'espère.

ANTOINETTE. N'oublie pas qu'à ton âge, l'avenir est tout de suite là !

SÉVIGNÉ. Je sais bien.

ANTOINETTE. Pense à ta mère qui ne compte que sur toi.

SÉVIGNÉ. J'y pense.

ANTOINETTE. Pense à mes vieux parents aussi. Beaucoup plus fatigués que ta mère.

SÉVIGNÉ. Je ne pense qu'à ça.

ANTOINETTE. Comment es-tu avec le procureur ?

SÉVIGNÉ. En très bons termes.

ANTOINETTE. Je parle du procureur général.

SÉVIGNÉ. Moi aussi.

ANTOINETTE. Sois gentil avec lui !

SÉVIGNÉ, *qui s'amuse*. Entendu !

ANTOINETTE. Ne le contredis pas. Fais bien tout ce qu'il te dira.

SÉVIGNÉ. Promis !

ANTOINETTE. D'abord, il ne peut te demander que des choses justes.

SÉVIGNÉ. Et quand la justice commande, la liberté, c'est d'obéir.

ANTOINETTE. Ne fais pas l'idiot !

SÉVIGNÉ, *vexé*. Mais je suis très sérieux ! (*Sa phrase est coupée par la sonnerie du téléphone. Dans l'appareil, très froidement.*) Allô ! Ici, Sévigné. (*Subitement très aimable.*) Oui, Monsieur le Procureur !

ANTOINETTE. Fais-moi le plaisir d'être aimable !

SÉVIGNÉ, *encore plus aimable*. Parfaitement, Monsieur le Procureur !

ANTOINETTE. Très bien !

SÉVIGNÉ. C'est entendu, Monsieur le Procureur !

ANTOINETTE. A la bonne heure ! Vas-y !

SÉVIGNÉ. J'en serai très heureux, Monsieur le Procureur. Et très flatté. (*Il raccroche.*)

ANTOINETTE. Je sais. C'était le procureur. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

SÉVIGNÉ. Il nous invite à dîner pour samedi soir.

ANTOINETTE, *éblouie*. Le procureur général nous invite à dîner ?

SÉVIGNÉ. Non. Le procureur de la République.

ANTOINETTE, *déçue*. C'est quand même très bien.

SÉVIGNÉ, *soucieux*. C'est embêtant. J'avais promis à Rochefort.

ANTOINETTE. Tu as accepté oui ou non ?

SÉVIGNÉ. Rochefort est un vieil ami que j'aime beaucoup.

ANTOINETTE. Tu as accepté, oui ou non ?

SÉVIGNÉ. Il va repartir pour Albi, je ne pourrai plus le revoir avant six mois.

ANTOINETTE. Tu ne vas pas hésiter entre le procureur et un petit juge d'Albi ?

SÉVIGNÉ. Non, mais ce n'est pas très chic.

ANTOINETTE, *le parodiant*. La liberté, c'est d'obéir quand la justice commande !

SÉVIGNÉ. C'est toi qui téléphoneras à Rochefort.

ANTOINETTE. Tu n'as même pas le courage de ta lâcheté!

SÉVIGNÉ. Ça m'ennuie de lui faire de la peine. Toi, tu t'en fous !

ANTOINETTE. Complètement !... A quelle heure pensestu avoir fini ton travail ce soir ?

SÉVIGNÉ. Je n'en sais rien, mon chéri. J'espère vers huit heures... J'espère.

ANTOINETTE, *sincère et tendre.* Ce que ça va être long ! Peut-être encore plus que je crois !

SÉVIGNÉ, *touché par ce mot.* Ma petite bonne femme ! (*Il la prend dans ses bras.*) Vois-tu, jusqu'à toi, je ne savais pas ce que c'était que l'amour !

ANTOINETTE. Moi non plus. (*Gaîment.*) Mais c'est bien à peu près ce que j'imaginais !

SÉVIGNÉ. Chérie !

ANTOINETTE. Embrasse-moi !

SÉVIGNÉ. Derrière la porte, alors ! De la sorte, si quelqu'un entre, il ne pourra pas nous voir.

ANTOINETTE, *à son mari qui va l'embrasser.* Tu réussiras ? Tu seras un grand juge ? Tu changeras d'étage ?

SÉVIGNÉ, *avec une espèce de rage.* Tu crois que je n'en ai pas assez, moi aussi, de notre médiocrité, de notre quatrième sans ascenseur, de notre voiture en paille de fer, de ton manteau en imitation de simili fourrure, dis ?

ANTOINETTE. Ne n'énerve pas, ce n'est pas si grave !

SÉVIGNÉ. Quand je pense à cet imbécile de Paroday qui est procureur général.

ANTOINETTE. Oui, mais il en a fait des courbettes !

SÉVIGNÉ. Pour la courbette, je ne crains personne. Et je suis le roi de la brosse à reluire, tu verras samedi.

ANTOINETTE. Tu as un drôle de regard !

SÉVIGNÉ. N'importe quoi, comprends-tu ? Je ferai n'importe quoi pour nous sortir de ce trou.

ANTOINETTE. Même quelque chose de mal ?

SÉVIGNÉ, *sans répondre.* Fous-nous la paix. En ce moment, la question n'est pas là.
(*Ils s'embrassent, assez longuement. On frappe à la porte. Sévigné et sa femme se séparent hâtivement.*)
Entrez !
(*Morestan entre.*)

MORESTAN. Pas moyen de trouver ce dossier. Nous devons l'avoir laissé ici.

SÉVIGNÉ, *écrasant de dignité.* Qu'est-ce que c'est que ce genre, Morestan ? Vous frappez avant d'entrer, maintenant ?

MORESTAN. Mais, Monsieur le Juge...

SÉVIGNÉ. Ce bureau est aussi votre bureau. Sachez que je n'ai rien à cacher.

MORESTAN, *avec malice, montrant les lèvres barbouillées de rouge de Sévigné.* Oh ! vous êtes blessé ?...

ANTOINETTE, *qui rit.* Il est rigolo !
(*Sévigné s'essuie avec sa pochette.*)

SÉVIGNÉ, *à Antoinette.* Quatre heures moins vingt ! Je tâcherai de ne pas être en retard.

ANTOINETTE, *sincère et gentille.* En ce qui me concerne, tu es toujours en retard, mon amour ! (*Elle lui envoie un baiser et sort.*)

MORESTAN. Vous avez une femme adorable !

SÉVIGNÉ *allume une cigarette.* Merci !

MORESTAN. J'espère qu'elle viendra vous voir de temps à autre.

SÉVIGNÉ. Je lui dirai que vous y tenez. (*Ils rient. On frappe.*) Entrez !
(*Lablache entre. Il est substitut du procureur de la République. Son rang n'est pas supérieur à celui de Sévigné. Mais le juge veut être bien avec tous et fait du zèle avec Lablache aussi. Celui-ci est jeune encore, porte beau, est d'une élégance choisie. Il est plus matois que subtil, avec quelque chose d'autoritaire et de déplaisant.*)

MORESTAN, *se levant avec empressement.* Monsieur le Substitut...

LABLACHE, *la main tendue.* Je me présente : Lablache.

SÉVIGNÉ, *se levant aussi.* Oh ! enchanté ! Une cigarette ?

LABLACHE, *froid.* Non, merci.

SÉVIGNÉ. Oh ! quoi ! Nous ne procédons pas à un interrogatoire.

LABLACHE, *faussement bonhomme.* Je pense, en effet, que vous n'interrogiez pas la ravissante personne que j'ai vue sortir de chez vous, les bras chargés de fleurs.

SÉVIGNÉ, *avec un détachement plein d'orgueil.* C'est ma femme.

LABLACHE. Ah ! ah ! Félicitations !

SÉVIGNÉ. Elle était venue jeter un dernier coup d'œil sur mon installation.

LABLACHE. J'espère faire sa connaissance samedi. Je dîne aussi chez le procureur.

SÉVIGNÉ. Voilà qui sera charmant. (*Il indique une chaise à Lablache.*)

LABLACHE, *en s'asseyant.* Mais mon propos n'est pas uniquement de vous souhaiter la bienvenue.

SÉVIGNÉ, *soudain très attentif.* Non ?

LABLACHE. Vous allez procéder aux interrogatoires concernant le meurtre de la rue de la Faisanderie ?

SÉVIGNÉ. J'ai convoqué les premiers témoins à quatre heures.

LABLACHE, *net et cassant.* C'est une toute petite affaire sans intérêt.

SÉVIGNÉ. Je débute !

LABLACHE, *souriant sans gaîté.* Si j'ose risquer cette comparaison, c'est de l'Uniprix.

SÉVIGNÉ, *riant vraiment.* La rue de la Paix, ce n'est pas pour tout de suite !

LABLACHE. Cette fille qu'on trouve nue, évanouie à côté du corps de son amant, c'est très clair.

SÉVIGNÉ. D'autant plus qu'elle avait encore dans la main le revolver qui avait tué l'homme.

LABLACHE, *comme une excuse.* C'est entendu, elle était évanouie...

SÉVIGNÉ, *sarcastique.* Quand elle tue son amant, c'est elle qui tombe.

LABLACHE. Mais son histoire ne tient pas une seconde. Cet assassin — elle n'est même pas sûre que ce soit un homme — cette ombre mystérieuse qui ouvre la porte, qui tire et qui s'en va sans laisser de traces.

SÉVIGNÉ, *sur le même ton de sarcasme.* Comme c'est naturel !

LABLACHE. Je me demande même pourquoi on ne l'a pas arrêtée tout de suite.

SÉVIGNÉ. Deux ou trois détails qui ne collent pas. Mais je vais l'interroger tout de suite et dans une heure, elle sera sous les verrous.

LABLACHE. C'est le crime passionnel — sans histoire.

SÉVIGNÉ. Sans histoire !

LABLACHE. Nous avons eu de la chance que les journaux l'aient expédié en trois lignes. Nous n'allons pas lui faire un sort.

SÉVIGNÉ, *sans conviction.* Ce serait bête.

LABLACHE. La fille, une Marie-couche-toi-là, probablement, se disant femme de chambre.

SÉVIGNÉ. Elle était vraiment femme de chambre.

LABLACHE. Lui, un valet-chauffeur-frotteur, homme à tout faire. (*Surenchérissant.*) Même pas Français !

SÉVIGNÉ. Même pas !

LABLACHE. Condamné à mort en Espagne, blessé à la Libération par une balle perdue, hospitalisé après

un duel au couteau avec un compatriote : pas intéressant !

SÉVIGNÉ. Je vous trouve exigeant.

LABLACHE. J'entends : il devait finir de cette façon.

SÉVIGNÉ. Son seul avenir, en somme, c'était l'autopsie. (*Morestan rit. Lablache le regarde. Il s'arrête.*)

LABLACHE, *à Sévigné.* Vous allez nous mener ça rondement.

SÉVIGNÉ. Rondement.

LABLACHE. Elle est coupable.

SÉVIGNÉ. Je crois, oui.

LABLACHE, *avec plus de force encore.* Elle est certainement coupable.

SÉVIGNÉ. C'est mon impression.

LABLACHE. Elle ne peut pas ne pas être coupable.

SÉVIGNÉ. J'ai compris !

LABLACHE. Monsieur le Procureur tient beaucoup à ce que vous expédiiez ça le plus vite possible. La justice coûte cher. Nous devons ménager l'argent des contribuables. (*Il se lève.*)

SÉVIGNÉ. Ben, dites donc !

LABLACHE. Vous avez d'ailleurs une autre raison pressante d'en finir !

SÉVIGNÉ. Ah ! ah !

LABLACHE. Ils étaient, elle et lui, au service des Beaurevers.

SÉVIGNÉ, *geste vague.* Je ne vois pas.

LABLACHE. Vous ne connaissez pas les Beaurevers, de la rue de la Faisanderie ?

SÉVIGNÉ. Excusez-moi, je débarque !

LABLACHE. La banque Beaurevers ! Millionnaires en dollars. Très lancés.

MORESTAN, *avec admiration.* Elle est une Saint-Maur de Pignerollès !

SÉVIGNÉ. Vous m'en direz tant !

LABLACHE. Le drame s'est déroulé dans leur hôtel, à l'étage des domestiques. Ce n'est pas le genre de publicité qu'on recherche. Ils souhaitent vivement que leur nom ne soit pas jeté en pâture à la malignité publique.

SÉVIGNÉ. Ben, dites donc !

LABLACHE. Monsieur le Procureur ne le souhaite pas non plus !

SÉVIGNÉ. Bon. Bon.

LABLACHE. Plusieurs personnes d'importance sont de son avis.

SÉVIGNÉ. D'après les dossiers que j'ai eus en mains, je crois qu'il sera facile de leur donner satisfaction à tous.

LABLACHE. Tant mieux !

SÉVIGNÉ, *comiquement.* Je me mets à la place des Beaurevers : j'ai une bonne, moi aussi.

LABLACHE. Il paraît qu'elle nie. Mais ils nient tous.

SÉVIGNÉ. Sauf Charignon !

LABLACHE, *en s'en allant, et qui n'a pas entendu.* Tâchez d'obtenir des aveux. Elle est idiote, paraît-il, ce ne doit pas être très compliqué.

SÉVIGNÉ. Probablement pas !

LABLACHE, *sur le pas de la porte.* Un coupable évident comme cette fille-là, pour la police, c'est facile. Et pour la justice, c'est commode.

SÉVIGNÉ. Très.

LABLACHE, *avec son rire sans gaîté.* Ne me parlez pas de ces affaires avec cas de conscience !

SÉVIGNÉ. Oh ! celle-ci est tellement limpide !

LABLACHE, *en lui serrant la main.* Vous êtes très bien, Sévigné. Froid. Avec de l'imagination. Vous devez réussir.

SÉVIGNÉ. Je l'espère vivement. A samedi.

LABLACHE. A samedi !

MORESTAN. Au revoir, Monsieur le Substitut ! (*Mais Lablache ignore son salut et sort.*)

SÉVIGNÉ. Il est très élégant ! On m'avait dit qu'il était froid, moi, je ne le trouve pas froid du tout.

MORESTAN, *évitant de répondre.* Bientôt quatre heures !

SÉVIGNÉ. Hé oui !

MORESTAN, *gentiment.* Vous n'êtes pas trop impressioné, Monsieur le Juge ?

SÉVIGNÉ. J'en ai vu d'autres. D'ailleurs, la supériorité du juge est dans le calme.

MORESTAN. On le dit !

SÉVIGNÉ. Moi, je pense à cette fille-là pour la première fois. Elle, elle ne pense qu'à moi depuis au moins trois jours !

MORESTAN, *blagueur.* Veinard ! (*Sur un regard de Sévigné.*) Oh ! pardon !

SÉVIGNÉ. Je ne plaisante pas. Elle va arriver nerveuse, inquiète, dans un état de moindre résistance ; avec des réponses toutes préparées à des questions que je ne lui poserai justement pas.

MORESTAN. A la bonne heure !

SÉVIGNÉ. Mais, attention ! L'important, c'est de l'affoler. Alors, nous la ferons droguer un bon moment. Nous feindrons de travailler comme si nous l'avions oubliée. Au début, je la laisserai parler. Je ferai le bonhomme. Je l'interrogerai en copain, à la papa. Et brusquement, au moment où elle s'y attendra le moins, je la ferrerai.

MORESTAN, *rêveur, sincère.* C'est beau, le moment où ils s'enferrent !

SÉVIGNÉ. Ne vous étonnez pas de ma méthode. J'aborde les à-côtés avant le principal.

MORESTAN. Vous croyez ?

SÉVIGNÉ. Avant les faits, il y a les êtres.

MORESTAN. Pourtant, les faits...

SÉVIGNÉ. Les faits sont comme des sacs. S'ils sont vides, ils ne tiennent pas debout. Il faut d'abord y faire entrer les motifs et les sentiments qui les ont provoqués.

MORESTAN, *sceptique.* Et alors, ils tiennent ?

SÉVIGNÉ. Qui est cette fille ? Quels sont ses mobiles ? Ses sentiments ? Nous allons d'abord faire connaissance...

MORESTAN. Votre prédécesseur...

SÉVIGNÉ. Mon prédécesseur avait sa technique, j'ai la mienne. Dans une heure, je saurai l'essentiel.

MORESTAN. Mais...

SÉVIGNÉ. Faites-la entrer.
(*Il s'installe à son bureau et feint d'écrire. Morestan ouvre la porte. On aperçoit sur le banc Josefa gardée par un gendarme. Sur un signe du greffier, Josefa Lantenay entre. Elle est extrêmement jolie et fine, malgré ses origines. Sa voix est grave, populaire, mais jamais vulgaire. Pas d'esprit, mais une terrible franchise et un vrai bon sens, plus déroutants que l'esprit. Furieusement désirable malgré le peu d'efforts qu'elle fait pour le paraître. Sa robe est très courte cependant.*)

MORESTAN, *sans lever les yeux.* Asseyez-vous.
(*Il désigne la chaise centrale. Josefa s'assied. Un long silence. Morestan, qui a repris sa place, jette de temps à autre vers elle un regard sournois. Sévigné est vraiment absorbé par l'étude du dossier. Josefa regarde droit devant elle, sans aucune expression. Comme le silence se prolonge.*)

JOSEFA, *visiblement peu impressionnée.* On peut fumer ?

MORESTAN, *sec.* Non.

(*Un second silence qui risque de devenir intolérable.*)

JOSEFA, *qui n'y tient plus.* C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? (*Les deux hommes l'ignorent. Nouveau silence.*) Est-ce que vous connaissez celle de la Juive et du parapluie ? (*Cette fois, elle obtient des deux hommes un regard furieux.*) Ah ! je comprends ! On attend le juge.

SÉVIGNÉ. C'est moi le juge !

JOSEFA, *déçue.* Oh ! je n'aurais pas cru !

SÉVIGNÉ, *aigre.* Pourquoi ?

JOSEFA, *prudemment.* Je ne sais pas. (*Sévigné hausse les épaules. Le calme dont il espérait écraser Joséfa l'a quitté. C'est lui qui s'énerve. Il décroche le téléphone et compose un numéro.*) Faut dire que depuis trois jours, je n'ai guère eu le temps de penser à vous !

(*Regard vers le juge. Sévigné regarde Morestan : Josefa dément ses prévisions.*)

SÉVIGNÉ, *dans l'appareil.* Allô ! Lesparre ? Rien à la presse, n'est-ce pas ? Ah, non ! sur l'affaire de la rue de la Faisanderie non plus ? (*Furieux.*) Comment, « je piétine » ? Gardez vos plaisanteries, elles ne m'amusent pas. (*Il raccroche.*)

JOSEFA. Vous n'avez pas l'air commode !

SÉVIGNÉ. Ce n'est pas à vous de me juger !

JOSEFA, *riant.* Au contraire !

SÉVIGNÉ, *sévère.* Quel est votre nom ?

JOSEFA. Josefa Lantenay.

SÉVIGNÉ. Née ?

JOSEFA. Oui.

SÉVIGNÉ. Ne vous faites pas plus bête que vous ne l'êtes. Née où ?

JOSEFA. A Espolette ; Drôme.

SÉVIGNÉ. Quel âge ?

JOSEFA. Vingt-quatre ans. Mais en principe, je ne les parais pas. Sauf peut-être ici.

SÉVIGNÉ. Profession ?

JOSEFA. Femme de chambre. Entre parenthèses, ce que le ménage est mal fait chez vous !

SÉVIGNÉ, *sardonique.* Vraiment ?

JOSEFA. Vous auriez bien besoin que je vienne y passer un après-midi.

SÉVIGNÉ, *consultant le dossier, il l'étudie jusqu'à la fin de l'acte, suivant les besoins de son interrogatoire.* Vos patrons vous disent très travailleuse.

JOSEFA. La paresse, c'est pour les très, très riches. Ou alors, les très, très pauvres.

SÉVIGNÉ. Mazette ! Vous êtes un cerveau !

JOSEFA. Ça m'étonnerait ! Le ménage, la cuisine, j'adore ! Mais vous me croirez si vous voulez, je n'aime pas coudre.

SÉVIGNÉ. Tiens ! Voilà qui est intéressant !

JOSEFA. C'est fastidieux, comme on dit vulgairement. Et puis, pourquoi coudre quand il y a des épingles de nourrice, hein ?

SÉVIGNÉ. Vous avez toujours été femme de chambre ?

JOSEFA. Non. Mon père est cultivateur et vigneron à Espolette, Drôme. Je travaillais avec lui dans les champs et dans les vignes. A deux kilomètres du château de Monsieur et Madame Beaurevers.

SÉVIGNÉ. C'est là que vous avez connu la victime ?

JOSEFA. Miguel était valet-chauffeur chez eux. Alors, nécessairement, je l'ai connu.

SÉVIGNÉ, *vivement, pour changer de sujet.* Vous avez encore vos parents ? Je crois...

JOSEFA. Je n'ai pas eu de mère. Ça peut paraître bizarre. D'habitude, c'est le père qu'on n'a pas..

SÉVIGNÉ. Expliquez-vous.

JOSEFA. Elle est partie avec un type des chemins de fer. Dès qu'elle n'a plus été grande de moi.

SÉVIGNÉ. On dit « grosse ».

JOSEFA. Ce n'est pas joli.

SÉVIGNÉ. Je n'y peux rien, on dit « grosse ».

JOSEFA, *docilement.* Dès qu'elle n'a plus été grosse de moi.

SÉVIGNÉ. Et votre père ?

JOSEFA. Je l'aime bien. Il ne me voit plus, mais je l'aime bien. On se ressemble comme des petits pois.

SÉVIGNÉ. Ah ! oui ?

JOSEFA. Vous l'adoreriez ! Ce qu'il est fier de sa fille ! Il disait du bien de moi aux garçons de café !

SÉVIGNÉ. Nous nous égarons !

JOSEFA. Seulement, quand on lui a raconté qu'il y avait sûrement quelque chose entre Miguel et moi, il m'a télégraphié : « Ne reviens pas. Et tout sera pardonné. »

(*Morestan et Sévigné répriment un rire.*)

SÉVIGNÉ. Ah ! ah !

JOSEFA. C'est qu'il est rigolo, mon père ! Mais lorsque j'ai compris qu'il avait télégraphié ! Télégraphié ! Mon père ! J'ai compris que ça ne s'arrangerait jamais !

SÉVIGNÉ. Vous auriez pu lui faire parler par des amis...

JOSEFA. Je n'en ai pas au pays. Je n'ai jamais pu apprendre le patois, c'est trop difficile.

SÉVIGNÉ, *bonhomme.* Et il y avait quelque chose entre Miguel et vous ?

JOSEFA. En voilà une question idiote !

SÉVIGNÉ. Répondez.

JOSEFA. On m'a trouvée toute nue à côté de lui ; c'est très rare qu'on soit nue dans le même lit qu'un monsieur parce qu'il vous est antipathique.

SÉVIGNÉ. En effet.

JOSEFA. Même une Marie-couche-toi-là et une fille de joie comme moi.

SÉVIGNÉ. Pourquoi dites-vous ça ?

JOSEFA. Parce que c'est de ces noms-là que vos policiers m'ont habillée.

SÉVIGNÉ. Ils ont eu tort !

JOSEFA, *qui ricane.* Fille de joie ! (*Rêveuse.*) Fille... Joie... Fille et joie. Et avec ça ! Ils ont fait fille de joie ! Ah ! les cochons !

SÉVIGNÉ. Ménagez vos expressions !

JOSEFA. Si j'étais une garce, je le dirais. Dans le pays de Miguel, ils ont un proverbe pour ça : « Jeune putain, vieille sainte ! »

SÉVIGNÉ. Nous ne cessons pas de nous égarer !

JOSEFA, *à Morestan.* On se croit tout permis parce que j'ai un passé.

SÉVIGNÉ. Si nous parlions un peu de ce passé ?

JOSEFA. Volontiers.

SÉVIGNÉ, *consultant le dossier.* D'après le dossier, Miguel Ostos vous a violée.

JOSEFA. Allons, bon !

SÉVIGNÉ. Des témoins, à Hauterive, vous ont entendue dire en parlant de lui : « Ce salaud qui m'a violée. »

JOSEFA. C'était de la conversation.

SÉVIGNÉ, *agacé.* Il vous a violée, oui ou non ?

JOSEFA. Violée, c'est vite dit.

SÉVIGNÉ. Oui ou non ?

JOSEFA. Si on veut !

SÉVIGNÉ. Enfin, vous étiez vierge avant ?

JOSEFA. Comme on l'est à la campagne.

SÉVIGNÉ. Soyez plus claire !

JOSEFA. Nous étions dans le mois de juillet jusqu'aux cuisses. Moi surtout.

SÉVIGNÉ. Pourquoi surtout ?

JOSEFA. Il faisait une chaleur ! Et la chaleur, c'est moins mauvais pour les hommes ! Ça ne les empêchait pas de vouloir tous de moi. Faut vous dire que j'ai du « je ne sais quoi » à ce qu'il paraît.

SÉVIGNÉ. Ne vous interrompez pas tout le temps !

JOSEFA, *poétique*. L'Angélus du soir venait de sonner. On avait rentré les bêtes, Miguel et moi, nous marchions le long de la rivière.

SÉVIGNÉ, *impatient*. Mais allez ! allez !

JOSEFA. J'ai buté sur une racine. Faut vous dire que je ne porte presque jamais de culotte.

SÉVIGNÉ, *malgré lui*. En ce moment, par exemple ?...

JOSEFA. Non, mais ! Ecoutez-le !

SÉVIGNÉ, *à Morestan*. Il est inutile de noter ma dernière question.

MORESTAN, *avec une fausse ingénuité*. Quelle question ?

SÉVIGNÉ. « En ce moment par exemple ? » Inutile de la noter. Elle est sans rapport direct avec l'interrogatoire.

MORESTAN. Cela va de soi, Monsieur le Juge.

SÉVIGNÉ, *à Josefa*. Alors, vous avez buté. Vous êtes tombée ?

JOSEFA. Je n'ai pas besoin de vous faire un dessin.

SÉVIGNÉ, *sobre*. Non. Mais vous ne lui avez même pas résisté ?

JOSEFA. Je suis comme ça. Tout immédiatement, et rien d'abord.

SÉVIGNÉ. Ah ! ah !

JOSEFA. La chose plaît ou elle ne plaît pas.

SÉVIGNÉ. Et ce soir-là, l'occasion, l'herbe tendre.

JOSEFA, *rectifiant*. C'était de la paille.

SÉVIGNÉ, *qui s'amuse*. Oh ! pardon !

JOSEFA. Et pas de regrets, ni de remords, hein ? Il y a des fois que je ne suis pas contente de ce que je fais. Mais jamais quand je le fais. Sans ça, je ne le ferais pas !

SÉVIGNÉ. J'enregistre.

JOSEFA. Surtout qu'il a eu un mot gentil après. Il m'a dit : « Vive la mère qui t'a faite. » Ça m'a frappée. Dites donc ! Une mère que je ne connaissais pas !

SÉVIGNÉ. Vous vous rendez compte que vous venez de vous priver d'une circonstance atténuante.

JOSEFA. J'ai fait ça, moi ?

SÉVIGNÉ. Puisque vous admettez qu'il ne vous a pas violée, vous perdez une circonstance atténuante.

JOSEFA. Vous préféreriez...

SÉVIGNÉ, *coupant*. Je ne préfère pas. Je vous explique.

JOSEFA. Je ne veux pas de vos circonstances atténuantes. Je ne veux pas passer pour une idiote qui ne sait pas avec qui elle veut coucher.

SÉVIGNÉ. Comme il vous plaira.

JOSEFA. Et des circonstances pour atténuer quoi ? La justice, ça existe, non ?

SÉVIGNÉ, *levant les yeux du dossier*. Si !

JOSEFA. La justice, c'est votre partie, ce n'est pas la mienne. Alors, faites-la !

SÉVIGNÉ, *qui consulte le dossier*. Il s'est peut-être suicidé ?

JOSEFA. Allons donc !

SÉVIGNÉ. La chose est peu vraisemblable évidemment. Vous aviez le revolver en main.

JOSEFA. Ce n'est pas la question. Mais d'abord, le suicide, ça porte malheur ! Et puis, lui ! Un Espagnol ! qui se signait avant de faire l'amour.

SÉVIGNÉ. Curieux personnage !

JOSEFA. Remarquez qu'il était tout de même très content que ce soit un péché.

SÉVIGNÉ. Nous nous égarons !

JOSEFA. Non. Parce que jamais cet homme-là ne se serait détruit. Même s'il avait vécu cent ans.

SÉVIGNÉ. Alors, vous ne croyez pas au suicide ?

JOSEFA. Ce serait trop simple.

SÉVIGNÉ. Pourtant, les témoins...

JOSEFA. Les témoins racontent n'importe quoi.

SÉVIGNÉ. Il a dit à la cuisinière : « La mort, c'est une délivrance. »

JOSEFA. C'est des raisonnements d'Espagnol.

SÉVIGNÉ. Et au garagiste de la rue Pergolèse : « Si la voiture etait à moi, je me foutrais dans un arbre. »

JOSEFA. Quand on veut le faire, on n'en parle pas. Il devait être de mauvaise humeur.

SÉVIGNÉ. Et à son camarade Carlos Ibarritz..., tous les matins pendant un mois — je cite et je m'excuse — « Merde, je ne suis pas encore mort ! »

JOSEFA. Je vous dis que non. N'insistez pas.

SÉVIGNÉ, *petit regard entre lui et Morestan*. Je n'insiste pas. (*Retour au dossier*.) Il vous battait ?

JOSEFA. Oh ! par amour !

SÉVIGNÉ. Par amour, il vous battait !

JOSEFA. Ça lui est arrivé.

SÉVIGNÉ. Souvent ?

JOSEFA. Assez souvent. Les Espagnols ont ça dans le sang. Ils tapent même sur leur âne. Et pourtant les ânes, c'est autre chose que les femmes.

SÉVIGNÉ. On en apprend avec vous !

JOSEFA, *subitement*. Est-ce que vous pourriez demander à votre secrétaire de ne pas regarder sous mes jupes ?

(*Morestan s'est, en effet, baissé.*)

MORESTAN, *suffoqué par l'indignation*. Oooh ! J'avais fait tomber mon stylo !

JOSEFA, *en ricanant*. Son stylo ! Il voulait vérifier, oui !

MORESTAN. Je m'efforcerai d'être plus adroit désormais, Monsieur le Juge. (*Révolté*.) Mais, tout de même, oooh !

SÉVIGNÉ, *reprenant l'interrogatoire*. En septembre dernier, un témoin vous a vue, les bras et le visage marqués de coups.

JOSEFA. C'est la fille du bureau de tabac qui vous a dit ça ?

SÉVIGNÉ. C'est en effet Mademoiselle Robillard.

JOSEFA. De quoi je me mêle !...

SÉVIGNÉ. Mais elle a parlé dans votre intérêt !

JOSEFA. Quand son fils est venu au monde à trois mois et demi, j'ai trouvé ça tout naturel ! Je ne suis pas allée faire d'histoires !

SÉVIGNÉ. Ce qui est certain, c'est qu'Ostos et vous, aviez cet été des disputes fréquentes.

JOSEFA. Fréquentes !

SÉVIGNÉ. Et si violentes que vous empêchiez les fermiers voisins de dormir.

JOSEFA. Ah ! là ! là !

SÉVIGNÉ. Pourquoi ricanez-vous ?

JOSEFA. Je ricane parce qu'ils se foutaient bien de nos disputes. Ce qui les empêchait de dormir, c'était nos réconciliations !

SÉVIGNÉ, *faussement admiratif*. Vraiment ?

JOSEFA. Vous les Parisiens, vous en dites plus que vous n'en faites, c'est bien connu. Lui, il en faisait plus qu'il n'en disait.

SÉVIGNÉ. Mazette !

JOSEFA. Pourtant, c'était un taciturne, à ce que disait Madame. Moi, je lui racontais tout, même le pire. Lui me cachait tout, même le bien. Chacun son truc en amour !

SÉVIGNÉ. Comme vous dites !

JOSEFA. A Paris, il restait des demi-journées à regarder par la fenêtre, sans rien dire. Même la nuit. Et puis alors, de temps en temps, il se jetait sur moi.

SÉVIGNÉ. Quand il s'ennuyait trop.

JOSEFA, *insensible à la moquerie.* Il ne me parlait que pour les corridas. Il n'en avait vu que deux ou trois en France. Mais il connaissait tous les toreros. Il me les racontait. L'école de Ronda, celle de Séville et celle de Cordoue. Manolete et Belmonte. Je me rappelle, il n'y a pas plus de quinze jours, il me lisait dans le *Ruedo,* une corrida de Luis Miguel Dominguin à Mexico. (*Comme si elle parlait à un connaisseur.*) Un taureau Manso qu'il a obligé à combattre. Une faena extraordinaire. Luis Miguel a planté lui-même les banderilles. Et il a fait toutes les passes de *Muleta* devant *la barrera.*

SÉVIGNÉ, *c'est une expression qu'il affectionne.* Vous m'en direz tant !

JOSEFA. Il a eu droit aux deux oreilles, à la queue, et à une patte. C'est très rare. Même à Mexico. (*Puis elle dit, d'une toute petite voix déchirante.*) Ollé ! Dominguin ! (*Elle sanglote.*)

(*Signe de la tête à Morestan qui ne comprend pas.*)

SÉVIGNÉ, *à part, à Morestan.* Alors ?...

MORESTAN. Comédie, tout ça !

(*Josefa, qui pleure doucement, renifle bruyamment.*)

SÉVIGNÉ, *rogue, mais touché.* Mouchez-vous !

JOSEFA. Je n'ai pas de mouchoir.

MORESTAN, *entre cuir et chair.* Ah ! çà... la lingerie et elle !

SÉVIGNÉ. Pardon ?

MORESTAN, *vivement.* Rien, Monsieur le Juge, rien.

(*Sévigné va tendre sa pochette à Josefa. Mais — pudeur ou sentimentalité — il se rappelle qu'elle a essuyé le baiser de sa femme. Il cherche un mouchoir qu'il tend à Josefa.*)

JOSEFA. Merci. (*Elle se mouche bruyamment.*) Je n'aime pas pleurer, c'est sale.

SÉVIGNÉ. Vous vous sentez bien maintenant ?

JOSEFA. Oui. Pardon. Je ne recommencerai plus. Vous pouvez reprendre votre mouchoir.

SÉVIGNÉ. Gardez-le, on ne sait jamais. (*Brusquement.*) Vous saviez qu'il allait se marier ?

JOSEFA. Oui.

SÉVIGNÉ. Qui vous l'a dit ?

JOSEFA. Lui, deux jours avant...

SÉVIGNÉ. Avant le meurtre ?

JOSEFA, *rectifiant.* Avant le crime, on l'a assassiné !

SÉVIGNÉ. *Vous* l'avez assassiné ?

JOSEFA. Ne dites pas de bêtises.

SÉVIGNÉ. Vous avez senti qu'il vous échappait...

JOSEFA, *l'interrompant.* Il m'échappait dans mon lit.

SÉVIGNÉ. Et parce qu'il vous échappait...

JOSEFA, *elle l'interrompt encore.* J'aurais pu le reprendre. « A cause de mon je ne sais quoi. » Je n'ai pas voulu.

SÉVIGNÉ, *changeant de ton.* Vous aviez vos raisons peut-être ? (*On sent qu'il attache beaucoup d'importance à cette question.*)

JOSEFA. Je n'ai pas voulu *dans son intérêt.*

SÉVIGNÉ, *ironique.* Vous êtes une femme de cœur.

JOSEFA. J'ai plein de cœur. Je suis simple comme bonjour. J'ai une tête d'épingle, mais j'ai plein de cœur !

MORESTAN, *entre ses dents.* On le saura !

JOSEFA. Moi, je passais mon temps à lui répéter : « Tu as une fiancée. Elle est riche. Elle est belle. » (*Commentant.*) C'était pour lui faire plaisir ; elle n'est pas si belle que ça !

SÉVIGNÉ, *accusateur.* Mais vous le détestiez, parce qu'il vous avait trompée.

JOSEFA, *amère.* Trompée avec qui ? Avec de l'argent ? (*Elle se balance sur sa chaise.*) Ses parents, à elle, c'est l'épicerie de la rue. Je ne sais pas si vous vous rendez compte ?

SÉVIGNÉ. Ne vous balancez pas de cette façon. Nos chaises ne sont pas solides. Et après ce que vous nous avez confié...

JOSEFA *cesse de se balancer.* Oh ! pardon ! (*Elle ramène ses jupes sur ses genoux.*)

SÉVIGNÉ. Il ne l'aimait pas, naturellement ?

JOSEFA. Qui ?

SÉVIGNÉ. Sa fiancée.

JOSEFA. Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'on ne s'aimait plus guère nous deux.

SÉVIGNÉ. Pourtant, cette nuit-là, il est venu dans votre chambre ?

JOSEFA. En principe, c'était pour la dernière fois.

SÉVIGNÉ, *cinglant.* Ça l'a été, malheureusement pour vous.

JOSEFA. Il venait me dire adieu !

SÉVIGNÉ. C'est ce que vous n'avez pu supporter !

JOSEFA. J'ai pu. J'en ai supporté bien d'autres ! Je n'ai jamais été heureuse, je ne sais pas pourquoi.

SÉVIGNÉ. Revenons à la fameuse nuit.

JOSEFA. Oh ! fameuse...

SÉVIGNÉ. Je vous écoute.

JOSEFA. Il a d'abord pleuré un bon coup. Puis il a commencé à m'enlever mes vêtements.

SÉVIGNÉ. Bien entendu !

JOSEFA. Il les jetait n'importe comment. J'étais furieuse : j'ai horreur qu'on abîme les affaires.

SÉVIGNÉ. Pas possible !

JOSEFA. Surtout que nous avions tout notre temps.

SÉVIGNÉ. Si vous vous en teniez aux faits...

JOSEFA. Oui ! (*Elle rêve.*)

SÉVIGNÉ. A quoi pensez-vous ?

JOSEFA, *indignée.* Je pense, moi ?

SÉVIGNÉ. Ne vous fâchez pas ! Je ne voulais pas vous insulter !

JOSEFA. Pauvre vieux Miguel !

SÉVIGNÉ, *très gentil.* C'est curieux. Tout à l'heure, on ne pouvait pas vous faire taire. Et maintenant, on ne peut plus tirer un mot de vous.

JOSEFA, *rêveuse.* Parce que je me rends compte...

SÉVIGNÉ. De quoi ?

JOSEFA. Du tort que j'ai eu.

SÉVIGNÉ. Ah ! ah !

JOSEFA. J'ai avoué à Miguel une bêtise que j'avais faite.

SÉVIGNÉ. Ah ! ah !

JOSEFA. Quand j'ai vu qu'il prenait ça si mal, j'ai dit que c'était une toute petite bêtise.

SÉVIGNÉ. Il ne vous a pas crue ?

JOSEFA. Un moment, si. Parce que j'avais juré sur la tête de mon père. Pauvre papa !

SÉVIGNÉ. Avec qui ? Cette bêtise !

JOSEFA. Ça ne vous regarde pas !

MORESTAN, *indigné.* Oh ! Monsieur le Juge !

SÉVIGNÉ. L'insolence n'est pas une réponse.

JOSEFA. La bêtise que j'ai faite n'a rien à voir avec la justice.

SÉVIGNÉ. Nous nous en assurerons !

JOSEFA. Alors, on ne peut même pas faire ses bêtises tranquillement ?

SÉVIGNÉ. Pas dans votre cas !

JOSEFA, *très inquiète.* Vous allez causer des ennuis à cet homme-là ?

SÉVIGNÉ, *sévère.* Moins qu'à vous !

JOSEFA. Je ne sais pas pourquoi je suis allée raconter ça à Miguel ! Peut-être pour qu'il ne me regrette pas trop.

SÉVIGNÉ. Je sais : vous avez plein de cœur !

JOSEFA. Ne rigolez pas de ça ! Evidemment, je suis aussi mauvaise que la pire, mais Dieu merci ! aussi bonne que la meilleure !

SÉVIGNÉ. Admettons-le !

JOSEFA. Je vous dis de ne pas rigoler. Parce que j'ai essayé d'être gentille, il est mort malheureux.

SÉVIGNÉ. Il était malheureux ?

JOSEFA. Fou, oui ! Il m'a craché à la figure. Mais je suis là, à vous embêter avec mes histoires.

SÉVIGNÉ. Pas du tout, je vous assure.

JOSEFA. Si, si, je vous embête. Je le sens bien.

SÉVIGNÉ. Je vous jure que non. Nous sommes passionnés, n'est-ce pas, Morestan ?

MORESTAN. Passionnés !

JOSEFA. Il m'a craché à la figure. Il me traitait de tous les noms. Il a remis son veston et il a dit : « Je vais le tuer. »

SÉVIGNÉ. Cet homme qui ne vous aimait plus, il a fait ça ?

JOSEFA. Oui, faut pas chercher à comprendre. Il m'a regardée un bon moment sans parler. Il est allé chercher son pardessus au fond de la chambre. La porte s'est ouverte. Quelqu'un a tiré. Je me suis évanouie. C'est tout.

SÉVIGNÉ. Je vous remercie.

JOSEFA. De quoi ?

SÉVIGNÉ. Je vous remercie de nous fournir votre mobile.

JOSEFA. J'ai fait ça, moi ?

SÉVIGNÉ. Nous savions bien que vous aviez tué Ostos. Mais nous ne savions pas pourquoi. Merci de nous l'avoir dit.

JOSEFA. Mais je ne vous ai rien dit !

(*Sévigné change complètement de ton, il devient dur et cassant avec Josefa. Il est visible qu'il pense l'avoir « ferrée ».*

SÉVIGNÉ. Taisez-vous ! Vous parlerez quand je vous interrogerai. Je vais résumer ce que vous avez dit. (*A Morestan.*) Notez, Morestan !

MORESTAN. Je note, Monsieur le Juge.

SÉVIGNÉ, *à Josefa.* Il vous suffira de répondre par « oui » ou par « non ».

JOSEFA. Comme vous voudrez !

SÉVIGNÉ. Et appelez-moi « Monsieur le Juge ! »

JOSEFA. Comme vous voudrez, Monsieur le Juge !

SÉVIGNÉ. Josefa Lantenay, je vous inculpe du meurtre de Miguel Ostos !

JOSEFA, *qui ne s'inquiète pas encore.* Moi ? Ce n'est pas possible, Monsieur le Juge ! Raisonnez un peu !

SÉVIGNÉ. Malheureusement pour vous, je raisonne.

JOSEFA. C'est une blague ! Je suis encore tombée dans le panneau. Vous êtes tellement blagueur !

SÉVIGNÉ, *sévère.* Et ne vous moquez pas de la justice !

JOSEFA. Oh ! je ne m'en moque pas, je ne compte même que sur elle.

SÉVIGNÉ. Vous n'avez jamais été condamnée ? Répondez par « oui » ou par « non ».

JOSEFA. Non.

MORESTAN. Même pour attentat à la pudeur ?

SÉVIGNÉ, *réprobateur.* Morestan ! (*A Josefa.*) Et maintenant, réfléchissez bien. Ne vous trompez pas !

JOSEFA. Je ne me trompe pas.

SÉVIGNÉ. Il allait vous quitter pour se marier ?

JOSEFA, *avec moins d'assurance.* Oui.

SÉVIGNÉ. Avec une grande épicerie...

JOSEFA. Vous n'avez qu'à demander.

SÉVIGNÉ. C'est ce que nous avons fait.

JOSEFA. Vous vous êtes peut-être trompé d'épicerie.

SÉVIGNÉ. N'y comptez pas ! Les trois Duval, les parents et la fille, sont d'accord. Il n'a jamais été question de mariage.

JOSEFA. Ils ont peur que ça fasse du tort à leur commerce.

SÉVIGNÉ. Vous croyez ?

JOSEFA. Et puis cette imbécile de Solange aurait eu honte d'avoir été la fiancée d'une victime !

SÉVIGNÉ, *catégorique.* Miguel Ostos n'est sorti qu'une fois avec Mademoiselle Solange Duval.

JOSEFA. Oh ! la menteuse !

SÉVIGNÉ. Il l'avait emmenée au cinéma. Et pendant tout le film, il ne lui a parlé que de vous !

JOSEFA. Ah là là !

SÉVIGNÉ. De vous et de sa jalousie !

JOSEFA. Quelle menteuse ! Elle lui a fait tellement d'avances que Miguel m'a dit : « Je ne veux plus la revoir ! »

SÉVIGNÉ, *vivement.* Vous admettez donc qu'ils ne sont sortis qu'une fois ensemble ?

JOSEFA, *très embarrassée.* C'est-à-dire...

SÉVIGNÉ, *violent.* Vous rougissez !

JOSEFA, *sur le même ton.* Qu'est-ce que vous diriez si j'avais pâli ?

MORESTAN. Monsieur le Juge ! Et la cuisinière ?

SÉVIGNÉ. J'y arrive ! Merci, Morestan. La cuisinière des Beaurevers, Madame Marthe Herbeaux...

JOSEFA. Elle ne peut pas me souffrir !

SÉVIGNÉ, *sec.* Je vous prie de ne pas m'interrompre. Je lis sa déposition. (*Il lit.*) « Miguel était absolument fou de jalousie. Il savait que Josefa le trompait, mais pas avec qui. »

JOSEFA. Non, mais écoutez-la ! Ecoutez-la !

SÉVIGNÉ. Sur une question de l'inspecteur Colas, Madame Herbeaux a cru bon de préciser : « Josefa n'est pas ce qu'on peut appeler une grue. C'est plutôt une sauteuse. »

JOSEFA, *profondément.* Si je n'aimais pas tellement les gens, comme je les détesterais !

(*Sévigné la regarde surpris. Un court silence.*)

SÉVIGNÉ, *reprenant le dossier.* Madame Herbeaux a dit encore : « Miguel se foutait complètement de Solange Duval. Il n'en aurait pas voulu comme domestique. »

JOSEFA. C'est bien un mot de cuisinière, ça !

SÉVIGNÉ. Je continue, vous permettez ? (*Lisant.*) « Il me criait : Il n'y a que Josefa, tu comprends,

Marthe ? Ah ! si un jour je sais avec qui elle fréquente, ce ne sera pas long. Pan ! Pan ! »

JOSEFA. Je vais lui foutre une de ces trempes !

SÉVIGNÉ. Pas avant longtemps ! Car, ce soir, vous serez sans doute en prison. Et, probablement, pour une période assez longue.

JOSEFA, *elle réalise pour la première fois sa situation.* En prison ! Je vais aller en prison !

SÉVIGNÉ. Vous avez essayé d'égarer la justice, en inventant cette histoire de mariage.

JOSEFA, *qui devient nerveuse.* Pas du tout !

SÉVIGNÉ, *impressionnant d'assurance.* Vous avez tué Ostos !

JOSEFA. Mais non ! Mais non !

SÉVIGNÉ. Pour sauver cet autre homme que vous aimez à la folie.

JOSEFA, *moins convaincante.* Ah ! Je l'aime à la folie ?

SÉVIGNÉ, *convaincant.* Car ce n'est pas une aventure banale pour vous, comme vous avez essayé de le faire croire à Ostos et à nous, mais une passion forcenée.

JOSEFA, *un pâle sourire.* Forcenée ! (*Avec défi.*) C'est vrai ! je l'aime.

SÉVIGNÉ. Merci.

JOSEFA. Ça vous regarde ?

SÉVIGNÉ, *démontrant.* Tout est très clair, parce que vous l'aimez et que sa vie est en danger, vous tuez Ostos.

JOSEFA, *égarée.* Non. Non.

SÉVIGNÉ, *bonhomme.* Avouez donc ! Un drame passionnel. Les jurés sont très indulgents pour ce genre de choses.

JOSEFA. Non. Non. Croyez-moi !

SÉVIGNÉ, *très dur.* Je ne peux plus vous croire. Vous avez menti tout à l'heure.

JOSEFA. Un tout petit peu.

SÉVIGNÉ. Voyons, vous prenez les jurés pour des imbéciles ? Ce bonhomme qui passe dans le couloir, qui tire tranquillement et qui s'en va.

JOSEFA, *avec violence.* C'est vrai !

SÉVIGNÉ. Soyez raisonnable !

JOSEFA. Je jure que c'est vrai.

SÉVIGNÉ, *ironique.* Sur la tête de votre père ? Pauvre papa !

JOSEFA. Oh !

SÉVIGNÉ. Vous avez reconnu cet homme ?

JOSEFA. Celui qui a tiré ? Non, c'était une ombre vague.

SÉVIGNÉ. Bien entendu.

JOSEFA. Et je me suis évanouie tout de suite !

SÉVIGNÉ. Un adversaire politique d'Ostos ? Peut-être ?

JOSEFA. Allons donc !

SÉVIGNÉ. Ou alors celui avec lequel il s'était battu au couteau ?

JOSEFA. Pépé ? Pensez-vous ! Ils étaient devenus très copains.

SÉVIGNÉ, *changeant de tactique.* Qui avait la clef de votre chambre ?

JOSEFA. Personne. Même pas Miguel !

SÉVIGNÉ, *insidieux.* Même pas votre nouvel amant ?

JOSEFA, *sauvagement.* Je ne suis pas une vertu, vous me l'avez assez dit ! Mais j'aime bien savoir qui entre chez moi.

SÉVIGNÉ. Alors, comment cet homme a-t-il ouvert votre porte ?

JOSEFA. Je ne sais pas.

SÉVIGNÉ, *sardonique.* Il avait un passe-partout, sans doute !

JOSEFA. Je ne sais pas.

SÉVIGNÉ. Vous n'avez rien entendu ? Naturellement.

JOSEFA. Rien.

SÉVIGNÉ, *feignant la colère.* C'est tout ce que vous avez imaginé ? Un enfant de dix ans aurait trouvé mieux. Vous n'allez donc jamais au cinéma ?

JOSEFA. Rarement.

SÉVIGNÉ. Vous n'avez pas reçu d'autres visites, ce soir-là ?

JOSEFA, *elle se baisse pour rattacher un lacet.* Qu'est-ce que vous dites ? Je n'ai pas bien entendu.

SÉVIGNÉ, *articulant.* Avez-vous reçu d'autres visites, ce soir-là ?

JOSEFA. Je ne me rappelle pas, je ne sais pas quoi vous dire.

SÉVIGNÉ. La vérité, tout bonnement !

JOSEFA, *avec rage.* La vérité ! Qu'est-ce que c'est, la vérité ? Je dis ce que je sais ! Ce que je suis sûre de savoir, je ne sais pas si c'est la vérité !

SÉVIGNÉ, *solennel.* La vérité, Josefa Lantenay, c'est que vous êtes coupable.

JOSEFA, *les yeux au ciel.* Mon pauvre Miguel, si tu voyais les misères qu'on me fait ! A cause de toi !

SÉVIGNÉ. Vous avez tué Ostos, c'est certain.

JOSEFA, *plaintivement.* Oh ! vous recommencez !

SÉVIGNÉ. Mais c'était peut-être sans le vouloir !

JOSEFA. Ni comme ça, ni autrement. Quelqu'un a ouvert la porte.

MORESTAN. Comme c'est naturel !

SÉVIGNÉ, *insinuant.* Vous ne croyez pas plutôt que vous avez essayé de paralyser Ostos.

JOSEFA, *ahurie.* Quoi ?

SÉVIGNÉ. Il avait sorti son revolver. Vous vous êtes jetée sur lui. Et pendant la lutte, la balle est partie toute seule.

JOSEFA. Ah ! c'est bien de vous, ça...

(*Moment de stupeur chez les deux hommes. Petit silence.*)

SÉVIGNÉ. Quoi ?

JOSEFA. Pourquoi Miguel aurait-il brandi un revolver dans la chambre ?

SÉVIGNÉ. Il aurait pu le sortir d'un tiroir.

JOSEFA. Non, mais écoutez-le ! Nous n'avons pas de revolver ni l'un ni l'autre. Miguel parlait de tuer mon amant avec sa navaja.

SÉVIGNÉ. Il y a très peu de navajas qui font « Pan ! Pan ! »

JOSEFA, *très surprise.* Pourquoi dites-vous ça ?

SÉVIGNÉ. A cause de la déposition de la cuisinière.

JOSEFA. Oh ! celle-là !

SÉVIGNÉ. J'enregistre. Vous ne l'avez donc pas tué par accident.

JOSEFA, *longuement.* Nooon.

SÉVIGNÉ. Vous faites bien de ne pas adopter ce système de défense.

JOSEFA, *du tac au tac.* Ce n'est pas le mien !

SÉVIGNÉ. La balle n'a pas été tirée à bout portant, comme dans une lutte ! Mais... d'au moins trois mètres !

JOSEFA. De la porte, c'est ce que je vous dis !

SÉVIGNÉ. D'au moins trois mètres. Et *par vous !*

JOSEFA. C'est une idée fixe !

SÉVIGNÉ. J'admets que vous vous êtes évanouie !

JOSEFA. Et pourquoi vous admettez ça ? Plus que le reste.

SÉVIGNÉ. Parce que votre syncope a duré au moins un quart d'heure. Ainsi qu'en ont témoigné Monsieur et Madame Beaurevers.

JOSEFA. Dieu merci !

SÉVIGNÉ, *expliquant.* Vous avez eu le courage de tirer, mais l'horreur de ce que vous avez fait vous a si profondément affectée que vous avez perdu connaissance.

JOSEFA, *moqueuse.* Le remords ?

SÉVIGNÉ. Les jurés en seront probablement touchés.

JOSEFA. Ils auront tort. Parce que je m'étais cognée contre le montant du lit. J'avais une bosse comme une alouette. C'était ça, mon remords !

SÉVIGNÉ. Vous le faites exprès.

JOSEFA, *sincère.* Exprès de quoi ?

SÉVIGNÉ. Ce n'est pas normal ? Vous ne pouvez pas être stupide à ce point-là.

JOSEFA. Vous dites ça pour me taquiner.

SÉVIGNÉ. Enfin, c'est votre affaire ! Mais je vous conseille de prendre un avocat.

JOSEFA. Je suis innocente, je n'ai pas besoin d'avocat.

SÉVIGNÉ, *pressant.* Je vous demande de prendre un avocat.

JOSEFA. Je n'en veux point !

SÉVIGNÉ, *plus pressant encore.* Il faut, comprenez-moi... Il faut prendre un avocat !

JOSEFA. Je vous répète que je suis innocente.

SÉVIGNÉ. Raison de plus ! Pour les coupables, les juges suffisent.

JOSEFA. On m'a toujours dit le contraire !

SÉVIGNÉ. Votre cas est très grave. Beaucoup plus grave que vous ne croyez !

JOSEFA. Allons donc !

SÉVIGNÉ. Je ne parle pas seulement de vos contradictions et de vos mensonges, grands ou petits. Il y a contre vous un témoignage terrible. Celui de Miguel Ostos. Il a parlé.

JOSEFA. Il n'est pas mort tout de suite ?

SÉVIGNÉ. Non, malheureusement pour vous.

(*Un silence.*)

JOSEFA, *cri du cœur.* Mais alors, le pauvre ! Il s'est vu partir !

SÉVIGNÉ. Il a eu le temps de dire et des témoins l'ont entendu : « Josefa, pourquoi as-tu fait ça ? »

JOSEFA, *désespérée.* Il l'a cru ! Il a cru que c'était moi ! Pauvre Miguel !

SÉVIGNÉ. Ce n'est plus lui qu'il faut plaindre.

JOSEFA, *qui tourne sur elle-même au comble du désespoir.* Oh ! le pauvre ! Il a cru que c'était moi ! Le pauvre ! Le pauvre !

SÉVIGNÉ. Il n'est pas le seul à l'avoir cru.

JOSEFA. Mais les autres ! Je m'en fous des autres ! Mon pauvre Miguel ! Mon pauvre Miguel !

SÉVIGNÉ. Vous ne prenez pas la peine de nier ?

JOSEFA, *toute à son chagrin.* Mais maintenant, Miguel, d'où tu es, tu sais bien que ce n'est pas moi, dis ?

SÉVIGNÉ. Vous refusez toujours de prendre un avocat ?

JOSEFA. Oui. Je refuse.

SÉVIGNÉ. J'en désignerai un d'office.

JOSEFA. Si ça peut vous faire plaisir !

SÉVIGNÉ. Voulez-vous lire votre déposition ?

JOSEFA. A quoi bon ! La justice, ça existe. Du moins, je l'espère ! Où faut-il signer ?

MORESTAN, *honnêtement.* Il est préférable que vous lisiez ! J'ai pu commettre une erreur.

JOSEFA. L'erreur, c'est de m'arrêter. Où faut-il signer ?

MORESTAN. Ici, dessous les mots « persiste et signe ».

JOSEFA. Je persiste et je signe.

(*Le juge signe la déposition et le greffier aussi.*)

MORESTAN. Merci !

JOSEFA. Ne me remerciez pas. Vous faites une bêtise. Et je vous la laisse faire. Car je n'ai pas tué Miguel ! (*Pour la première fois, elle crie, elle hurle presque.*) Je ne l'ai pas tué !

SÉVIGNÉ. Nous verrons.

(*Il fait un signe à Morestan qui se dirige vers la porte et sort.*)

JOSEFA, *plus calme.* J'aime beaucoup... (*Le nom va lui échapper, le geste instinctif de Sévigné qui redouble d'attention lui permet de se reprendre.*) J'aime beaucoup l'*Autre* pour mourir peut-être ; pas assez pour tuer !...

SÉVIGNÉ. C'est possible.

JOSEFA. Vous pouvez reprendre votre mouchoir ! C'est celui d'un sans-cœur. J'aurais honte de pleurer dedans.

(*Morestan rentre, suivi d'un garde.*)

SÉVIGNÉ, *au garde.* Emmenez-la. Voici le mandat de dépôt.

JOSEFA, *au garde qui veut l'entraîner.* Ne me touchez pas ! Ou je vous envoie des coups de pied !

LE GARDE, *plaintivement.* Monsieur le Juge !

SÉVIGNÉ, *irrité, il va s'asseoir à son bureau.* Oh ! débrouillez-vous !

JOSEFA, *à Sévigné.* Je vous déteste ! Je vous déteste ! (*Elle sort. Un petit silence.*)

SÉVIGNÉ *se lève, rageur.* Ah ! bon Dieu de bon Dieu de bon Dieu de bon Dieu !

MORESTAN, *ahuri.* Qu'y a-t-il ?

SÉVIGNÉ. C'est bien ma veine ! Il fallait que ça m'arrive, à moi !

MORESTAN. Mais qu'y a-t-il, Monsieur le Juge, qu'y a-t-il ?

SÉVIGNÉ. Il y a... il y a... que cette idiote est innocente !

MORESTAN. J'ai mal entendu.

SÉVIGNÉ. Innocente ! Innocente, je vous dis !

MORESTAN. Pourquoi l'arrêter alors ?

SÉVIGNÉ. Pour qu'elle ait un avocat. Quelqu'un qui la conseille. Qui puisse connaître les dossiers. Qui l'empêche de dire toutes ces bêtises.

MORESTAN, *incrédule.* Elle est innocente ?

SÉVIGNÉ. Ça crève les yeux !

MORESTAN. Pas les miens !

SÉVIGNÉ. Et alors, moi, je vais au-devant d'une série d'emmerdements épouvantables. (*Il se rassied.*)

MORESTAN. J'en ai peur.

SÉVIGNÉ. Surtout si le coupable est celui que je crois ! (*Il se prend la tête dans les mains.*)

RIDEAU

acte 2

Même décor.
Le lendemain, trois heures.
Beau soleil d'hiver.

Au lever du rideau la scène est vide.
Court silence.
Sévigné et Antoinette entrent.
Ils sont très gais.

ANTOINETTE. Alors, mon pauvre chéri, je te fais un cadeau et tu n'es pas capable de t'en servir !

SÉVIGNÉ. Que veux-tu ? Ton classeur est tellement perfectionné ! Pour l'ouvrir, il faudrait consulter la table des logarithmes.

ANTOINETTE *va au classeur et l'ouvre.* Tu crois ? Regarde ! Ce n'est pas plus difficile que ça !

SÉVIGNÉ. En somme, je n'aurai qu'à te faire appeler chaque fois que je voudrais m'en servir.

ANTOINETTE. Tu appuies là ! Ce n'est pourtant pas sorcier !

SÉVIGNÉ, *les mains jointes, en extase.* Ce que tu peux être adroite !

ANTOINETTE. Il faut bien. Quand on a affaire à une gourde ! (*Elle l'embrasse.*)

SÉVIGNÉ. Ce que tu peux être franche aussi ! (*Il l'embrasse.*)

ANTOINETTE. Tu me connais ! Je suis droite comme une épée. (*Elle l'embrasse.*)

SÉVIGNÉ. Comme un tire-bouchon, oui ! (*Il l'embrasse.*)

ANTOINETTE. Ah ! tu sais parler aux femmes, toi ! (*Tout en l'embrassant, elle lui décoche un coup de pied dans les jambes.*)

SÉVIGNÉ. Aïe ! Et toi, ce que tu peux ressembler à ta mère. (*Se frottant le tibia.*) C'est frappant, comme on dit ! (*Il va en clopinant jusqu'à son bureau et embrasse le portrait d'Antoinette.*)

ANTOINETTE, *indignée.* Je suis là !

SÉVIGNÉ. Je sais bien.

ANTOINETTE. Fais-moi le plaisir de venir te reconcilier tout de suite.

SÉVIGNÉ, *feignant de souffrir atrocement.* Je ne peux pas marcher. A cause de mon pauvre tibia !

ANTOINETTE, *allant à lui, en riant.* Chameau ! (*Elle l'embrasse.*)

SÉVIGNÉ. Vipère ! (*Il l'embrasse.*)

ANTOINETTE. Tu embrasses mal.

SÉVIGNÉ, *logique.* Puisqu'on s'engueule !

ANTOINETTE. Tu embrasses très mal !

SÉVIGNÉ. Oh ! que c'est laid ! Tu te mets à mentir maintenant ?

ANTOINETTE. Et tu embrasses mal depuis hier soir !

SÉVIGNÉ, *mélodramatique.* Ingrate ! Ingrate ! et menteuse ! Un tire-bouchon !

ANTOINETTE. Depuis que tu as interrogé cette fille, tu n'as plus la tête à ce que tu fais !

SÉVIGNÉ. Veux-tu que je te rappelle ce que tu me disais cette nuit, à onze heures trois ?

ANTOINETTE, *choquée.* Tu regardais l'heure ?

SÉVIGNÉ. C'était après !

ANTOINETTE. Ah ! bon ! C'est égal, depuis que tu as interrogé cette fille, tu n'es plus le même, même quand tu rigoles !

Sévigné chantonne.

SÉVIGNÉ, *feignant l'inquiétude.* Je ne suis plus le même quand je rigole. (*Cri d'angoisse.*) Mais c'est épouvantable !

ANTOINETTE. Elle te plaît ou quoi ?

SÉVIGNÉ, *qui joue, sur un ton glacé.* Demande-moi pardon, immédiatement.

ANTOINETTE, *révoltée.* Moi ?

SÉVIGNÉ. D'abord, à cause de mon tibia. Ensuite, à cause de ta question stupide !

ANTOINETTE. Jamais de la vie !

SÉVIGNÉ. Si tu refuses, je te préviens que, ce soir, tu n'auras rien à me dire à onze heures trois !

ANTOINETTE, *exagérant l'humilité.* Pardon !

SÉVIGNÉ. Et maintenant, demande-moi pardon pour ne pas m'avoir demandé pardon tout de suite.

ANTOINETTE. Sale grue ! Je te demande pardon ! (*Elle l'embrasse.*)

SÉVIGNÉ. A la bonne heure !

ANTOINETTE, *s'asseyant au bureau du Juge.* Mais dis donc ! Tu as le soleil dans l'œil tout l'après-midi, ça ne te gêne pas ?

SÉVIGNÉ. Non. (*Geste choisi.*) L'habitude de te regarder, chérie !

ANTOINETTE. Toi, tu es embêté !

SÉVIGNÉ. A quoi remarques-tu ça ? A ce que je suis aimable ?

ANTOINETTE. Tu es embêté que cette fille soit innocente ?

SÉVIGNÉ, *cri du cœur.* Ah ! non, la pauvre petite ! Je suis embêté à cause de... Bah ! Qu'est-ce que ça peut te faire ?

ANTOINETTE. A cause du coupable, hein ? C'est ça ?

Sévigné, bien décidé à ne pas répondre, pousse gentiment sa femme et compose au téléphone un numéro de deux chiffres.

SÉVIGNÉ. Allô ! Poste 86 ? C'est toi, Ardouin ? On m'a dit au poste central que c'était toi qui avais la voiture de la maison. Peux-tu me la prêter, au moins entre quatre et six ? C'est un service que je te demande. La mienne est au garage. J'ai coulé la bielle... (*Révolte.*) Ton crime ! ton crime ! Il n'est pas plus pressé que le mien. (*Très aimable.*) Merci, vieux ! A charge de revanche ! (*Il raccroche.*)

ANTOINETTE. Tu auras fini à six heures ?

SÉVIGNÉ. Après, je repasserai ici pour régulariser les procès-verbaux.

ANTOINETTE. Si je comprends bien, tu ne seras pas à la maison avant neuf heures, neuf heures et demie.

SÉVIGNÉ, *charmeur*. Non. Et cette fois, c'est moi qui te demande pardon !

ANTOINETTE. Tu débutes, il faut faire du zèle. Je comprends bien ! Je ne suis pas idiote !

SÉVIGNÉ, *chantant*. Elle n'est pas idiote, quel bonheur !

ANTOINETTE. Inutile de chanter, je sens bien que le cœur n'y est pas.

SÉVIGNÉ, *gentil, mais sincère*. Tu m'embêtes !

ANTOINETTE. Le coupable est puissant, hein ? Très puissant !

Morestan entre.

MORESTAN, *saluant*. Madame ! Monsieur le Juge ! (*Il range pardessus et chapeau soigneusement*.

ANTOINETTE. Bonjour, monsieur Morestan.

SÉVIGNÉ. Vous êtes en avance !

MORESTAN, *prenant sa montre à témoin*. Quatorze heures exactement aux Pas perdus ! Nous autres greffiers, il nous arrive souvent de rester après l'heure, mais jamais d'arriver avant.

ANTOINETTE, *à son mari*. Ça va te causer des embêtements, dis, qu'elle ne soit pas coupable ?

MORESTAN. Sûrement !

SÉVIGNÉ. Qui vous demande votre avis ?

MORESTAN. Et c'est d'autant plus navrant qu'elle l'est !

ANTOINETTE. Comment, elle l'est ?

SÉVIGNÉ, *sur un ton cassant*. Morestan !

MORESTAN. Excusez-moi, monsieur le Juge. Seulement vous m'avez bien recommandé de ne pas vous laisser embarquer...

ANTOINETTE, *éclatant*. Mais alors, j'avais raison, elle te plaît !

SÉVIGNÉ. Encore !

ANTOINETTE. Et elle l'a bien compris, va ! C'est pourquoi elle t'a raconté qu'elle ne portait pas de pantalon !

SÉVIGNÉ. Elle est innocente, c'est tout.

ANTOINETTE. Tu n'es pas chargé de trouver des innocents !

SÉVIGNÉ. A ce soir, ma chérie.

ANTOINETTE. Ou alors il fallait te faire avocat !

SÉVIGNÉ, *sèchement*. A ce soir !

ANTOINETTE, *à Morestan*. Vous savez qui est le coupable, selon lui ?

MORESTAN, *sincère*. Non ! Et j'avoue que je n'imagine même pas !

SÉVIGNÉ. Monsieur Morestan, vous m'avez donné votre avis, je vous remercie.

Petit silence.

ANTOINETTE, *repentante*. Je m'excuse de me mêler de tes affaires !

SÉVIGNÉ. Ne t'excuse pas de ça, Antoinette. Mes affaires sont aussi les tiennes. Malheureusement pour toi !

ANTOINETTE, *en écho*. Malheureusement ?

SÉVIGNÉ. A neuf heures, ce soir... ma gentille !

ANTOINETTE, *très tendre*. Evidemment, nous serions peut-être plus heureux si je t'aimais un peu moins ! (*Elle lui envoie un baiser et sort*.)

MORESTAN, *écœuré*. C'est bien « neuf heures » que vous avez dit ?

SÉVIGNÉ. Neuf heures... Neuf heures et demie. Parce qu'après la perquisition, nous aurons du travail ici.

MORESTAN. Il y a une chose embêtante que je dois vous signaler.

SÉVIGNÉ. Une autre ?

MORESTAN. Nous sommes dans *l'Aurore* ce matin. Avec une belle photo de « l'innocente ». (*Il lui montre le journal*.)

SÉVIGNÉ. En première page ?

MORESTAN. Non, en treizième heureusement. Mais il y a maintenant une affaire Ostos !

SÉVIGNÉ, *jette un œil sur l'entrefilet et en repliant le journal* Tant pis ! (*Changeant de ton*.) Ah ! dites-moi, Morestan, tout à l'heure, quand je vous demanderai d'introduire un témoin, prenez votre temps !

MORESTAN, *étonné*. Il faudra que je prenne mon temps ?

SÉVIGNÉ. Rangez des choses sur votre bureau. Piétinez ! Débrouillez-vous ! Prenez votre temps. (*On frappe*.) Entrez !

Elie Cardinal passe la tête et entre.

C'est l'avocat désigné d'office. Il porte la robe. Il est jeune, plein de bonne volonté, sincère et charmant.

CARDINAL, *tout ceci doit se passer très vite*. Bonjour, Monsieur le Greffier.

MORESTAN. Mon cher Maître...

CARDINAL, *se présentant à Sévigné*. Elie Cardinal...

SÉVIGNÉ. Ah ! mon cher Maître, je suis content de vous voir avant votre cliente. L'avez-vous vue à la Roquette ?

CARDINAL. Oui, hier, et je viens de la retrouver dans le couloir.

SÉVIGNÉ. Je vous écoute.

CARDINAL. Elle m'a très mal reçu hier. Elle ne voulait absolument pas d'avocat. J'ai cru qu'elle allait m'envoyer des coups de pied.

SÉVIGNÉ. Dans les tibias ! Elles en sont toutes là ! (*Rencontrant le regard ahuri de Morestan*.) Ne cherchez pas, vous ne pouvez pas comprendre !

CARDINAL. Je dois reconnaître que la pauvre fille est dans un état ! ... La Roquette avec ses terribles promiscuités. Elle n'a pas fermé l'œil depuis trois nuits...

SÉVIGNÉ. Moi non plus !

CARDINAL. Et je la comprends ! Elle est tellement maladroite. Elle aurait besoin d'un grand ténor.

SÉVIGNÉ. Vous ne croyez pas assez à la justice.

CARDINAL, *faiblement*. Si, oh ! si.

SÉVIGNÉ. Il faut le dire mieux que ça !

CARDINAL. Je voudrais tellement y croire. Mais des confrères m'ont assuré que, pour vous, la cause était entendue.

SÉVIGNÉ. Elle ne l'est pas.

(*Court silence*.)

CARDINAL, *avec exaltation*. Oh ! mais alors, pardon ! Voilà qui change tout ! Nous allons un peu leur faire voir, ce que c'est qu'un avocat d'office !

SÉVIGNÉ. N'exagérez pas tout de suite !

CARDINAL. Je connais par cœur le traité de Garraud.

SÉVIGNÉ, *souriant*. Moi aussi.

CARDINAL. Et le traité de Garraud est très clair : « Ce que le juge d'instruction veut, Dieu le veut ! »

SÉVIGNÉ. Pas tout à fait !

CARDINAL. Je sais ce que je sais.

SÉVIGNÉ. Vous êtes déconcertant, mon cher Maître,

complètement découragé, il y a deux minutes, et survolté maintenant ! Un peu de mesure !

CARDINAL. Oh ! la mesure !

SÉVIGNÉ. Ne préjugez pas de mes opinions ! Je ne vous dis pas que Josefa Lanthenay est innocente, je vous dis que je ne suis pas sûr qu'elle soit coupable !

CARDINAL. Je sens bien que vous en êtes encore plus sûr que moi ! (*Hoche la tête.*) Et quand je pense que cette idiote vous déteste !

SÉVIGNÉ, *réagit.* Ah !... Morestan, voulez-vous aller la chercher ?

(*Le garde fait entrer Josefa. Il va pour prendre place derrière l'accusée. Josefa a été changée par ses nuits en prison. Elle est livide. Ses yeux paraissent encore plus grands. Ses lèvres sont pâles, et pas seulement parce que les détenues n'ont droit ni au rouge, ni à la poudre de riz. Elle est mal coiffée, mais plus ravissante que jamais.*)

JOSEFA, *à Sévigné, avec angoisse.* Je sais bien que vous me détestez ! Mais sortez-moi de là, sortez-moi de ce trou ! Je dirai tout ce que je sais. Mais je suis innocente, je ne veux pas rester en prison.

SÉVIGNÉ, *au garde.* Votre présence n'est pas indispensable. Vous pouvez rester dans le couloir. (*A Josefa.*) Asseyez-vous !

(*Le garde salue et sort.*)

JOSEFA, *avec rage.* Ah ! on peut bien crever ! Ça glisse sur vous comme la pluie sur un canard !

SÉVIGNÉ. Allons ! Voyons ! (*Gentiment.*) Asseyez-vous, Mademoiselle.

JOSEFA, *bouleversée.* Mademoiselle ! C'est la première fois qu'on me dit ça !

(*Sévigné et Cardinal se regardent, émus.*)

SÉVIGNÉ, *sceptique.* C'est impossible.

JOSEFA. Au pays, c'était « Josefa » ou alors « tu » ; au château, c'était « vous » ou alors « ma fille », jamais « mademoiselle ». Merci, Monsieur le Juge.

SÉVIGNÉ. Asseyez-vous !

JOSEFA, *rêveuse, en s'asseyant docilement.* Mademoiselle, c'est joli ! Surtout pour une prisonnière !

SÉVIGNÉ. Nous nous égarons encore !

JOSEFA, *qui suit son idée.* Dans *l'Aurore*, je suis la fille Lanthenay. Ils n'ont tout de même pas été jusqu'à « fille de joie ».

SÉVIGNÉ. Comment ? Vous avez lu *l'Aurore ?*

JOSEFA. Je l'ai même là. (*Elle sort la page 13 de son corsage.*) Jetez un œil sur cette photo ! Si c'est pas honteux !

SÉVIGNÉ. Comment vous êtes-vous procuré ce journal ?

JOSEFA, *mélancolique.* S'il m'a vue là-dessus ! En treizième page ! Je ressemble à la mère Ragougne, c'est bien simple. Elle a septante-dix ans.

SÉVIGNÉ, *patient, mais obstiné.* Comment vous êtes-vous procuré ce journal ?

JOSEFA. Le premier jour, on nous procure tout ce qu'on veut à la Roquette.

SÉVIGNÉ. L'Administration ?

JOSEFA. Les autres filles, mais j'ai l'impression que, ce soir ou demain... bientôt, il faudra payer d'une manière ou d'une autre. (*Elle frissonne de dégoût.*)

SÉVIGNÉ. Vous êtes très difficile à interroger.

JOSEFA. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, je serai très sage. (*Avec un écœurement profond.*) Je ne veux pas rester en prison.

SÉVIGNÉ. A la bonne heure. (*Très gentiment.*) Première question...

JOSEFA, *l'interrompant.* L'autre jour, on crevait de froid ici. Aujourd'hui, on étouffe ! (*Elle enlève son manteau qu'elle dispose avec beaucoup de soin sur le dossier de sa chaise.*)

MORESTAN. Monsieur le Juge, je pourrais peut-être ouvrir la fenêtre ?

SÉVIGNÉ, *acquiesçant.* S'il vous plaît. (*A Josefa.*) Je répète : première question et la seule vraiment importante : le nom de votre amant.

JOSEFA. Miguel Ostos.

SÉVIGNÉ, *irrité.* Ne jouez pas les idiotes ! C'est là ce que vous appelez votre franchise ? Je vous demande le nom de *l'autre.* (*Silence de Josefa.*) Vous ne voulez pas répondre ?

(*Nouveau silence de Josefa.*)

CARDINAL. Répondez, mon enfant. (*Silence de Josefa.*) Je vous ai déjà dit...

SÉVIGNÉ, *sec.* Je vous en prie, Maître. Je vous rappelle que, pendant l'instruction, vous n'avez pas le droit de vous substituer à votre cliente.

CARDINAL. Mais...

SÉVIGNÉ. Ni de lui donner des conseils ! (*Geste d'Elie Cardinal.*) Même pour m'aider.

CARDINAL, *souriant.* Oh ! je sais bien. Si j'avais eu un secrétaire, je vous l'aurais envoyé.

(*La porte s'ouvre brusquement. Antoinette Sévigné paraît.*)

ANTOINETTE. Je te dérange ?

SÉVIGNÉ, *rageur.* Oui... beaucoup.

(*Antoinette qui n'est revenue que pour se faire une opinion sur Josefa, ne cesse d'examiner l'inculpée même lorsqu'elle parle à son mari, au point de gêner celle-ci, qui ramène ses jupes sur ses genoux, le seul geste de pudeur qu'elle semble connaître.*)

ANTOINETTE, *tout en étudiant Josefa.* Je n'en ai que pour une minute ! Si on invitait le procureur à dîner, tu lui expliquerais...

SÉVIGNÉ, *cassant.* Veux-tu me laisser, je te prie ?

ANTOINETTE, *qui regarde Josefa.* Je commence à comprendre bien des choses !

SÉVIGNÉ, *les dents serrées.* Je te prie de t'en aller tout de suite !

ANTOINETTE, *en sortant.* Mon cher Camille, nous reparlerons de tout ça ce soir, à la maison, à tête reposée, n'est-ce pas, Camille ? (*Elle claque violemment la porte en sortant.*)

JOSEFA. C'est votre femme !

SÉVIGNÉ. Vous ne m'avez pas répondu.

JOSEFA, *du tac au tac.* Vous non plus.

SÉVIGNÉ. J'attends le nom de votre amant.

JOSEFA. C'est sûrement votre femme. D'ailleurs, vous, les juges, vous n'avez que des femmes.

SÉVIGNÉ. Quel est le nom de votre amant ?

JOSEFA. Camille ! (*Elle se tord.*)

MORESTAN, *révolté.* Monsieur le Juge ?

SÉVIGNÉ, *qui ne s'amuse plus.* Je vous garantis bien que je le saurai avant cinq minutes.

JOSEFA. Ça m'étonnerait.

(*Silence.*)

SÉVIGNÉ, *revenant au dossier.* Que pensez-vous de vos patrons ?

JOSEFA. Monsieur et Madame Beaurevers ?

SÉVIGNÉ. Oui, vous n'en avez pas eu d'autres.

JOSEFA. Ils sont très gentils, Madame surtout.

SÉVIGNÉ. Madame surtout ?

JOSEFA. Et pourtant, elle est belle. Et élégante. Et distinguée ! Malgré ça, jamais un mot plus haut que l'autre.

SÉVIGNÉ. Elle est si jolie ?

JOSEFA. Oh ! là ! là !

SÉVIGNÉ. Vous avez cependant déclaré à l'inspecteur Colas : « Elle n'est pas mal, pour ceux qui aiment ça. »

JOSEFA. Oui, mais j'aime ça. Comme nous disons à Espolette : « Elle est fraîche comme de la peinture. »

SÉVIGNÉ. Vous voulez dire « très maquillée » ?

JOSEFA. Je veux dire « très fraîche ». Avec des yeux ! Ah ! là ! là ! des yeux ! Mon père dit qu'ils sont tellement brûlants qu'on pourrait y allumer sa pipe !

SÉVIGNÉ. Allons donc !

JOSEFA. Miguel aussi avait un proverbe sur ses yeux, comment déjà ? « La paupière des femmes est un éventail ou un rideau. »

SÉVIGNÉ. Vous m'en direz tant !

JOSEFA. C'est que c'est quelqu'un, Madame. Même cette garce de cuisinière trouve que c'est de la super... Alors !

(*Petit silence.*)

SÉVIGNÉ. Et Monsieur ?

JOSEFA. Monsieur ?

SÉVIGNÉ. Oui, Monsieur ! Vous ne comprenez pas ma question ?

JOSEFA. Monsieur est très épatant aussi. Nécessairement.

SÉVIGNÉ. C'est de la super... lui aussi ?

JOSEFA. Bien sûr ! (*Rectifiant.*) Peut-être un peu collet monté.

SÉVIGNÉ, Notez, Morestan !

MORESTAN. Oh ! je note, Monsieur le Juge. Je note tout !

JOSEFA. Mais jamais un reproche. Même qu'un jour, je lui ai dit, à Monsieur : « Ce n'est pas possible que vous soyez tellement content de moi. »

SÉVIGNÉ. Qu'a-t-il répondu ?

JOSEFA, *qui s'en souvient très bien.* Je ne m'en souviens plus : des trucs de patron !

(*Silence court.*)

SÉVIGNÉ, *dans le dossier.* Vous n'aviez pas le même jour de sortie, Ostos et vous ?

JOSEFA. Non, j'avais le mercredi. Et lui, le jeudi. A cause du service.

SÉVIGNÉ. Aux premiers temps de votre liaison avec lui, et pendant plus d'une année, vous êtes sortie tous les mercredis, au bal ou au cinéma.

JOSEFA. Oh ! tous les mercredis !...

SÉVIGNÉ. Tous les mercredis. Avec une amie ou seule. mais tous les mercredis.

JOSEFA, *agressive.* Et alors, c'est mon droit, non ?

SÉVIGNÉ. En septembre, Miguel Ostos a pris ses vacances au pays basque. Vous êtes restée à Hauterive.

JOSEFA. Parfaitement.

SÉVIGNÉ. En octobre, tout le monde est rentré à Paris. Et depuis, vous avez passé tous les mercredis dans votre chambre.

JOSEFA. Oh ! tous les mercredis !...

SÉVIGNÉ. Tous les mercredis ! si bien qu'Ostos, malgré sa jalousie — je cite la déposition de la cuisinière.

JOSEFA, *automatiquement.* Ah ! celle-là !...

SÉVIGNÉ, *lisant.* Ostos disait à Josefa : « Tu vas t'étioler, ma chérie. »

JOSEFA, *ricanant.* « T'étioler », c'est bien un mot de cuisinière, ça ! Miguel ne le connaissait même pas !

(*Silence prolongé. Sévigné la regarde.*)

SÉVIGNÉ, *brusquement, à Morestan.* Introduisez le témoin Beaurevers.

JOSEFA, *affolée.* Comment ? Monsieur va venir ?

(*Suivant les instructions qu'il a reçues, Morestan range des dossiers, met un peu d'ordre, fait la mouche du coche ; il prend son temps.*)

SÉVIGNÉ, *feignant le détachement.* Je vais vous confronter tous les deux. (*Il s'absorbe dans le dossier.*)

JOSEFA, *dont l'angoisse augmente.* Mais il n'a rien à voir dans l'affaire.

SÉVIGNÉ. Eh bien ! Morestan, qu'est-ce que vous attendez ?

MORESTAN, *sans se presser.* Tout de suite, Monsieur le Juge !

(*D'un geste inconscient, Josefa va se regarder dans la vitre de la fenêtre.*)

JOSEFA, *fébrile.* Je suis horrible ! Le nez qui brille, les yeux jusqu'au milieu de la figure. Les surveillantes nous ont enlevé la poudre, le rouge, tout... (*Elle se coiffe tant bien que mal.*) Elles ne m'ont même pas laissé ma petite écharpe rose qui m'allait si bien. Pour ne pas que je me pende, les gourdes !

(*Elle se retourne. Elle voit les trois hommes qui l'épient. Elle comprend.*) Ah !

(*Morestan sort.*)

SÉVIGNÉ. Je vous avais prévenue que je saurais votre secret avant cinq minutes !

JOSEFA, *sans répondre.* Je vais mettre mon manteau. J'aurai tout de même moins l'air d'une bonne. (*L'avocat Cardinal l'aide à s'en revêtir.*) Merci. (*A Sévigné.*) Je vous méprise, Monsieur le Juge, je vous méprise de tout mon cœur. Et je n'ai encore jamais dit ça à personne !

(*Marie-Dominique Beaurevers entre en trombe, malgré l'obstruction qu'essaie de lui faire Morestan. Elle est belle, distinguée. Josefa n'a rien exagéré de ses perfections.*)

MARIE-DOMINIQUE. Nous voici, Monsieur le Juge !

MORESTAN, *essayant de s'interposer.* Madame, je vous répète que Monsieur le Juge vous entendra plus tard !

MARIE-DOMINIQUE. Vous avez mal compris !

MORESTAN. Je vous en prie, Madame !

(*Profitant du brouhaha, Elie Cardinal dit à sa cliente.*)

CARDINAL, *à mi-voix.* Le juge tente l'impossible pour vous aider. Et vous l'insultez !

JOSEFA, *surprise.* Vous croyez ?

CARDINAL. Je vous le jure ! Il me l'a presque affirmé tout à l'heure ! (*Sur un regard de Sévigné.*) Hum !

(*Beaurevers entre. Il est, comme sa femme, suprêmement élégant ; s'exprime avec une extrême recherche. Mais toutes ses affectations sont si anciennes qu'elles lui sont devenues naturelles. Il est racé, flegmatique, blasé.*)

MARIE-DOMINIQUE. Il n'est pas question que vous interrogiez mon mari en dehors de ma présence, n'est-ce pas, Monsieur le Juge ?

SÉVIGNÉ. Il n'est question que de cela, Madame.

MARIE-DOMINIQUE. Que pouvez-vous avoir à lui dire que je ne puisse entendre ?

SÉVIGNÉ, *froid.* Dans ce cabinet, c'est moi qui pose les questions, Madame. Je vous prie de vous retirer, en m'excusant.

MARIE-DOMINIQUE, *à son mari.* Vous entendez, Benjamin ?

BEAUREVERS. J'entends, ma très chère amie.

MARIE-DOMINIQUE. C'est là toute votre réaction ?

BEAUREVERS. Evidemment, Monsieur le Juge pourrait être plus affable. Il n'en a sans doute pas le loisir.

JOSEFA, *à Sévigné qu'elle traite désormais en intime.* C'est épatant, hein ? On ne comprend pas la moitié de ce qu'il dit.

SÉVIGNÉ. Rassurez-vous, Madame, je vous interrogerai aussi tout à l'heure.

MARIE-DOMINIQUE, *avec hauteur.* Vous m'interrogerez ?

SÉVIGNÉ. Et je puis presque vous promettre que votre mari n'assistera pas à notre entrevue.

MARIE-DOMINIQUE. Voilà bien du mystère pour une chose aussi simple.

SÉVIGNÉ. Pas aussi simple que vous voulez bien le croire, Madame.

MARIE-DOMINIQUE, *colère.* Et c'est à vous, Josefa, que nous devons tous ces ennuis.

JOSEFA, *sans chaleur.* Il paraît.

MARIE-DOMINIQUE, *avec un amer reproche.* Vous, Josefa, vous en qui j'avais toute confiance !

JOSEFA. Je n'ai rien fait de ce qu'on m'accuse !

SÉVIGNÉ, *impatienté.* Morestan, raccompagnez Madame Beaurevers.

MARIE-DOMINIQUE. Combien de temps comptez-vous me faire attendre ?

SÉVIGNÉ. Je ne sais pas exactement, Madame. Supposez que vous avez manqué votre tour chez le coiffeur.

MARIE-DOMINIQUE, *rageuse.* Ah ! la justice ! Quel vain mot ! (*Elle sort.*)

BEAUREVERS. Puis-je m'asseoir ? Je suis recru.

SÉVIGNÉ. Je vous en prie. (*A Josefa.*) Vous aussi ! (*A Beaurevers.*) Excusez-moi. Simple formalité. Vos nom, prénoms et qualité ?

BEAUREVERS. Beaurevers, Benjamin, banquier, rue de la Faisanderie, 112 *bis.*

JOSEFA, *sans s'occuper de personne, avec passion, à Beaurevers.* Monsieur a maigri ! Vous avez maigri !

(*Pendant tout l'acte, elle dira « Monsieur » sur le ton de « Mon chéri ».*

BEAUREVERS. Vous n'avez pas bonne mine non plus, ma pauvre Josefa.

JOSEFA. C'est parce qu'on nous supprime la poudre et le rouge, en prison.

BEAUREVERS. Moi, c'est parce qu'on m'a supprimé le whisky.

JOSEFA. Monsieur doit être désolé ! Monsieur qui aime tant le whisky !

BEAUREVERS. J'en suis assez affecté, je vous le concède !

SÉVIGNÉ, *qui les a observés intensément.* Laissez-moi vous rappeler que vous êtes chez le juge d'instruction.

BEAUREVERS. Le fait ne m'avait pas échappé.

JOSEFA, *à Beaurevers, désignant Sévigné.* Vous verrez ! Il est très gentil. (*Elle fait un geste amical de la main à un Sévigné stupéfait.*)

SÉVIGNÉ, *qui cherche comment poser sa question.* Voyons, Monsieur Beaurevers... pouvez-vous me dire... euh ! m'expliquer... ?

BEAUREVERS, *protecteur.* Ne vous troublez pas, je suis un garçon très simple.

SÉVIGNÉ, *furieux.* J'en suis sûr. Vous êtes marié depuis longtemps ?

BEAUREVERS, *vague.* Il me semble, oui.

JOSEFA, *précisant.* Vingt-six mois.

BEAUREVERS, *surpris.* Seulement ?

SÉVIGNÉ, *sardonique.* Le temps vous a paru long.

BEAUREVERS. Marie-Dominique était une amie d'enfance. J'ai le sentiment de l'avoir épousée en sixième.

SÉVIGNÉ. Et il ne faut pas trop espérer de ces unions d'adolescents.

BEAUREVERS, *hermétique.* Espère qui peut.

SÉVIGNÉ, *brusquement.* Savez-vous pourquoi Josefa Lantenay n'a jamais quitté sa chambre le mercredi depuis la rentrée d'octobre ?

(*Josefa et Beaurevers échangent un regard qui n'échappe à personne.*)

JOSEFA, *avec un clin d'œil à Sévigné.* Vous pouvez dire ce que vous voudrez. Monsieur le Juge comprend tout.

BEAUREVERS, *après un regard froid à Josefa.* Nous laissons à nos gens licence complète d'user à leur guise de leur liberté hebdomadaire.

SÉVIGNÉ. Pourriez-vous parler plus simplement ?

BEAUREVERS. J'aimerais. Je ne sais pas. (*Il prend une pastille dans une bonbonnière en or.*)

JOSEFA, *enthousiaste.* Il devait toujours répéter ses ordres deux ou trois fois avant que nous le comprenions !

SÉVIGNÉ. Y avait-il dans l'hôtel de la rue de la Faisanderie quelque autre homme que la victime et vous ?

BEAUREVERS. Non. (*Ironique.*) Ma réponse est-elle assez simple ?

SÉVIGNÉ. Nous avons pourtant la conviction que Josefa Lantenay avait un autre amant !

BEAUREVERS, *reproche feint.* Oh ! Josefa !

(*Josefa dissimule son visage dans ses mains pour qu'on ne voie pas qu'elle pouffe.*)

SÉVIGNÉ. Et que cet amant ne peut être que vous ! (*Silence.*)

BEAUREVERS. Que dois-je répondre ?

SÉVIGNÉ. La vérité.

BEAUREVERS. Je serais consterné que ma femme en fût informée.

SÉVIGNÉ. J'espère que nous n'aurons pas à le lui faire savoir.

BEAUREVERS, *se décidant.* Eh bien ! oui, là donc !

JOSEFA, *ravie, à Cardinal.* Il l'a dit ! Il l'a dit ! Merci, Monsieur.

SÉVIGNÉ. Notez, Morestan.

MORESTAN. Je l'ai même souligné, Monsieur le Juge !

SÉVIGNÉ. Où ? Et depuis quand ?

BEAUREVERS, *qui en a pris son parti.* Depuis septembre, à Hauterive.

SÉVIGNÉ. Très intéressant.

JOSEFA, *gaîment.* Merci, Monsieur le Juge !

BEAUREVERS. N'exagérons rien. Septembre est austère à Hauterive. Marie-Dominique — c'est ma femme — est une espèce d'amazone, toujours à chevaucher

par monts et par vaux, avec un camarade à moi, monsieur d'Azergues.

SÉVIGNÉ, *détaché.* Qui est-ce monsieur d'Azergues ?

BEAUREVERS. Un pauvre diable, un peu boiteux, comme tous les diables, très bon cavalier cependant, je l'hébergeais par — disons-le — une sorte de charité.

SÉVIGNÉ. Je vois.

BEAUREVERS. Alors, vous comprenez, j'avais à mes côtés, à chaque heure du jour, cette ravissante caillette...

JOSEFA, *au juge.* Vous savez ce que c'est l'intuition féminine ?

SÉVIGNÉ. Oui.

JOSEFA. C'est une chose que j'ai. J'ai compris que je plaisais.

BEAUREVERS. Vous le savez, Messieurs. L'homme chasse la femme jusqu'à ce qu'elle l'attrape. Alors, qu'ajouterai-je ? L'occasion, l'herbe tendre...

JOSEFA, *rectifiant.* C'était dans la bibliothèque.

BEAUREVERS. La chance ou le malheur — selon qu'il vous plaira — a voulu qu'elle ait ciré ce jour-là le parquet de cette bibliothèque, 18 mètres sur 16. Trop bien ciré. Elle a glissé.

MORESTAN, *entre ses dents.* Naturellement.

BEAUREVERS. Je dois à la vérité de dire, Messieurs, qu'elle ne porte presque jamais de sous-vêtements.

JOSEFA. Ils le savent !

BEAUREVERS, *très étonné.* Ah ! (*A Sévigné, sardonique.*) Vos enquêtes sont très approfondies.

SÉVIGNÉ. Et vous n'êtes pas aussi collet monté que le disait votre maîtresse.

BEAUREVERS, *sincère.* Quelle maîtresse ?

JOSEFA, *gentiment.* Moi, Monsieur.

BEAUREVERS. Mais c'est que c'est vrai. Tu es ma maîtresse !

JOSEFA, *vivement.* Pour la justice seulement.

BEAUREVERS. C'est cocasse, mais c'est un fait !

SÉVIGNÉ. C'est un fait.

BEAUREVERS. Pour moi, c'était ma petite fleur des champs.

JOSEFA. Oh ! non, dites ! Les fleurs des champs ne sentent rien et elles se fanent tout de suite.

SÉVIGNÉ. Avez-vous écrit à Josefa Lantenay ?

BEAUREVERS, *hilare.* Moi ? Jamais.

JOSEFA, *blessée.* Oh !

SÉVIGNÉ. L'inspecteur Colas a trouvé dans sa chambre une de vos lettres.

BEAUREVERS. Allons donc !

SÉVIGNÉ, *la tirant du dossier avec un geste gracieux de prestidigitateur.* La voici.

JOSEFA, *familièrement.* Vous me la rendrez, hein ?

SÉVIGNÉ. Voici ce que vous écriviez : « Petite Josefa, je rentre samedi. Soyez prête. Beaurevers. »

BEAUREVERS. Ce n'est pas compromettant.

JOSEFA, *soupire.* Non.

BEAUREVERS, *goguenard.* Bien que le « soyez prête » autorise diverses interprétations.

JOSEFA, *à Sévigné.* Il était à Paris pour quinze jours, et il m'écrivait, à moi.

SÉVIGNÉ. Ne vous agitez pas.

JOSEFA, *à Beaurevers.* J'étais si heureuse ! si heureuse ! Pendant deux jours, je me suis crue amoureuse du facteur.

SÉVIGNÉ. Maître, je ne vous interdis pas de demander à votre cliente un peu de retenue.

CARDINAL, *à Josefa.* Je vous en prie. Dans votre intérêt.

JOSEFA, *à mi-voix, mais espérant être entendue de Sévigné.* Je me tais. Mais avouez qu'il est charmant, notre juge.

MORESTAN, *grommelle.* Nous allons avoir droit au sex-appeal maintenant.

SÉVIGNÉ, *à Beaurevers, qui croque une autre pastille.* Etes-vous rentré le samedi ?

BEAUREVERS. Je suis rentré.

SÉVIGNÉ. Et naturellement, le soir même...

JOSEFA, *avec un sourire exquis.* J'étais prête.

BEAUREVERS. Marie-Dominique n'avait pas voulu quitter Paris.

JOSEFA, *à Beaurevers, avec une gravité subite.* Ces quatre jours que vous m'avez donnés, je ne les oublierai jamais.

BEAUREVERS, *que cette passion exténue.* Mais si ! Mais si !

JOSEFA. Jamais ! Dieu sait que j'ai essayé.

(*Sévigné la regarde. Un silence.*)

SÉVIGNÉ. Depuis lors, vous vous êtes revus souvent ?

BEAUREVERS, *nonchalant.* Cette fille est plus attachante qu'on ne pourrait croire.

JOSEFA, *au juge, gaîment.* Il y a tout de même des moments que je suis emmerdante. (*A Beaurevers.*) Pardon, Monsieur !

BEAUREVERS. Non. Elle est jalouse comme toutes les filles sans éducation. Mais c'est probablement parce qu'elle m'aime beaucoup.

JOSEFA, *à Sévigné.* Dès qu'il avait un embêtement, Monsieur montait.

SÉVIGNÉ. Vous montiez souvent ?

JOSEFA, *à Sévigné.* Tous les jours.

SÉVIGNÉ, *essayant malgré tout de parler à Beaurevers.* Mais Ostos ?

BEAUREVERS. Eh bien ! Ostos ?

SÉVIGNÉ. Il ne vous gênait pas, Ostos ?

BEAUREVERS. Pas du tout. Je l'envoyais à l'autre bout de Paris chercher poste restante des lettres parfumées que je m'adressais à moi-même.

JOSEFA, *à Sévigné.* Monsieur l'a même plusieurs fois expédié en province.

BEAUREVERS. Il me plaignait tellement d'être amoureux et d'attacher tant d'importance à des lettres. Il était idiot.

SÉVIGNÉ, *vivement.* Vous ne l'aimiez pas beaucoup ?

BEAUREVERS. Je l'exécrais.

SÉVIGNÉ. Ah ! ah ! Avant, ou depuis ?

BEAUREVERS, *qui ne comprend sincèrement pas.* Pardon ?

JOSEFA. Monsieur le Juge demande : « Avant, ou depuis moi ? »

BEAUREVERS. Oh ! bien avant !

JOSEFA. C'est ce que je craignais.

BEAUREVERS. D'abord, il avait une tête de plus que moi. Une belle tête de brute. Il sentait l'homme. Avec ça, taciturne et pratiquement muet. D'une insolence confondante. Il ne se découvrait que devant les femmes. J'avais bien pensé à me débarrasser de lui.

SÉVIGNÉ, *répétant intentionnellement.* A vous débarrasser de lui ?

BEAUREVERS. En lui donnant ses huit jours. Mais à l'idée qu'il emmènerait Josefa, j'y ai renoncé.

JOSEFA, *à Cardinal.* Monsieur m'aime beaucoup plus qu'il ne croit !

CARDINAL. Chut.

SÉVIGNÉ, *attaquant.* Vous êtes arrivé le premier sur les lieux du crime ?

BEAUREVERS, *surpris.* Je crois, oui.

SÉVIGNÉ. Vous croyez ? Vous n'êtes pas sûr ?

BEAUREVERS, *qui s'est repris.* Je suis sûr. Ma femme n'est arrivée qu'après.

SÉVIGNÉ. Et qu'avez-vous vu ?

BEAUREVERS. J'ai vu Josefa au pied du lit évanouie, et, dois-je le dire ? — complètement nue.

JOSEFA. Je suis très gênée.

BEAUREVERS, *impartial.* Très belle, d'ailleurs.

JOSEFA. Monsieur est bien bon.

BEAUREVERS. Je me suis occupé d'elle tout d'abord.

SÉVIGNÉ. Cela va de soi.

BEAUREVERS. Mais j'ai été immédiatement rassuré. Sa gorge se soulevait régulièrement.

JOSEFA. C'est ce que j'ai de mieux !

BEAUREVERS. Je me suis donc approché d'Ostos.

SÉVIGNÉ. Qui était... ?

BEAUREVERS. ... Au fond de la chambre, la face contre terre.

SÉVIGNÉ. Et qui parlait ?

BEAUREVERS. Oui.

SÉVIGNÉ. Et vous avez parfaitement compris ce qu'il disait ?

BEAUREVERS. Je l'ai compris.

SÉVIGNÉ. Il s'exprimait donc sans difficulté ?

BEAUREVERS. Je n'irai pas jusque-là.

SÉVIGNÉ, *impertinence poussée.* Jusqu'où irez-vous ?

BEAUREVERS, *feignant d'ignorer l'insolence.* Il n'a prononcé qu'une seule phrase. Mais il l'a répétée plusieurs fois. C'est pourquoi je l'ai comprise.

SÉVIGNÉ. Voudriez-vous nous redire cette phrase, s'il vous plaît ?

BEAUREVERS, *sèchement.* Non.

SÉVIGNÉ. Pourquoi ?

JOSEFA. Devant moi ? Pour qui le prenez-vous ?

BEAUREVERS, *à Josefa.* Vous me connaissez bien, merci.

JOSEFA, *agressive, à Sévigné.* On peut coucher avec sa bonne et avoir du cœur !

SÉVIGNÉ, *impérieux.* Monsieur Beaurevers, je vous prie de nous redire cette phrase.

JOSEFA. Je vais la redire, moi ! Miguel répétait tout le temps : « Josefa, pourquoi as-tu fait ça ? » Il croyait que je l'avais tué pour sauver Monsieur. Oh ! j'en aurais été capable !

CARDINAL. Mais taisez-vous donc ! (*S'excusant.*) Pardon, Monsieur le Juge !

SÉVIGNÉ, *sans faire état de l'incident.* Josefa Lantenay, avez-vous entendu la victime prononcer cette phrase ?

JOSEFA. Non. Je répète ce que vous m'avez dit.

SÉVIGNÉ. Moi, je répétais ce que Monsieur Beaurevers avait dit.

JOSEFA. Ah !

SÉVIGNÉ, *à Beaurevers.* Parce que, finalement, Monsieur, vous êtes le seul à avoir entendu cette accusation.

BEAUREVERS, *pour gagner du temps.* Pardon ?

SÉVIGNÉ. Votre femme était-elle arrivée quand Miguel l'a prononcée ?

BEAUREVERS. Je ne sais pas. Je ne crois pas.

SÉVIGNÉ. C'est ce que je disais : vous êtes seul à l'avoir entendue.

BEAUREVERS. Probablement.

SÉVIGNÉ. Vous auriez donc pu vous dispenser d'en parler ?
(*Court silence.*)

BEAUREVERS. En effet.

JOSEFA, *venant au secours de Beaurevers.* Mais c'était la vérité, quoi, il disait la vérité.

SÉVIGNÉ. Je ne comprends pas bien votre attitude. Vous êtes le seul à entendre une phrase qui peut perdre votre maîtresse...

JOSEFA. Rien ne peut me perdre, je suis innocente.

SÉVIGNÉ. ... Et vous vous empressez de la répéter à l'inspecteur Colas.

BEAUREVERS. Je ne me suis pas « empressé ». Vous me reprochez d'avoir éclairé la justice ?

SÉVIGNÉ. Je m'étonne de vous voir accuser une fille qui vous aime.

JOSEFA, *l'interrompant.* Monsieur a bien fait. Il sait que je n'ai rien à craindre !

SÉVIGNÉ. ... Et de l'accuser délibérément sur l'incontrôlable propos d'un mort.

BEAUREVERS. Je n'aime pas beaucoup le mot « incontrôlable ».

SÉVIGNÉ. Désolé ! Je n'en connais pas d'autre pour qualifier un propos qu'on ne peut pas contrôler.

BEAUREVERS. Dites tout de suite que je l'ai inventé.

SÉVIGNÉ. Je n'irai pas jusque-là.

BEAUREVERS, *imitant Sévigné.* Jusqu'où irez-vous ?

SÉVIGNÉ. ... Jusqu'à dire que vous *auriez* pu l'inventer.

JOSEFA. Non, mais... écoutez-le ! écoutez-le !

BEAUREVERS, *menaçant.* Savez-vous à qui vous parlez ?

SÉVIGNÉ. ... Je vais jusqu'à prétendre que l'évanouissement de l'inculpée et l'absence de votre femme vous permettaient de prêter à Ostos tels propos qui vous sembleraient utiles.

BEAUREVERS, *coupant.* Utiles ? J'avais besoin de prêter à Ostos des propos qui me sembleraient utiles ?

JOSEFA, *à Sévigné.* Ah ! alors, vous, je vous retiens !

SÉVIGNÉ. Très utiles ! Car plusieurs jours avant le drame, Miguel Ostos vous avait suspecté.

BEAUREVERS. Non !

JOSEFA. Si ! Mais Monsieur ne le savait pas !

BEAUREVERS. Je ne le savais pas.

SÉVIGNÉ. Vous m'étonnez. J'ai là le témoignage de Marthe Herbeaux. (*Il le sort du dossier avec son geste habituel de prestidigitateur.*)

JOSEFA. Cette bonne Marthe !

SÉVIGNÉ. Quelques jours avant le crime, elle vous avait conseillé de rompre avec Josefa Lantenay.

JOSEFA. Ah ! celle-là !

SÉVIGNÉ. Vous lui avez répondu par une expression en principe assez éloignée de votre caractère. (*Lisant.*) « Que voulez-vous, ma bonne Marthe ? Je l'ai dans la peau. »

JOSEFA, *à Beaurevers.* Pourquoi ne me le disiez-vous jamais, à moi ?

BEAUREVERS, *haussant les épaules.* Quelle raison aurais-je eue de faire à ma cuisinière une confidence pareille ?

SÉVIGNÉ. Elle vous avait surpris.

JOSEFA. Oh ! la chamelle !

SÉVIGNÉ. ... Et vous lui achetiez son silence cinquante mille francs par mois.

JOSEFA. Je lui faisais gagner cinquante mille francs par mois, moi ! Je sens que je vais me trouver mal.

SÉVIGNÉ. Elle s'efforçait de les gagner, d'ailleurs. Car elle ne s'est pas contentée de vous conseiller de rompre. Elle a justifié son conseil en ajoutant : (*Il lit le dossier.*) « Monsieur devrait se méfier de Miguel. »

BEAUREVERS, *impassible.* Je ne m'en souviens pas.

SÉVIGNÉ. Vous ne vous en souvenez pas ?

JOSEFA, *avec volubilité.* C'est ça, la mémoire ! Moi, par exemple, j'avais de ces trous ! Heureusement, depuis quelque temps, ça va mieux. Je me rappelle maintenant quand j'ai oublié quelque chose. Si seulement je pouvais me rappeler ce que j'ai oublié. (*Elle se déconcerte sous les regards de Cardinal, de Morestan et de Sévigné.*)

SÉVIGNÉ, *à Beaurevers, après un court silence.* Vous aimez beaucoup cette façon qu'a l'inculpée de vous défendre ?

BEAUREVERS, *avec force.* Oui. Elle me défend, moi, qui l'accuse. Je trouve que c'est assez beau. Je vous remercie, Josefa.

JOSEFA. De rien, Monsieur, de rien.

SÉVIGNÉ. Alors, vous ne vous souvenez pas d'avoir été mis en garde par Marthe Herbeaux ?

BEAUREVERS. Absolument pas.

SÉVIGNÉ. Vous ne pouvez, par conséquent, pas vous souvenir de lui avoir répondu. (*Il lit la déposition.*) « Il ne s'agit pas de frapper fort, mais de frapper le premier. »

BEAUREVERS. Par conséquent non.

SÉVIGNÉ. Ni d'avoir ajouté : « La navaja n'est pas une arme aussi sûre que le revolver. »

BEAUREVERS. C'est bouffon !

JOSEFA, *on sent qu'elle commence à s'inquiéter.* Vous savez que le fourneau monte à la tête des cuisinières, c'est bien connu. Alors, ces phrases-là, Marthe peut très bien les avoir inventées. Il n'y avait pas de témoins non plus !

SÉVIGNÉ, *rudement, à Josefa.* Un mot encore et je vous fais sortir !

BEAUREVERS. Il n'y avait quand même pas de témoins !

SÉVIGNÉ. Vous n'êtes pas toujours aussi heureux. Et votre conversation avec monsieur Guillaume Ancenis en a eu plusieurs.

BEAUREVERS. Ah ! le salaud !

SÉVIGNÉ. A la bonne heure ! Vous recommencez à parler comme tout le monde.

BEAUREVERS. Vous avez interrogé Ancenis ?

SÉVIGNÉ. Il a tenu à témoigner spontanément. (*Il sort une feuille du dossier.*)

JOSEFA. Ancenis, c'est celui qui a les mains si froides ?

SÉVIGNÉ. Avant votre brouille, une nuit au Cercle Volney, vous lui aviez confié que vous adoriez une certaine Jojo.

JOSEFA. Oh ! Jojo !...

SÉVIGNÉ. Vous n'avez pas cru nécessaire de l'informer que Jojo était votre femme de chambre. Mais vous avez assuré que pour la garder... (*Il lit.*) « Vous seriez capable de tout, même d'une bêtise. » Même d'un divorce. *Même d'un crime.*

JOSEFA, *folle de joie.* Monsieur le Juge, laissez-moi l'embrasser !

SÉVIGNÉ, *penché sur Beaurevers et la repoussant.* Vous aviez élevé la voix. Si bien que le barman et Monsieur Thurmer, convoqués par Monsieur Ancenis, ont corroboré sa déposition. (*De son geste gracieux d'escamoteur, il tire deux feuillets du dossier. Silence.*) Votre mémoire vous trahit-elle une fois de plus ?

BEAUREVERS. Je me souviens, en effet.

SÉVIGNÉ. Et maintenant, savez-vous pourquoi vous étiez le premier sur les lieux du crime ?

BEAUREVERS. J'avoue que non.

SÉVIGNÉ. Parce que vous aviez fait le nécessaire. Parce que, suivant une tactique qui vous est chère, vous aviez envoyé Marthe Herbeaux à l'autre bout de Paris.

BEAUREVERS. C'était son jour de sortie.

SÉVIGNÉ. Vous en aviez fait son jour de sortie. Vous l'avez payée pour sortir ce jour-là.

JOSEFA, *écœurée.* On la payait pour sortir.

SÉVIGNÉ. Payée pour coucher chez sa vieille amie d'Asnières. Payée pour ne pas rentrer avant neuf heures du matin. Payée pour être le premier sur les lieux du crime.

BEAUREVERS. Marthe Herbeaux ne peut pas avoir insinué ça ?

SÉVIGNÉ. ... Avec bien d'autres choses que vous nierez, naturellement. Comme celle-ci qui date de la veille du crime. (*Gracieux, il tire la feuille du dossier et lit.*) « Monsieur m'a dit encore d'une drôle de voix : Je ne peux plus supporter l'idée que Miguel et elle... »

BEAUREVERS. Mais c'est faux ! C'est faux !

JOSEFA. Monsieur le supportait très bien !

BEAUREVERS. Pourquoi cette misérable à qui je faisais des rentes s'acharne-t-elle contre moi ?

JOSEFA, *le tutoyant pour une des seules fois de sa vie.* Quelqu'un d'autre l'a payée. Plus cher que toi. (*Sévigné regarde Josefa.*)

SÉVIGNÉ, *se tournant vers elle brusquement.* Josefa Lantenay, vous avez répondu à beaucoup de questions. Et surtout à celles qu'on ne vous a pas posées.

JOSEFA. Ce n'est pas que j'y tienne. Je voudrais n'avoir rien à dire. Parce que rien, c'est la seule chose dont on soit vraiment sûr.

SÉVIGNÉ. Mais il est une de mes questions que vous avez laissée sans réponse.

JOSEFA. Allons donc !

SÉVIGNÉ. Vous vous êtes même baissée pour m'empêcher d'en voir l'effet sur votre visage.

JOSEFA. Quoi ? Quoi ?

SÉVIGNÉ. Cette question, je vous la pose à nouveau. « N'avez-vous pas reçu d'autres visites que celle de Miguel Ostos ce soir-là ? »

JOSEFA, *avec une vraie lassitude.* Je ne comprends rien. J'ai la tête trop petite pour ce que vous essayez d'y mettre.

SÉVIGNÉ. Quelqu'un d'autre que Miguel Ostos est-il venu vous voir ce soir-là ?

JOSEFA, *se lève.* Ramenez-moi en prison.

BEAUREVERS. Répondez, Josefa.

JOSEFA, *instinctivement.* Monsieur est fou. (*S'excusant.*) Oh ! pardon !

BEAUREVERS. Je suis resté avec Josefa de huit heures à dix heures.

JOSEFA, *honnêtement.* C'était merveilleux !

BEAUREVERS. Etes-vous content ?

SÉVIGNÉ, *nonchalant, rectifie.* Intéressé.

BEAUREVERS. Je vais vous donner une autre charge contre moi.

SÉVIGNÉ, *avec une politesse exquise.* Je vous en prie.

BEAUREVERS. Josefa et moi avions primitivement rendez-vous à onze heures.

SÉVIGNÉ. ... Heure à laquelle Ostos a été tué.

BEAUREVERS. Oui.

SÉVIGNÉ. Ah ! ah !

MORESTAN, *qu'on a un peu oublié.* Soyez tranquille, Monsieur le Juge, je note.

BEAUREVERS. ... Mais comme ma femme m'a téléphoné vers huit heures qu'elle restait chez des amis pour dîner, nous nous sommes dit : « Pourquoi attendre onze heures bêtement ? »

JOSEFA. Mettez-vous à notre place !

BEAUREVERS. D'autant plus que Josefa était particulièrement désirable.

JOSEFA, *un monde de souvenirs.* Ç'a été merveilleux ! (*Elle se rassied.*)

SÉVIGNÉ. Passons ! (*A Beaurevers, avec une nuance d'incrédulité.*) Vous êtes redescendu chez vous à dix heures ?

BEAUREVERS. Je devine votre pensée. Personne ne peut prouver que Josefa n'était pas dévêtue par mes soins ni qu'Ostos ne nous a pas surpris.

SÉVIGNÉ. Personne. Vous l'aviez envoyé en course, Ostos ?

BEAUREVERS. Oui, à Lyon, raccompagner ma sœur.

SÉVIGNÉ, *son geste exquis de prestidigitateur.*) L'inspecteur Colas le confirme. (*Il remet la feuille au dossier.*)

BEAUREVERS. D'après mes calculs, même un très bon chauffeur ne pouvait pas être de retour avant minuit.

SÉVIGNÉ. Si bien qu'Ostos est revenu se faire tuer à plus de cent de moyenne.

BEAUREVERS, *sardonique.* J'imagine très bien la version que vous allez me proposer : nous nous attardons à nos jeux. Ostos nous surprend. Il décide de me supprimer. Je tire. Légitime défense.

SÉVIGNÉ. Je ne vous propose rien du tout. Je vous écoute. Vous parlez très bien.

BEAUREVERS, *avec violence.* Eh bien ! il ne nous a pas surpris ! Et je ne l'ai pas tué.

SÉVIGNÉ, *mollement.* Je ne vous accuse pas.

BEAUREVERS, *avec une exaltation extrême.* Je ne l'ai pas tué ! C'est vrai. J'ai cette fille dans la peau. Je l'ai avoué à un ancien ami. Et peut-être même à ma cuisinière.

MORESTAN *répète en écrivant.* Peut-être même !

BEAUREVERS, *tout près de Josefa et presque dans ses yeux.* Je l'ai voulue follement, je l'ai eue, je la veux encore.

JOSEFA, *étonnée.* Oh ! ici ?

BEAUREVERS, *dont l'exaltation augmente.* Mais c'est la brute en moi qui parle. Cette fille a un corps d'une beauté... (*Avec orgueil.*) Vous ne pouvez pas l'imaginer !

SÉVIGNÉ. Mais si ! Mais si !

BEAUREVERS, *sec.* Non. Je regrette. Non.

SÉVIGNÉ. Vous m'en direz tant !

BEAUREVERS. Elle a un pouvoir ! Vous ne savez pas ce que c'est de trembler de désir.

JOSEFA, *gaîment.* Peut-être que si.

BEAUREVERS. De ne plus pouvoir respirer. D'être à la merci d'un regard ou d'un sourire. Vous ne connaissez pas cette douleur déplaisante à la base du crâne. Avant elle, moi non plus !

JOSEFA, *humble.* Je suis désolée !

BEAUREVERS. De là à tuer pour elle ! Moi ! je ne l'aime pas, comprenez-vous ! Je n'ai rien pour elle, que besoin d'elle !

JOSEFA, *livide, elle confirme.* Monsieur ne m'aime pas du tout.

BEAUREVERS. Je n'aurais même pas divorcé, quoi qu'en pense Monsieur Guillaume Ancenis. Et pas à cause des millions de ma femme ! Mais vivre avec Josefa ! Entre son silence gêné et ses scènes de jalousie !

JOSEFA. Monsieur a raison. C'était Miguel qui m'aimait.

BEAUREVERS. Et si j'avais tué quelqu'un, je l'aurais tuée, elle ! Pour m'en débarrasser ! Pour redevenir l'homme que j'étais avant !

JOSEFA, *brusquement, avec un grand chagrin, à Beaurevers.* Je te manquerai ! Tu ne le sais pas encore, mais je te manquerai. Tu me regretteras... Quelqu'un a-t-il un cachet d'aspirine ?

CARDINAL. Moi ! (*Il lui tend un cachet. Morestan s'empresse et lui tend le verre et la carafe qui étaient sur la table derrière lui.*) Je vous plains ! Quelle épouvantable épreuve !

JOSEFA. Il y a des jours que la vie ne veut rien savoir. (*Elle fixe Beaurevers qui demeure prostré sur la table de Sévigné et n'ose regarder personne. Le verre d'eau à la main.*) J'ai une de ces migraines ! (*Se moquant d'elle-même.*) Au fond, quand on vous brise le cœur, ça vous donne des maux de tête. (*Elle boit lentement, observée sympathiquement par Cardinal et Morestan. Beaurevers n'a pas bougé. Le téléphone sonne.*)

SÉVIGNÉ. Allô ! (*Aussitôt sur le qui-vive.*) Oui, Monsieur le Procureur. Mais, Monsieur le Procureur !... Bien, Monsieur le Procureur... J'envisage, en effet, une nouvelle inculpation dans l'affaire Ostos. (*Soulignant la répétition.*) J'ai, en effet, demandé à Ardouin, la voiture pour quatre heures. Une perquisition que je projette. (*Avec force.*) Mais pourtant, il me semble que... (*Résigné.*) Je ne vous interromprai plus, Monsieur le Procureur !

(*Il écoute, résigné. Josefa, qui a croqué son cachet et lentement absorbé son verre d'eau sans quitter Beaurevers des yeux, repose tranquillement le verre sur la table et se penche vers son amant qui n'a pas bougé.*)

JOSEFA, *à voix presque basse.* Ce n'est pas joli, la peur ! Et quelle peur vous avez eue ! (*Elle élèvera insensiblement la voix jusqu'à crier.*) Je vous sentais trembler. Vous avez raison : entre nous, c'est uniquement physique. Alors, c'est physiquement que je vous sentais trembler, Monsieur. Et pas de désir !

SÉVIGNÉ. Je vous écoute, Monsieur le Procureur !

CARDINAL. Ne vous laissez pas aller !

JOSEFA. Vous n'avez pas eu honte de moi. Ce n'est pas vrai. (*Avec rage.*) Vous aviez peur, peur, peur, peur... Ça vous faisait mal de cracher sur moi, mais c'était nécessaire.

BEAUREVERS, *sans relever la tête.* Oui, ça me faisait mal.

JOSEFA, *imitant Beaurevers.* Et « Je ne l'aime pas ». Et « c'est elle que je tuerai pour m'en débarrasser ». (*Sarcastique.*) Ce n'est pas ce que vous disiez en septembre à Hauterive. (*La rage la reprend.*) Menteur !

SÉVIGNÉ. Parfaitement, Monsieur le Procureur !

JOSEFA, *avec une grande pitié d'elle-même.* Dire que lorsque vous m'avez parlé de votre grand amour, je vous trouvais un peu bête !

CARDINAL. Soyez raisonnable !

JOSEFA. C'était moi, l'idiote ! Moi qui croyais à vos baisers d'arracheur de dents !

CARDINAL. Vous vous faites mal inutilement !

SÉVIGNÉ. C'est mon avis, Monsieur le Procureur !

JOSEFA, *furieuse.* C'est comme cette douleur à la base du crâne ! Je vous donnais des douleurs à la base du crâne, moi ! Ah ! on aura tout vu !

CARDINAL, *à Beaurevers.* Monsieur, vous demeurez insensible ?

(*Immobilité de Beaurevers.*)

JOSEFA. Alors, Monsieur, je vous demande pardon. Pour les douleurs et pour le reste. Pardonnez-moi mes défauts. Et mes qualités aussi. (*Criant.*) Et surtout de vous avoir tellement plu.

SÉVIGNÉ. Un peu moins de bruit. On ne s'entend plus ! Pardon, Monsieur le Procureur ! Je sais parfaitement qui sont les Beaurevers. Je sais que sa situation ne permet pas de l'inculper sur un sentiment, cependant... Il me semble pourtant... Bien, Monsieur le Procureur. Je ferai de mon mieux, Monsieur le Procureur. (*Il raccroche.*)

JOSEFA. Il ne peut être coupable. Il faut me croire.

SÉVIGNÉ. Je ne demande pas mieux !

JOSEFA. Quand il a dit à Monsieur Guillaume qu'il irait jusqu'au crime pour me garder, il devait en être au moins à son sixième whisky...

SÉVIGNÉ. « In vino veritas. »

JOSEFA. Ça se peut bien. Parce qu'il ne m'aime pas. Il ne m'a jamais aimée.

SÉVIGNÉ. Si vous le dites...

JOSEFA, *avec grandeur.* Je le jure ! Sur la prison que je vais faire !

SÉVIGNÉ. Ça m'arrange très bien de vous croire.

JOSEFA. Comme on dit à Espolette, tous les deux on était comme ces chevaux qui ne s'entendent qu'à l'écurie.

BEAUREVERS, *outré.* Quelle comparaison !

JOSEFA, *avec force.* Sa femme, oui, il l'aimait.

SÉVIGNÉ, *incrédule.* Voilà du nouveau.

BEAUREVERS, *noblement.* J'adore ma femme.

JOSEFA. Pendant longtemps, Monsieur m'a fait croire qu'ils étaient comme frère et sœur, Madame et lui. Ce n'était pas plus vrai que le reste.

BEAUREVERS. Quoi ?

JOSEFA. J'ai tout fait pour le croire. Mais c'était le même genre de frère que Miguel avec moi...

BEAUREVERS. Quoi ? Quoi ?

JOSEFA. La veille du crime encore, tenez, vers deux heures du matin. J'étais à ma fenêtre. Monsieur et Madame sont descendus de taxi. Et alors, sur le trottoir, avant de rentrer chez eux, il a encore fallu qu'ils s'embrassent à pleine bouche que veux-tu. Des gens mariés !

BEAUREVERS. Mardi ?

JOSEFA. Oui, mardi !

BEAUREVERS. Mais ce n'était pas moi !

(*Stupeur générale.*)

JOSEFA. Je vous ai bien reconnus. Madame avait son ensemble du soir gris.

BEAUREVERS. Mais l'homme ? Il est entré dans la maison.

JOSEFA. Quel homme !

BEAUREVERS. Moi. Celui que vous prenez pour moi.

JOSEFA. Je ne sais pas. Votre baiser me dégoûtait trop. J'ai refermé la fenêtre.

BEAUREVERS. Mardi ? La veille du crime ? Vous êtes sûre ?

JOSEFA. Parfaitement. Même que le lendemain — j'en ai assez souffert — on ne pouvait pas vous réveiller tellement vous étiez fatigué.

BEAUREVERS. J'avais joué au poker toute la nuit.

JOSEFA. Mais alors ?

BEAUREVERS. Marie-Dominique ? Ce n'est pas possible !

JOSEFA, *avec plus de force que lui.* Ce n'est pas possible.

BEAUREVERS. Pourtant, bien des choses me reviennent ! Ah ! la garce ! Oh ! mais alors, je vais tout vous dire...

SÉVIGNÉ. Vous n'aviez donc pas tout dit ?

BEAUREVERS. Et je vous préviens que vous allez avoir des surprises.

SÉVIGNÉ, *sévère.* Notez, Morestan !

MORESTAN. Je vous demande pardon, Monsieur le Juge, c'est tellement intéressant ! (*Il note fébrilement.*)

JOSEFA, *sincèrement indignée.* On a trompé cet homme-là ! On a pu tromper cet homme-là ! On a osé tromper cet homme-là ! Oh ! (*Elle pouffe d'abord. Puis éclate d'un rire sonore.*)

RIDEAU

---

acte 3

Le même soir. Entre cinq et six heures.

Sévigné et Lablache vont et viennent, s'asseyent, se relèvent. Morestan seul reste assis devant son bureau.

LABLACHE, *goguenard.* Alors, nous avons encore changé de coupable, à ce qu'il paraît ?

SÉVIGNÉ, *glacial.* Je ne vois pas ce qui vous amuse.

LABLACHE. Deux coupables par jour ! Mon cher, on ne peut pas vous suivre. C'est sur Madame Beaurevers que vous avez porté votre choix ?

SÉVIGNÉ. En effet !

LABLACHE. Allons bon !

SÉVIGNÉ. Ce n'est pas drôle !

LABLACHE. Oh si ! Quand je vous ai quitté, il y a trois heures, vous étiez persuadé de la culpabilité de son mari.

SÉVIGNÉ. Il y a un fait nouveau.

LABLACHE, *persifleur.* Vous êtes le spécialiste du fait nouveau !

SÉVIGNÉ. Beaurevers a appris que sa femme le trompait.

LABLACHE. Rien de bien nouveau là-dedans ! (*Il rit.*)

SÉVIGNÉ. Si ! Parce qu'il ne le savait pas, et qu'une rage folle s'est emparée de lui. Il a commencé une série de révélations.

LABLACHE, *légèrement.* Les maris trompés sont vindicatifs !

SÉVIGNÉ. Lisez, Morestan !

MORESTAN, *lisant d'une voix impersonnelle.* Ah ! la garce ! (*Au substitut.*) Excusez-moi. Moi, n'est-ce pas, je lis.

LABLACHE, *surpris* Il a dit : « Ah ! la garce ! »

MORESTAN, *reprenant sa lecture de la même voix impersonnelle.* Il l'a dit. Et il a continué : « Oh ! mais alors je vais tout vous dire. »

Question : Vous n'aviez donc pas tout dit ?

Réponse : Et je vous préviens que vous allez avoir des surprises.

LABLACHE. Si nous passions directement aux surprises ?

SÉVIGNÉ. Elles commencent tout de suite, rassurez-vous ! Reprenez, Morestan ! (*Il fait à Morestan signe de continuer.*)

MORESTAN, *lisant.* Ce n'est pas moi qui suis arrivé le premier sur les lieux du crime, c'est ma femme.

LABLACHE. Quoi ? Quoi ?

SÉVIGNÉ, *goguenard à son tour.* Hein ? Pour une surprise, c'est une surprise ?

MORESTAN, *lisant.* Elle portait, comme vous le savez, sa robe du soir rouge. Mais j'attire votre attention sur un fait important, elle n'avait pas quitté ses gants.

LABLACHE. Ah ! ah !

SÉVIGNÉ. Précaution élémentaire !

MORESTAN, *lisant. Question :* Vous n'avez pas parlé de ces gants lors de votre premier interrogatoire ?

Réponse : Je n'étais pas encore cocu !

Question : Que faisait votre femme, lorsque vous êtes entré ?

Réponse : Elle était penchée sur Josefa. J'ai d'abord cru ce qu'elle disait. Que Josefa venait de tuer son amant. Mais maintenant, mon impression est qu'elle venait de lui remettre le revolver dans la main. Le revolver sur lequel, grâce à ses gants, elle n'avait pas laissé d'empreintes.

SÉVIGNÉ. Ça, on peut dire qu'il est vindicatif ! (*Geste à Morestan.*)

MORESTAN, *lisant. Question :* Vous accusez votre femme d'avoir tué Ostos ?

Réponse : Formellement.

LABLACHE. Mais c'est idiot !

MORESTAN, *lisant, sans s'occuper de Lablache. Question :* Quelle raison votre femme aurait-elle eue de tuer Ostos ?

Réponse : Aucune !

LABLACHE. Vous voyez bien : aucune !

SÉVIGNÉ, *sûr de soi.* Morestan ! (*Il lui fait signe de poursuivre.*)

MORESTAN. Aucune. Ce n'était pas à lui qu'elle en avait, c'était à moi.

SÉVIGNÉ. Ils sont jolis, vos Beaurevers !

LABLACHE, *vivement.* Ce ne sont pas « mes » Beaurevers !

MORESTAN, *reprenant sa lecture.* L'après-midi, j'avais donné rendez-vous à Josefa pour le soir, onze heures. Je croyais ma femme au premier étage dans son boudoir. J'étais sans méfiance, d'autant qu'elle n'est redescendue qu'un quart d'heure après, et d'une humeur exquise ! Eh bien ! j'aurais dû me méfier ! Elle m'avait entendu ! Je jure qu'elle m'avait entendu !

LABLACHE, *très ennuyé.* Dans quel guêpier se sont-ils fourrés !

SÉVIGNÉ. Oui, hein ?

MORESTAN. Ma femme a tué Ostos parce qu'elle le prenait pour moi. Voilà.

Question : Vous avez pourtant témoigné qu'Ostos était plus grand que vous d'une tête. Comment votre femme aurait-elle pu le confondre avec vous ?

LABLACHE, *à Sévigné.* Excellente question.

SÉVIGNÉ. Merci.

MORESTAN. *Réponse :* La pudeur de l'Espagnol lui a été fatale. La chambre était dans une obscurité complète. Marie-Dominique a tiré sur une ombre vague qui s'agitait au fond de la pièce. S'il avait eu ma technique, Ostos serait vivant. Parce que, moi, dans ces cas-là, j'allume tout. J'aime bien savoir ce que je fais. (*S'excusant.*) Vous m'excusez, n'est-ce pas ? Moi, je ne fais que lire.

LABLACHE, *soucieux*. Continuez, je vous prie.

MORESTAN, *lisant*. Elle a tiré pour être veuve ! Pour être libre d'épouser son amant ! Seulement, voilà, elle s'est trompée de cible ! La tête qu'elle a dû faire en reconnaissant Ostos !

(*Court silence.*)

LABLACHE, *qui réfléchit*. Quelque chose dans ce récit ne me satisfait pas. M'étonne même. Pourquoi a-t-il accepté de témoigner qu'il était arrivé le premier dans la chambre ?

SÉVIGNÉ. Un peu de patience ! (*Il fait signe à Morestan.*)

MORESTAN, *lisant*. *Question :* Pourquoi avez-vous accepté de témoigner que vous étiez arrivé le premier sur les lieux ?

Réponse : J'étais affolé. Elle m'assurait que c'était la seule chose à faire. Elle me répétait sans arrêt : « Décide-toi ! Josefa va revenir à elle ! » J'avais en elle une confiance absolue. Et, je vous le répète, à ma connaissance je n'étais pas encore cocu.

(*Petit silence.*)

SÉVIGNÉ. Vous imaginez ce diabolique conseil de guerre. Devant la victime et la petite évanouie.

LABLACHE. Vous l'avez interrogée ensuite, elle ?

SÉVIGNÉ. Naturellement.

LABLACHE. En dehors de la présence de Beaurevers ?

SÉVIGNÉ. Voyons !

LABLACHE. C'est que vous n'êtes pas toujours très orthodoxe ! Admet-elle qu'elle a trompé son mari ?

SÉVIGNÉ. Elle nie sauvagement.

LABLACHE. Et lui, vous a-t-il désigné la complice ?

SÉVIGNÉ. Non.

LABLACHE. L'accusation tombe du coup. Pas de mobile !

SÉVIGNÉ. Josefa Lanthenay est formelle.

LABLACHE. Oh ! votre Lanthenay !...

SÉVIGNÉ. Si vous aviez entendu Madame Beaurevers, vous ne croiriez peut-être pas qu'elle a de la vertu.

LABLACHE. Je ne sais pas.

SÉVIGNÉ. C'est une adversaire redoutable. Cent fois plus redoutable que lui.

LABLACHE. Elle est très jolie, d'abord.

SÉVIGNÉ. Et elle le sait. Elle s'est fardée longuement pendant l'interrogatoire en me disant : « Excusez-moi, je me maquillerais même si l'homme que j'aime était aveugle. »

LABLACHE. Charmant !

SÉVIGNÉ. Elle a été étourdissante de drôlerie et de gentillesse, jusqu'au moment où je lui ai posé une certaine question.

MORESTAN, *lisant*. *Question :* Portiez-vous des gants, ce soir-là ?

SÉVIGNÉ. Il y a eu un silence terrible.

MORESTAN. Je l'ai marqué : silence.

Réponse : Pourquoi me demandez-vous cela ?

Question : Aviez-vous encore vos gants quand vous êtes entrée dans la chambre ?

Réponse : Je ne sais pas ; c'est possible. Je revenais de chez des amis, quand j'ai entendu le coup de feu. Il est possible que je n'aie pas pris le temps de les retirer.

LABLACHE. Excellente réponse.

SÉVIGNÉ. D'autant meilleure qu'elle a ajouté : « Mais oui, j'avais des gants, j'en suis sûre ; j'en ai même parlé à l'inspecteur Colas lors de ma première déposition. »

LABLACHE. Vous voyez bien !

SÉVIGNÉ. Mais, à partir de cet instant, elle n'a plus été la même. Son enjouement a disparu. Elle a fermé brusquement sa minaudière. Elle avait compris que son mari avait parlé.

LABLACHE, *plein de doute*. Oh !...

SÉVIGNÉ, *en souriant*. J'ai d'ailleurs fait de mon mieux pour la confirmer dans cette idée. J'ai été d'une maladresse inouïe. J'en disais trop ou pas assez. Je ne finissais jamais mes phrases. Je me coupais. Je l'ai affolée.

MORESTAN. Monsieur le Juge a été d'une habileté !

LABLACHE. Passons l'habileté. Comment s'est-elle trahie?

SÉVIGNÉ. Sur une question d'apparence bien anodine. Je lui demandais pourquoi elle avait tellement protesté quand j'avais prétendu interroger son mari hors de sa présence. Et si ce n'était pas parce qu'elle redoutait qu'il répétât mal sa leçon.

LABLACHE. Traquenard enfantin.

SÉVIGNÉ. ... dans lequel elle est pourtant tombée. (*Geste à Morestan.*)

MORESTAN, *lisant*. *Réponse :* C'est lui qui vous a dit que j'avais gardé mes gants et que je lui avais fait la leçon, j'en suis certaine.

SÉVIGNÉ. J'ai avoué à regret qu'elle voyait juste. Et je lui ai lu la déposition de Beaurevers.

LABLACHE. Ah ! oui...

SÉVIGNÉ. Alors, nous avons eu droit aux larmes.

MORESTAN. Elle doit pleurer du vitriol.

SÉVIGNÉ. Et c'est d'une voix entrecoupée de sanglots qu'elle s'est résignée à l'accuser, lui. (*Sarcastique.*) Oh ! bien à contrecœur, la pauvre enfant ! Lisez-nous le passage, Morestan. C'est une jolie page.

MORESTAN. *Réponse :* Quand je suis entrée dans la chambre, mon mari était penché sur Josefa. J'ai même craint une seconde qu'il l'ait tuée aussi. Il se dandinait comme une bête traquée. Il m'a fait pitié, je me suis rappelée que je l'avais aimé. Et alors (vous pouvez me condamner pour cela, Messieurs), je suis devenue sa complice. La complice de cet homme qui m'accuse. Avec ces gants dont il vous a parlé, dont il a *osé* vous parler, j'ai essuyé la crosse de son revolver. Et j'ai placé l'arme dans la main de Josefa. Cette arme dont il m'accuse maintenant de m'être servie.

LABLACHE, *à Morestan*. Bon Dieu, que vous lisez mal !

MORESTAN, *vexé*. Je lis comme un greffier. Sans cela, je ferais du cinéma, comme tout le monde.

LABLACHE, *sec*. Lisez-nous la suite, même mal.

MORESTAN. Il m'avait bien prévenue. (C'est Madame Beaurevers qui parle.) Il m'avait dit : « Si je suis découvert, je t'accuserai. » Il se venge de mon argent, de sa vie ratée. Il se venge de n'exister que par moi.

LABLACHE. J'aime mieux sa version que celle de son mari.

SÉVIGNÉ. Ah ! bah ?

LABLACHE. Vous les avez confrontés, bien entendu ?

SÉVIGNÉ. Instantanément. Ç'a été horrible ! J'ai tenu à ce qu'on inscrive exactement leurs propos. (*Geste à Morestan.*)

MORESTAN, *lisant*. *Monsieur Beaurevers :* Vous êtes une fière ordure !

Madame Beaurevers : Et vous, un... un... (*S'interrompant.*) Excusez-moi, je ne peux pas me relire. Ils parlaient très vite et presque en même temps. Je sais que c'était une grossièreté.

LABLACHE. Passons les grossièretés !

MORESTAN, *lisant. Monsieur B. :* Alors, on avait décidé de supprimer son petit mari ?

Madame B. : Alors, on voulait refiler son crime à sa petite femme ?

LABLACHE. C'est effrayant !

SÉVIGNÉ, *assis, très tranquille.* Je trouve aussi.

MORESTAN, *lisant. Monsieur B :* Et cette salope était mon amie d'enfance !

Madame B. : Et moi, j'ai fait ma vie avec cette... cette... cette rousseur de bonne... Ce ne doit pas être ça.

SÉVIGNÉ. Non.

LABLACHE. On s'en fout !

MORESTAN. Excusez-moi, ça me tracasse. Cette... non, ce... ce... (*Il a trouvé.*) Ce trousseur de bonne...

LABLACHE. Vous lisez trop mal. Passez-moi ces feuillets. Je me rendrai mieux compte. (*Morestan obéit. Lablache lit. Et, petit à petit, il se rend à l'évidence. Il s'assied. Lisant.*) Oh ! (*Il lit.*) C'est à peine croyable ! (*A Morestan.*) Qu'est-ce que c'est ce mot-là ?

MORESTAN, *lisant par-dessus son épaule.* Paradis ! (*Expliquant.*) Tu ne l'emporteras pas en paradis !

LABLACHE, *il lit.* Et ils ont signé ça ! Morestan, voulez-vous aller demander au juge Ardouin où il en est de l'affaire Mortimer ?

MORESTAN, *qui a compris.* Avec plaisir, Monsieur le Substitut ! (*Il sort.*)

SÉVIGNÉ. Il en tient, hein ? de la haine, dans un procès-verbal !

LABLACHE, *qui lit toujours.* Oui.

SÉVIGNÉ. Concentrée dans des demandes et des réponses. De la haine en conserve. C'est presque beau.

LABLACHE, *rendant les feuillets.* Mais pas concluant !

SÉVIGNÉ, *presque jovial.* Ah ! si ! Ou il est arrivé le premier, et c'est lui l'assassin, et elle la complice. Ou bien elle est arrivée la première, et ils ne font que changer de rôle.

LABLACHE. N'oubliez pas que la dénonciation d'un des époux peut toujours être suspectée.

SÉVIGNÉ, *avec acuité.* Vous avez bien lu ce procès-verbal ?

LABLACHE. Attentivement. Ils mentent peut-être tous les deux.

SÉVIGNÉ, *refaisant la plaisanterie de Lablache.* Elle vous plaît, ou quoi ?

LABLACHE, *glacial.* Elle, au moins, donne des précisions. Elle accuse. Lui...

SÉVIGNÉ, *continuant sa phrase.* Lui cherche à comprendre ; il se demande et il lui demande pourquoi elle a voulu le tuer. Pour quoi et pour qui ? Il est pitoyable.

LABLACHE. Je vous l'accorde.

SÉVIGNÉ. Et pathétique ! Elle nous accable de détails qu'il ne discute même pas. Comme vous dites, elle donne des précisions... (*Avec un sourire.*) qu'elle regrettera peut-être par la suite.

(*Les deux hommes se regardent, se mesurent. Un silence.*)

LABLACHE. Qu'allez-vous faire ?

SÉVIGNÉ. Tout d'abord, relâcher Josefa Lanthenay.

LABLACHE. Très bien.

SÉVIGNÉ. N'est-ce pas ?

LABLACHE. C'est évidemment la première chose à faire.

SÉVIGNÉ. Merci.

LABLACHE, *sur un ton bizarre.* Ou, sans être aussi formel, le premier réflexe d'un magistrat soucieux de son devoir.

SÉVIGNÉ. Si je vous comprends bien, le premier réflexe n'est pas forcément le bon.

LABLACHE. Vous me comprenez très bien.

SÉVIGNÉ. Le premier réflexe n'est pas forcément la première chose à faire.

LABLACHE. Pas forcément.

SÉVIGNÉ. Vous, Lablache, à ma place, vous ne la relâcheriez pas tout de suite ?

LABLACHE. Vous me comprenez très, très bien.

SÉVIGNÉ. Tiens ! Tiens !

LABLACHE. C'était une erreur de l'arrêter, d'accord !

SÉVIGNÉ. Je l'ai commise volontairement.

LABLACHE, *continuant sa démonstration.* Mais une erreur utile. En la réparant, vous la soulignez. Et vous faites éclater le scandale.

SÉVIGNÉ. Tant pis !

LABLACHE. Attendez donc un peu ! Le scandale, c'est de la boue. Donnez-lui le temps de sécher. Il tournera en poussière.

SÉVIGNÉ. Vous tenez beaucoup à protéger les Beaurevers ?

LABLACHE, *onctueux.* Il me semble que si on laissait les choses en état... (*Vivement.*) Dans l'intérêt même de l'accusée. Son innocence serait encore plus sûrement établie.

SÉVIGNÉ, *l'interrompant.* Seulement, on la garderait en prison.

LABLACHE, *vague.* Quelques jours. Quelques semaines.

SÉVIGNÉ, *indigné.* Quelques semaines ?

LABLACHE. A peine. Si l'affaire Ostos demeure une affaire de chauffeur et de femme de chambre, dans deux mois, elle sera sans intérêt pour personne.

SÉVIGNÉ. Sauf pour la femme de chambre.

LABLACHE. Ecoutez, Sévigné...

SÉVIGNÉ. Je sais ce que vous allez me dire. Avec un nom pareil, j'aurais mieux fait de me lancer dans les lettres.

LABLACHE. Vous avez été nommé à Paris très jeune. Vous pouvez espérer tous les avancements.

SÉVIGNÉ. Je l'espère, mais je crois qu'il faut viser plus haut que le but pour l'atteindre.

LABLACHE. Ce n'est pas viser plus haut, c'est tirer en l'air !

SÉVIGNÉ. Si je vous comprends bien, on ne peut espérer une promotion de juge que lorsqu'on a perdu le droit de juger.

LABLACHE. Je vous croyais ambitieux.

SÉVIGNÉ. Pas à ce prix-là. Il faut trop se baisser pour trouver les marches.

LABLACHE, *admiration ironique.* Bravo !

SÉVIGNÉ. D'ailleurs, chaque crime impuni nous enlève à tous un peu de sécurité.

LABLACHE. Parlez donc naturellement !

SÉVIGNÉ, *sincère.* Je ne peux pas en ce moment. J'ai besoin de me monter la tête. Je suis aussi dégoûtant qu'un autre, et ça ne m'amuse pas de penser que je vais peut-être foutre ma carrière en l'air.

LABLACHE. Peut-être.

SÉVIGNÉ, *qui ne pensait pas voir si juste.* Oh ! vous croyez ?

LABLACHE, *sans répondre*. Et puis, il y a votre femme... Madame Sévigné n'aimera pas ça !

SÉVIGNÉ, *répétant avec plus de force encore*. Madame Sévigné n'aimera pas ça du tout !

LABLACHE. Alors ?

SÉVIGNÉ. Comprenez-moi, Lablache, cette fille ne doit pas payer pour les Beaurevers.

LABLACHE. Un peu de prison...

SÉVIGNÉ. Pas un jour ! Pas une heure !

LABLACHE. Je vous demande... deux petites semaines.

SÉVIGNÉ, *l'interrompant*. Ce n'est pas à moi que vous les demandez.

LABLACHE. Comme il vous plaira ! Bonne chance quand même !

(*Il sort. Sévigné, préoccupé, va à son bureau. Il regarde le portrait de sa femme, puis compose un numéro de téléphone.*)

SÉVIGNÉ. Antoinette ? Non, tout va très bien, je voulais seulement t'entendre. Que veux-tu, ça me fait du bien de t'entendre. Ça ne me suffit pas, mais ça me fait du bien. Dis, Antoinette, tu es heureuse ? Ne rigole pas, je voudrais que tu me dises que tu es heureuse. Sérieusement, dis-le sérieusement. Merci, mon chéri, c'est tout ce que je voulais savoir. (*Il raccroche. Morestan entre. Tout en étudiant son dossier.*) Vous avez vu Ardouin ?

MORESTAN. Oui. Quel veinard ! Un assassin sur mesure ! Comme on n'en trouve pas deux dans sa vie. Il avoue tout, ce Mortimer ! Il donne des preuves ; il a des témoins. Quand je suis entré, il leur dictait les adresses de ses receleurs. Ça, c'est du travail ! Tandis que nous... avec nos deux assassins...

SÉVIGNÉ, *calme*. Evidemment, c'est trop. C'est carrément trop. (*Levant les yeux de son dossier.*) Josefa Lanthenay attend dans le couloir ?

MORESTAN. Oui.

SÉVIGNÉ. Furieuse, bien entendu ?

MORESTAN. Je ne crois pas, elle dort.

SÉVIGNÉ. Faites-la entrer. (*Il frappe le dossier.*) J'ai une petite idée.

MORESTAN, *hérissé*. Pas contre elle ?

SÉVIGNÉ. Faites-la donc entrer !

(*Morestan sort et revient aussitôt avec Josefa. Celle-ci est suivie de son avocat et d'un garde. Celui-ci ressemble furieusement à Beaurevers. Les seules différences sont qu'il paraît plus grand et porte une moustache dite à l'américaine. Son uniforme est avachi, mais son képi est neuf. En fait, il ressemble tellement à Beaurevers, que le rôle devrait être joué par le même comédien. Cette ressemblance frappe Josefa aussi.*)

JOSEFA, *au garde*. C'est drôle, vous me rappelez quelqu'un.

LE GARDE, *accent corse*. Un assassin, probablement !

JOSEFA, *très sérieusement*. Je ne blague pas, je n'avais pas remarqué dans le couloir. Peut-être parce que je dormais. Mais vous me rappelez quelqu'un, c'est rigolo.

LE GARDE, *froid*. Très rigolo.

SÉVIGNÉ. Vous reprendrez cette conversation tout à l'heure.

JOSEFA. Oui, parce que c'est rigolo de rappeler quelqu'un à ce point-là. Vous n'êtes pas de la Drôme ?

LE GARDE. Non. (*A Sévigné.*) Excusez-moi, Monsieur le Juge, mais elle m'interroge.

SÉVIGNÉ, *au garde*. Asseyez-vous ! Vous aussi, Maître. Je n'en ai que pour un instant. Une précision que je voudrais obtenir de Mademoiselle. Une précision qui a son importance. Monsieur Beaurevers...

JOSEFA, *l'interrompant*. Inutile. J'avoue.

SÉVIGNÉ. Quoi ?

CARDINAL et MORESTAN, *ensemble*. Qu'est-ce que vous dites ? Vous êtes folle.

JOSEFA. J'avoue. Ce n'est pas lui qui a tué Miguel, c'est moi.

(*Le garde s'écarte de Josefa, en reculant sa chaise.*)

MORESTAN, *à Sévigné*. Ça nous en fait trois, maintenant !

SÉVIGNÉ. Mais vous avez nié jusqu'ici.

JOSEFA. Justement, je n'en peux plus. J'en ai assez de mentir. Je ne veux pas laisser punir un autre à ma place.

SÉVIGNÉ. Pourtant...

JOSEFA. Je l'ai tué, quoi, je l'ai tué. Tous vos raisonnements n'y changeront rien.

CARDINAL. Vous mentez ! Monsieur le Juge, elle ment !

JOSEFA. Evidemment, je ne me serais pas crue capable d'une chose pareille. Mais on est toujours pire qu'on croit.

SÉVIGNÉ. Regardez-moi. Vous avez tué Miguel Ostos, vous ?

JOSEFA, *le fixant*. Je vous regarde. Et je vous dis : « J'ai tué Miguel Ostos. »

SÉVIGNÉ. Vous avez baissé les yeux !

JOSEFA. Par pudeur. Vous étiez si près... J'ai cru que vous alliez m'embrasser.

(*Morestan et le Garde rient. Sévigné les foudroie du regard.*)

CARDINAL. Elle joue les cyniques. Elle veut couvrir quelqu'un.

JOSEFA, *sur un ton las*. Oh non ! Il y a un proverbe espagnol : « Qui te couvre te découvre ! »

SÉVIGNÉ. Excellent proverbe !

JOSEFA. Miguel m'en avait appris des tas ! Pauvre Miguel ! Il m'aimait bien, lui ! C'est ça, la vie ! On tue celui qui vous aime pour protéger celui qui se fout de vous !

SÉVIGNÉ. C'est lui que vous essayez de protéger encore.

JOSEFA. Ah ! non ! Ah ! là, là, non. Il n'en vaut pas la peine. Seulement, je ne vais tout de même pas le laisser trinquer pour moi !

SÉVIGNÉ. Vous avez tué Ostos ! Et vous dormiez dans le couloir, vous pouviez dormir ?

JOSEFA. J'avais décidé de tout avouer, j'étais très calme. (*Désignant le garde et Cardinal.*) Et puis, ils n'ont pas de conversation.

SÉVIGNÉ. C'est curieux ! Vous qui êtes si naturelle d'ordinaire, je vous trouve bizarre.

JOSEFA, *geste qui explique*. La Roquette !

SÉVIGNÉ. Vous persistez à vous accuser de ce crime ?

JOSEFA. Raisonnez un peu. Qui c'est qui avait le revolver, hein ?

SÉVIGNÉ. C'est entendu, vous aviez le revolver, mais...

JOSEFA, *l'interrompant*. Enfin, si ce n'était pas vrai, je ne le dirais pas. Il n'y a vraiment pas de quoi se vanter.

SÉVIGNÉ, *feignant de se rendre*. Après tout, c'est possible.

JOSEFA, *un cri de triomphe*. Ah ! tout de même !... C'est rudement difficile d'être coupable, ici !

CARDINAL. Vous ne la croyez pas, Monsieur le Juge ! C'est ridicule !

Sévigné. Je suis désolé, Maître, après de tels aveux...

Josefa. Il me semble !

Sévigné, *malicieusement.* Je vous écoute. Racontez-moi votre crime.

Josefa. Comment ? Que je vous raconte ?...

Sévigné. Donnez-nous des détails, racontez. Miguel Ostos vous a dit : « Je vais tuer Beaurevers. » Il se dirige vers le fond de la pièce. Bon. Qu'est-ce que vous faites ?

Josefa, *sur un ton pas très juste.* Je tire et je l'abats.

Sévigné, *moqueur.* Vous « l'abattez ». D'où ?

Josefa. Comment ça, « d'où » ?

Sévigné. De quel endroit ?

Josefa. De celui où j'étais.

Sévigné. Vous étiez sur le lit.

Josefa. Alors, du lit !

Sévigné, *formel.* Ce n'est pas possible.

Josefa. Je voudrais bien savoir pourquoi.

Sévigné. Parce qu'entre le lit et lui, il y avait l'armoire.

Josefa. Ne discutez pas sur des broutilles. Du pied du lit.

Sévigné, *sur le même ton que la première fois.* Ce n'est pas possible.

Josefa, *agacée.* Pourquoi ?

Sévigné. Les experts disent autre chose.

Josefa. Je me suis peut-être avancée d'un pas ou deux.

Sévigné, *de plus en plus formel.* Ce n'est pas possible.

Josefa. Vous le faites exprès !... Pourquoi ?

Sévigné. A cause de la place où vous avez été trouvée.

Josefa. Qu'est-ce qu'elle a, cette place ?

Sévigné. Si vous aviez fait quelques pas en avant pour tirer, il vous aurait fallu en faire quelques autres en arrière pour tomber à cet endroit-là.

Josefa. J'ai dû les faire machinalement.

Sévigné. Machinalement ?

Josefa. Oui.

Sévigné. Je vais essayer de l'admettre un instant.

Josefa. Il le faut bien, c'est indispensable.

Sévigné. C'est surtout pour vous faire plaisir. Vous l'abattez du lit, du pied du lit ou à quelques pas du lit, bon. Avec quoi ?

Josefa. En voilà une question idiote !

Sévigné. Pas tellement !

Josefa. Qui c'est qui tenait le revolver, hein ?

Sévigné. Quel revolver ?

Josefa. Comment ça, « quel revolver » ? Vous en avez de bonnes !

Sévigné. D'où sortait ce revolver ?

Josefa, *dont la perplexité est visible.* D'où il sortait ?

Sévigné. Il a été établi que ce revolver était celui qu'Ostos conservait d'ordinaire dans la boîte à gants de la Cadillac. Vous l'avez pris au garage ?

Josefa. Probable.

Sévigné. Bon. Où l'aviez-vous rangé ?

Josefa, *haussant les épaules de pitié.* Je ne l'avais pas « rangé ».

Sévigné, *ironique.* Vous l'avez laissé traîner sur la table, bien en vue de Miguel ?

Josefa. Naturellement non. Je l'avais caché.

Sévigné. Où ? Pas dans votre robe de chambre, en tout cas. Vous étiez nue.

Josefa. Ah ! on le saura !

Sévigné. Caché où ? Sous le traversin, peut-être ?

Josefa. Euh !... non, parce qu'en m'aimant, il aurait pu se blesser.

Sévigné. Vous aviez pensé à ça ? C'était rudement gentil de votre part.

Josefa. Oui, hein ? C'est que je l'aimais bien, Miguel ! (*Sévigné la regarde.*)

Sévigné. Alors, où ?

Josefa, *sans expression.* Où ?

Sévigné. Vous n'en avez pas la moindre idée, naturellement ?

Josefa. Naturellement si ! — Dans le tiroir.

Sévigné. Quel tiroir ?

Josefa, *l'imitant.* « Quel tiroir ? » — Celui de la commode.

Sévigné, *sarcastique.* Vous faites des choses rudement difficiles, dites donc !

Josefa. Ce n'est pas difficile de prendre un revolver dans un tiroir.

Sévigné. Si ! Quand on est couchée, qu'il faut courir à l'autre bout de la pièce, revenir à quelques pas du lit et faire machine arrière sans que votre victime s'aperçoive de rien, c'est difficile !

Josefa. Vous y mettez de la mauvaise volonté.

Sévigné, *sec.* Et vous nous faites perdre notre temps. Je vous ai déjà dit que la justice coûte cher.

Josefa. C'est pour ça qu'on l'économise !

Sévigné. Josefa Lanthenay, pour la dernière fois, avez-vous tué Michel Ostos ?

Josefa. Vous ne faisiez pas tant d'histoires le premier jour.

Sévigné. La question n'est pas là.

Josefa. Vous ne me croyez ni quand je mens ni quand je ne mens pas.

Sévigné. Remarquez que je vous trouve gentille. Très touchante.

Josefa, *ironique.* Parce que j'ai tué Miguel ?

Sévigné. Non, parce que vous le dites, parce que vous vous obstinez à le dire, malgré ce que je fais pour vous en empêcher.

Josefa. Alors, vous ne me croyez pas ?

Sévigné. Hé non !

Josefa. C'est curieux, cette obstination !

Sévigné. Je n'y peux rien.

Josefa. Je suis comme vous, remarquez : je ne crois que ce que je raconte.

Cardinal. A ne rien vous cacher, je ne vous crois pas non plus.

Morestan. Ni moi.

Josefa, *au garde.* Et vous ?

Le garde. Moi non plus.

Josefa, *qui change d'idée.* C'est fou comme ressemblance ! Mais avec qui, bon Dieu, avec qui ?

Sévigné. Vous ne voyez pas ? Vous ne savez pas que les femmes s'intéressent toujours au même type d'homme ?... Il faut vous faire une raison. Personne ne vous croit. Vous nous attendrissez sans nous convaincre.

Josefa. Vous êtes tout de même rigolos. Quel intérêt j'aurais à me faire foutre au moins deux ans de prison ?

Sévigné. L'intérêt de Monsieur Beaurevers !

JOSEFA. Vous l'avez entendu cet après-midi ? Vous me croyez capable de me sacrifier après l'avoir entendu cet après-midi ?

SÉVIGNÉ. Les femmes sont capables de tout.

JOSEFA, *profondément*. Merci.

SÉVIGNÉ, *sincère*. Il n'y a pas de quoi.

JOSEFA. Vous ne voulez pas me croire ? Tant pis pour vous. Mais Miguel, vous êtes bien obligé de croire Miguel ?

SÉVIGNÉ. En principe, oui. En principe, nous croyons les victimes.

JOSEFA. Alors, quand il a dit : « Josefa, pourquoi as-tu fait ça ? » vous le croyez ?

SÉVIGNÉ. C'est que, justement, il ne l'a pas dit.

JOSEFA, *stupéfaite*. Quoi ?

SÉVIGNÉ. Nous sommes presque sûrs qu'il ne l'a pas dit.

JOSEFA. Mais Monsieur Beaurevers l'a entendu.

SÉVIGNÉ. C'est que, justement, il ne l'a pas entendu.

JOSEFA. Pourquoi qu'il l'aurait répété, alors ?

SÉVIGNÉ. Parce que Madame Beaurevers lui a *dit* qu'elle l'avait *entendu*.

JOSEFA, *avec un monde d'intentions*. Madame ? !

SÉVIGNÉ, *expliquant*. Vous vous rappelez, quand Monsieur Beaurevers a appris son infortune...

JOSEFA, *en riant*. Oh oui ! J'ai été bien vengée.

SÉVIGNÉ, *continuant*. Je vous ai fait sortir.

JOSEFA. C'était vache, j'espérais une de ces parties de rigolade...

SÉVIGNÉ, *continuant*. Eh bien, à ce moment-là, votre patron nous a appris que sa femme était entrée dans la chambre avant lui.

JOSEFA, *sur le même ton que tout à l'heure*. Madame ! ?

SÉVIGNÉ. Oui.

JOSEFA. Oooh ! ça change tout. Parce que, Madame, on n'est pas obligé de la croire.

SÉVIGNÉ. C'est mon avis.

JOSEFA. Je vais même vous dire autre chose. En général, je ne la crois pas. Elle ment comme un coiffeur.

SÉVIGNÉ. Je partage votre impression.

JOSEFA. Mais dites donc, puisque ce n'est pas moi et que ce n'est pas lui...

SÉVIGNÉ. Ma foi !

JOSEFA, *avec une indignation comique*. Alors, vous, je vous retiens. Vous ne pouviez pas le dire. Moi qui me crevais à vous mentir. Si vous croyez que ça m'amusait de raconter que j'ai tué Miguel, ma vieille castagnette chérie, comme je l'appelais. Moi, je faisais ça pour sauver l'autre imbécile. Si j'avais su... On n'a pas idée. On prévient quand on change de coupable. On prévient.

SÉVIGNÉ. Mes excuses.

JOSEFA. Je retire tout, hein ? Faites comme si je n'avais rien dit.

SÉVIGNÉ. C'est promis.

JOSEFA. Il faut la punir, elle ! Qu'elle crève ! (*Se ravisant.*) Non, ce serait trop simple. La Roquette ! La Roquette pour elle ! Avec Julie la Châtaigne et Mimi Marquemal. Mes deux camarades de pension.

SÉVIGNÉ. Nous verrons cela !

(*Un petit silence, pendant lequel Josefa rêve. Subitement, elle sourit avec attendrissement.*)

JOSEFA. Mais alors — sacré Miguel ! — il couchait avec elle ? (*Elle rit.*)

SÉVIGNÉ. Vous n'y êtes pas.

JOSEFA. Ah ! ce n'était pas parce qu'elle était jalouse de moi ?

SÉVIGNÉ. Non.

JOSEFA. Vous le faites exprès ! Pourquoi alors ?

SÉVIGNÉ. Elle croyait tirer sur son mari.

JOSEFA. J'y suis ! Elle avait entendu qu'il me donnait rendez-vous. A onze heures, justement.

SÉVIGNÉ. Voilà.

JOSEFA, *impartiale*. Ah ! Benjamin a raison. C'est une garce.

SÉVIGNÉ. Le mot est vif. Mais correspond approximativement aux faits.

JOSEFA, *un cri de joie déchirant*. Mais alors, Miguel n'a pas cru que c'était moi !... (*Un regard au ciel.*) Oh ! vous, là-haut, merci ! (*A Sévigné.*) Je suis tellement contente. Il n'a jamais dit : « Josefa, pourquoi as-tu fait ça ? »

SÉVIGNÉ. Probablement pas.

JOSEFA, *avec force*. Si c'est elle qui l'a entendu, c'est qu'il ne l'a pas dit.

SÉVIGNÉ. Curieux raisonnement !

JOSEFA. Et s'il ne l'a pas dit, c'est qu'elle l'a inventé !

SÉVIGNÉ. Ça, oui.

JOSEFA, *lentement*. Elle savait la peine que ça me ferait...

SÉVIGNÉ, *l'interrompant*. ... et les ennuis !

JOSEFA. Oh ! les ennuis, non... (*Reprenant avec une force émouvante.*) Le chagrin terrible que ça me ferait, et elle a osé inventer une chose pareille.

SÉVIGNÉ. C'est, en effet, assez odieux.

JOSEFA. Odieux ? Je vous trouve mou. Parce que Miguel, c'était ma vie.

SÉVIGNÉ. Je n'aurais pas cru.

JOSEFA. Je le trompais, mais c'était ma vie.

SÉVIGNÉ. Les femmes sont étranges.

JOSEFA, *essayant de s'expliquer*. Physiquement, on ne s'entendait pas. Je n'ai jamais compris pourquoi, parce qu'il était plutôt inouï qu'autre chose. Malheureusement, mon corps n'en fait qu'à sa tête. (*Le garde rit. Josefa lui jette sévèrement.*) Il n'y a pas de quoi rire !

LE GARDE. Pardon !

JOSEFA, *qui tient à se justifier, avec chaleur, à Sévigné.* Toujours le grand amour, jamais la petite chose amusante. C'était un garçon qui m'aimait trop, voilà le malheur. Alors, il me respectait. Et, comme il me respectait, au grand moment, je n'osais pas me laisser aller. Pour bien faire l'amour, le respect, ça dérange. N'est-ce pas ?

SÉVIGNÉ, *gêné*. Excusez-moi, je n'ai pas d'opinion.

JOSEFA. Hypocrite !

(*Le garde rit. Sévigné le foudroie du regard.*)

SÉVIGNÉ, *au garde*. On n'entend que vous.

LE GARDE. Pardon !

JOSEFA. Oh ! mais elle va le payer ! Interrogez-moi, je suis sûre que je sais la chose.

SÉVIGNÉ. Quelle chose ?

JOSEFA. La chose dont vous avez besoin. Je n'y pense pas en ce moment, bien entendu. Je ne me suis jamais vraiment occupée de Madame. Pourquoi est-ce que je m'en serais occupée, hein ? Mais nous autres femmes, on voit tout sans savoir qu'on voit. Interrogez-moi !

SÉVIGNÉ. Le revolver me...

JOSEFA. Pas là-dessus ! Sur des trucs de femme.

SÉVIGNÉ. Voyons ! Des trucs de femme ?

JOSEFA, *désignant le garde.* Demandez-lui de changer de place. Il m'empêche de réfléchir. (*Au garde.*) Vous m'empêchez de réfléchir.

LE GARDE, *sans bouger.* C'est flatteur !

SÉVIGNÉ, *au garde.* S'il vous plaît !

(*Le garde change de place.*)

JOSEFA, *la tête dans ses mains.* J'y suis. Allons-y !

SÉVIGNÉ. Eh bien ! il y a une petite contradiction à propos de sa robe.

JOSEFA, *avec passion.* Un truc de femme ! C'est bon, ça, je sens que c'est très bon.

SÉVIGNÉ. Pour sortir, le soir du crime, elle vous avait d'abord demandé son ensemble gris.

JOSEFA. Oui, celui de la veille, celui du baiser. Allez ! allez donc ! Il y a sûrement quelque chose là-dedans !

SÉVIGNÉ. Cependant, son mari et les inspecteurs l'ont trouvée vêtue d'une robe rouge.

(*Petit silence.*)

JOSEFA, *déçue.* Il n'y a rien là-dedans. Elle a changé d'idée.

SÉVIGNÉ. Pourquoi ?

JOSEFA. Pour rien : avec les femmes, il ne faut pas chercher à comprendre.

SÉVIGNÉ. Tant pis !

JOSEFA, *frappée d'une idée.* Attendez ! (*Lentement.*) Je suis bête. Il faut *toujours* chercher à comprendre, au contraire. (*Un cri de triomphe.*) Je la tiens ! (*Rectifiant poliment.*) Nous la tenons !

SÉVIGNÉ, *surpris.* Vous la tenez ?

JOSEFA. Elle est foutue, je vous dis, foutue ! Et, ce qui est drôle, c'est qu'avec la robe, on en arrive quand même au revolver.

SÉVIGNÉ. Comment cela ?

JOSEFA. Faites-la entrer. Laissez-moi dans un coin. Donnez-lui le temps d'épater la galerie. Placez quelques banderilles. (*A quelqu'un d'invisible.*) Et alors, moi, Miguel, j'arrive pour l'estocade.

CARDINAL, *à Sévigné.* Elle est superbe.

JOSEFA, *en riant.* Faites-la entrer, je vous dis !

SÉVIGNÉ, *sans humeur.* Vous donnez les ordres, maintenant ?

JOSEFA. Je fais votre travail. Parce que je suis une bonne fille. Mais ce n'est pas moi qui ai intérêt à prouver que Madame est coupable.

SÉVIGNÉ, *le mot lui échappe.* Ce n'est sûrement pas moi non plus.

JOSEFA. Quoi ?

SÉVIGNÉ. Ce serait trop long à vous expliquer.

JOSEFA. La vérité vous fait peur ?

SÉVIGNÉ. Je n'ai pas peur de mon ombre.

CARDINAL, *en connaisseur.* Oh ! joli !

SÉVIGNÉ. Garde, faites entrer Madame Beaurevers.

CARDINAL. Quelle leçon vous m'avez donnée, Monsieur le Juge ! Je connais pourtant bien le dossier. Et je n'avais rien vu de tout cela.

SÉVIGNÉ, *modeste.* L'habitude !

CARDINAL. Mais je vous plains. Après un succès comme celui-là, vous allez être accablé par tous les gros dossiers.

SÉVIGNÉ. Ce n'est pas sûr !

(*Morestan sort. Josefa s'installe. Mme Beaurevers entre, suivie de Morestan. On a le temps d'apercevoir, assis sur le banc, le garde du premier acte et les jambes repliées d'un homme qui dort sur le banc à côté de lui, et qui doit être Beaurevers, si l'on en juge par son costume. (Utiliser un figurant dont on ne verra que le costume.)*)

MARIE-DOMINIQUE, *insolente.* Je ne vous ai pas fait perdre trop de temps ?

SÉVIGNÉ, *qui s'est plongé dans son dossier.* Veuillez vous asseoir, Madame !

MARIE-DOMINIQUE, *sans s'asseoir.* Vous pourriez peut-être demander à vos gardes d'essayer une autre cuisine que la provençale. J'étais positivement cernée par des bouillabaisses.

SÉVIGNÉ, *feignant de ne pas l'entendre.* Veuillez vous asseoir, Madame.

MARIE-DOMINIQUE. En outre, j'ai été cruellement mordue par une puce. Ce n'est pas surprenant, étant donné les habitués de votre cabinet.

SÉVIGNÉ, *ironique.* Oh ! pardon ! Je ne vous ai pas demandé de vous asseoir. Je suis inexcusable.

MARIE-DOMINIQUE, *s'asseyant.* Ce n'est pas tout. Je devais aussi supporter les ronflements de mon mari.

SÉVIGNÉ. On prétend qu'ils sont l'indice d'une conscience tranquille.

MARIE-DOMINIQUE, *ricanant.* Tranquille ? Ah ! ah ! (*Apercevant Josefa.*) Tiens ! Josefa !

JOSEFA, *avec une intonation bizarre.* Bonjour, Madame !

MARIE-DOMINIQUE. Est-ce que ma femme de chambre doit assister à mon interrogatoire ?

SÉVIGNÉ. C'est-à-dire...

MARIE-DOMINIQUE. Ne soyez pas trop dur avec elle. C'est une « fille », mais c'est une bonne fille !

JOSEFA, *lui souriant largement.* Merci, Madame.

SÉVIGNÉ. Ce n'est plus un interrogatoire. C'est une confrontation.

MARIE-DOMINIQUE. Parce qu'en somme, maintenant, mon mari et moi, nous vous suffisons.

SÉVIGNÉ. En somme, oui.

MARIE-DOMINIQUE, *désignant Josefa.* Le fait qu'on ait trouvé le revolver dans ses mains, à elle, et qu'Ostos ait dit : « Josefa, pourquoi as-tu fait ça ? » ne vous intéresse pas.

JOSEFA. Non.

SÉVIGNÉ. Il ne m'intéresse plus. Je ne peux pas baser mon accusation sur l'incontrôlable propos d'un mort.

MARIE-DOMINIQUE. Je n'aime pas beaucoup le mot « incontrôlable ».

SÉVIGNÉ. Votre mari ne l'aimait pas non plus.

MARIE-DOMINIQUE. Dites tout de suite qu'il a inventé cette phrase.

SÉVIGNÉ. Je dis que l'un de vous deux a parfaitement pu l'inventer.

MARIE-DOMINIQUE. Parce que je suis en cause ?

SÉVIGNÉ. Vous vous êtes mis en cause réciproquement.

MARIE-DOMINIQUE. Les hommes sont d'une vanité délirante. Il s'est cru trompé, il s'est vengé comme il a pu.

SÉVIGNÉ. Avait-il tort de se croire trompé ?

MARIE-DOMINIQUE. Partout ailleurs, votre question...

SÉVIGNÉ, *l'interrompant.* Ici, que répondez-vous ?

MARIE-DOMINIQUE. Qu'il avait le plus grand tort.

SÉVIGNÉ. Pourtant le baiser qu'a surpris Mademoiselle.

MARIE-DOMINIQUE. Mademoiselle a mal vu.

JOSEFA, *doucement*. Vous aviez votre ensemble du soir gris. Et, cet homme-là, vous l'embrassiez jusqu'au cœur.

MARIE-DOMINIQUE. Qui est juge d'instruction ici, elle ou vous ?

SÉVIGNÉ. Excusez-moi, chère Madame. Mais, en ce moment, je vous confronte. Mademoiselle dit ce qu'elle sait. Ou ce qu'elle croit savoir.

JOSEFA. Et j'en sais ! Beaucoup plus que je ne croyais.

MARIE-DOMINIQUE. Vraiment ?

JOSEFA. Je ne m'en doutais pas. Mais c'est bien simple, je sais tout.

MARIE-DOMINIQUE, *ironique*. Elle sait tout !

JOSEFA. Posez-moi des questions, Monsieur le Juge !

MARIE-DOMINIQUE. Lesquelles ?

JOSEFA. Vous voyez, Madame est d'accord. Demandez-moi, par exemple, quelles raisons elle avait de vouloir tuer son mari.

MARIE-DOMINIQUE. Je vous le demande aussi.

JOSEFA. Elle avait l'homme au baiser.

SÉVIGNÉ, *doucement*. Monsieur d'Azergues.

(*Marie-Dominique tressaille.*)

JOSEFA. Mais naturellement, que je suis bête ! Monsieur Henri d'Azergues. Je n'y avais pas pensé ! J'aurais pourtant dû !

MARIE-DOMINIQUE. C'est une accusation stupide !

JOSEFA, *à Sévigné*. Mais qu'est-ce qui vous a donné cette idée-là ?

SÉVIGNÉ, *tirant un papier*. Monsieur Sturmer. Il m'a parlé de la grande passion de Monsieur d'Azergues pour Madame. Et de Madame pour Monsieur d'Azergues !

MARIE-DOMINIQUE. Et même ! Ce n'est pas une raison suffisante. On ne tue pas *toujours* son mari parce qu'on a un amant.

SÉVIGNÉ, *conciliant*. Non.

JOSEFA. Il y a une raison : Monsieur d'Azergues est très pauvre. Et il a grand besoin de l'argent de Madame.

MARIE-DOMINIQUE. Voilà du nouveau.

JOSEFA, *à Sévigné*. Vous jouez au poker ?

SÉVIGNÉ. Vaguement.

JOSEFA, *à Sévigné*. Assez pour savoir, j'espère, que quatre rois sont plus forts que trois as ?

SÉVIGNÉ. Ça, oui !

LE GARDE. Quatre rois ! Je pense bien !

(*Tout le monde le fixe avec réprobation.*)

JOSEFA. Eh bien ! l'autre jour, nous étions à la maison... Enfin, rue de la Faisanderie, on jouait au poker. Il y avait un pot (*Prononcer « pott ».*) de cent mille francs. Monsieur d'Azergues annonce trois as. Madame dit « tant pis » et jette ses cartes. Elle avait quatre rois. Une façon comme une autre de lui faire gagner de l'argent.

SÉVIGNÉ. Comment le savez-vous ?

JOSEFA. J'étais derrière elle. Je servais les scotchs.

MARIE-DOMINIQUE. C'est une histoire inventée de toutes pièces !

JOSEFA. Comme votre « Josefa, pourquoi as-tu fait ça ? » Non. Non, Madame. J'ai un témoin, Monsieur Sturmer. Il avait vu le coup. Alors, il est allé parler à Monsieur Beaurevers. Et il lui a dit : « Ta femme ne sait pas jouer au poker. Elle va te perdre des fortunes. »

MARIE-DOMINIQUE. Je dois avouer que je suis malheureuse au jeu.

JOSEFA. Surtout contre Monsieur d'Azergues. Alors, vous comprenez bien que Monsieur Beaurevers mort, Monsieur d'Azergues peut épouser l'argent de Madame.

MARIE-DOMINIQUE. Vous me croyez incapable de plaire ?

JOSEFA. Je ne dis pas ça. Je dis que les millions, ça aide. Ça aide Monsieur d'Azergues !

SÉVIGNÉ. Puisque vous êtes si sûre des relations de Madame avec Monsieur d'Azergues, comment avez-vous pu croire que c'était son mari qu'elle embrassait la veille du crime ?

MARIE-DOMINIQUE. Excellente question ! Merci, Monsieur le Juge.

JOSEFA. La jalousie est aveugle. Et puis, Monsieur d'Azergues boite un peu.

MARIE-DOMINIQUE, *avec un orgueil involontaire*. A la suite d'une descente en parachute.

JOSEFA. Eh ben ! ce soir-là, il ne boitait pas. C'est très rare qu'on ait besoin de boiter pour embrasser une femme. Voilà pourquoi je l'ai pris pour Monsieur Beaurevers.

SÉVIGNÉ. Vous niez ce baiser, bien entendu ?

MARIE-DOMINIQUE. Bien entendu.

JOSEFA, *révoltée*. Oh ! jusqu'au cœur, je vous dis, qu'elle l'embrassait.

MARIE-DOMINIQUE. Ma parole contre la sienne.

SÉVIGNÉ, *feignant de s'incliner*. Madame nie. Trouvez autre chose.

JOSEFA. Oh ! ce n'est pas ce qui m'embarrasse. Demandez-lui donc pourquoi elle a mis sa robe rouge, le soir du crime ?

MARIE-DOMINIQUE. Parce qu'elle me va bien.

JOSEFA. Alors, demandez-le-moi, à moi !

MARIE-DOMINIQUE. Demandez-le-lui, puisque aussi bien, c'est elle qui mène l'enquête.

JOSEFA. Parce qu'elle avait expédié son ensemble du soir gris au teinturier. Et maintenant, demandez-moi pourquoi le teinturier ? (*Silence.*) Je vais vous le dire, bien que personne ne me le demande. Parce que c'était une robe longue et qu'elle était tachée de cambouis.

SÉVIGNÉ, *frappé*. De cambouis ?

JOSEFA. Je n'avais pas fait le rapprochement. Ça m'est venu tout à l'heure, quand vous avez parlé de ce revolver que tout le monde pouvait prendre dans le garage.

MARIE-DOMINIQUE. Cette supposition est infâme.

JOSEFA. Miguel me l'avait dit. Il y avait une fuite au carter de la Cadillac. Pendant que Madame prenait le revolver, le bas de sa robe trempait dans le cambouis. Voilà pourquoi, le lendemain, elle me demandait sa robe rouge.

MARIE-DOMINIQUE. Elle est à tuer.

JOSEFA, *goguenarde*. Moi aussi ?

SÉVIGNÉ. Pouvez-vous répondre à cette accusation, Madame ?

JOSEFA. Lacoste ou Bargeton pourront répondre. Teinturerie Lacoste et Bargeton, 56, avenue Victor-Hugo. Deuil en vingt-quatre heures. Eux vous diront si c'est du cambouis.

SÉVIGNÉ, *agacé*. Laissez parler Madame !

MARIE-DOMINIQUE, *très naturelle.* C'est en effet du cambouis. Je suis allée ce soir-là dans le garage.

JOSEFA, *enthousiaste.* A la bonne heure !

MARIE-DOMINIQUE. J'ai même fouillé dans la boîte à gants de la voiture. Mais je n'y ai pas pris le revolver. J'y ai récupéré une paire de gants que j'y avais oubliée. Pour moi, une boîte à gants sert surtout à y mettre des gants.

JOSEFA. Quels gants ?

MARIE-DOMINIQUE, *ironiquement.* Les gants neufs, Monsieur le Juge, que j'avais achetés ce jour-là, faubourg Saint-Honoré.

JOSEFA, *formelle.* Non.

MARIE-DOMINIQUE. Comment, non ? (*A Sévigné.*) Envoyez un inspecteur. Il les trouvera dans un placard.

JOSEFA. Oh ! vous pensez vite. Ça travaille dans votre crâne. Malheureusement pour vous, ça travaille aussi dans le mien.

MARIE-DOMINIQUE, *incrédule.* Allons donc !

JOSEFA. Ces gants, vous les avez achetés le jour du crime.

MARIE-DOMINIQUE, *sur le même ton que Josefa.* Non.

JOSEFA. Le mercredi ! Je vous ai vue les ranger le mercredi.

MARIE-DOMINIQUE. Parce que, le mercredi, je les ai changés de place.

JOSEFA. Où étaient-ils avant ?

MARIE-DOMINIQUE. Dans l'entrée.

JOSEFA. Dans l'entrée ? Et en faisant le ménage, je ne les aurais pas vus ? Hé ! Oh ! Hé !

SÉVIGNÉ. Une chose est certaine, Madame : vous êtes allée au garage le mardi soir. Et vous y avez pris des gants.

JOSEFA. Qu'elle dit !

SÉVIGNÉ. Vous auriez donc parfaitement pu y prendre le revolver ?

MARIE-DOMINIQUE. Parfaitement. S'il y avait été.

SÉVIGNÉ, *sans expression.* Il n'y était plus ?

MARIE-DOMINIQUE. Subtilisé. Par les soins de mon mari ou de cette fille.

SÉVIGNÉ. Et vous n'avez pas fait remarquer à Monsieur Beaurevers que le revolver n'était plus à sa place ?

MARIE-DOMINIQUE. Euh !... non...

SÉVIGNÉ. Tiens, pourquoi ?

MARIE-DOMINIQUE. Je ne sais pas.

(*Silence.*)

SÉVIGNÉ. Une chose m'ennuie pour vous, Madame. Lors de votre première déposition à l'inspecteur Colas, vous avez parlé de ces gants, justement !

MARIE-DOMINIQUE. Eh ! bien ?

SÉVIGNÉ. Eh bien ! vous avez prononcé à leur sujet une petite phrase qui semble donner raison à Mademoiselle.

MARIE-DOMINIQUE, *hautaine.* Quelle phrase ?

SÉVIGNÉ. Vous disiez... Morestan, le texte exact !

MORESTAN, *lisant. Madame B. :* J'avais mes gants pleins de sang. Des gants tout neufs. Que j'avais achetés dans l'après-midi.

(*Silence et stupeur.*)

JOSEFA. Nous, les femmes, on parle toujours trop !

SÉVIGNÉ. Reconnaissez, Madame, que je vous avais mise en garde. L'excès de détails... on se perd toujours par l'excès de détails.

MARIE-DOMINIQUE. Je me suis perdue, moi ?

SÉVIGNÉ, *sans répondre.* Vous êtes allée au garage. Et vous n'y avez pris ni gants ni revolver. Qu'êtes-vous allée y faire, alors ?

MARIE-DOMINIQUE. L'idée ne vous est pas venue que nous ne parlions peut-être pas des mêmes gants.

JOSEFA, *avec une sincère admiration.* Ça fonctionne, là-dedans ! (*Elle se touche le front.*)

MARIE-DOMINIQUE. J'ai pu acheter une paire le mardi et une autre le mercredi, non ?

SÉVIGNÉ. Vous auriez pu, il y a deux minutes. Il est trop tard, maintenant.

MARIE-DOMINIQUE. Je voudrais bien savoir pourquoi.

JOSEFA, *involontairement.* Moi aussi.

SÉVIGNÉ. Parce que, il y a deux minutes, vous avez donné une explication toute différente. Quand Mademoiselle vous a accusée de les avoir rangés le mercredi, vous avez répondu : « Je les changeais de place. » C'est à ce moment-là qu'il aurait fallu nous dire : « Ça n'était pas les mêmes gants. » (*Silence.*) Voici donc un point d'acquis ! Non sans mal. Mais je le considère comme acquis.

MARIE-DOMINIQUE. A votre guise !

SÉVIGNÉ, *attaquant subitement.* Vous aviez les clefs de toutes les chambres de votre hôtel, bien entendu?

MARIE-DOMINIQUE. Pas du tout.

SÉVIGNÉ, *surpris.* Vous n'aviez pas la clef de la chambre de Mademoiselle ?

MARIE-DOMINIQUE, *très détendue.* Mon mari, probablement. Moi, pas !

JOSEFA, *un cri.* Attendez donc !

MARIE-DOMINIQUE. Nous attendons !

JOSEFA. Il y a quinze jours, à peu près, Marthe Herbeaux (*A Sévigné.*), la cuisinière, avait oublié sa clef dans sa chambre. Elle parlait de faire venir un serrurier. Madame lui a dit que ce n'était pas la peine. Et elle a ouvert avec un passe.

SÉVIGNÉ. Lequel aurait pu également ouvrir la porte de Mademoiselle, sans doute ?

MARIE-DOMINIQUE. Je ne sais pas. Je n'ai pas eu à m'en servir.

JOSEFA. Sauf le soir du crime !

SÉVIGNÉ, *à Josefa.* Taisez-vous ! (*A Marie-Dominique.*) Il nous sera facile de vérifier.

MARIE-DOMINIQUE. Non. Car je l'ai perdu.

SÉVIGNÉ. Ah !

MARIE-DOMINIQUE. Depuis une semaine... peut-être plus !

JOSEFA. Je l'aurais parié.

MARIE-DOMINIQUE. Très fâcheux.

MARIE-DOMINIQUE. Très fâcheux, en effet. Mais mon mari avait la clef, lui !

JOSEFA, *à Sévigné, avec force.* Je vous ai juré que non. Et le premier jour. Quand ça n'avait pas encore d'importance !

SÉVIGNÉ, *suave, à Marie-Dominique.* Votre parole contre la sienne une fois de plus.

MARIE-DOMINIQUE. Mais c'est elle que vous croyez ?

SÉVIGNÉ, *sans répondre.* La question n'est pas là.

MARIE-DOMINIQUE. De quoi m'accusez-vous exactement?

SÉVIGNÉ. De rien encore. Je constate que vous êtes entrée au garage, que vous n'alliez pas y chercher des gants, que vous n'avez pas parlé de la disparition du revolver à votre mari, et aussi, que vous aviez le moyen d'ouvrir la porte de la chambre du crime. Ce qui m'engagerait à croire que vous y êtes entrée avant Monsieur Beaurevers, ce soir-là.

MARIE-DOMINIQUE. Malheureuse série de coïncidences.

SÉVIGNÉ, *grave.* Maintenant, Madame, je vous prie de prendre garde à la question que je vais vous poser. Elle est pour vous d'une importance capitale.

MARIE-DOMINIQUE. Vous me parlez comme à une coupable. Je n'ai qu'à répondre la vérité.

SÉVIGNÉ, *reprenant sa phrase.* Malheureusement, une « série de coïncidences » vous en a empêchée jusqu'ici. Alors, je vous recommande la franchise. Notez, Morestan.

MORESTAN. Oh ! j'ai tout noté, Monsieur le Juge.

SÉVIGNÉ. Vous êtes entrée dans la chambre *après* votre mari ?

MARIE-DOMINIQUE, *concentrée.* Oui.

SÉVIGNÉ. Qu'avez-vous vu ? (*Elle va parler.*) Dans le détail, s'il vous plaît.

MARIE-DOMINIQUE. J'ai vu le corps de Miguel Ostos au fond de la chambre, et mon mari, le revolver en main penché sur Josefa toute nue. (*Le garde relève la tête.*) Il se dandinait comme une bête traquée. Il était livide, hagard. Il avait les yeux exorbités. De temps à autre, il passait sa main tremblante sur son front ruisselant de sueur. J'ai eu pitié de lui...

SÉVIGNÉ, *l'interrompant.* Très bien. Votre récit concorde parfaitement avec celui que vous nous aviez fait précédemment...

MARIE-DOMINIQUE, *soulagée et triomphante.* Je dis la vérité. Alors, nécessairement, je ne risque pas de me tromper.

SÉVIGNÉ, *sans importance.* Vous avez trouvé la clef sur la porte ?

MARIE-DOMINIQUE. Oui.

SÉVIGNÉ. Et la lumière allumée ?

MARIE-DOMINIQUE, *moins formelle.* Oui.

SÉVIGNÉ. Pour constater que votre mari était livide, que la sueur coulait de son front, et qu'il tremblait en se dandinant, il fallait que la lumière fût allumée.

MARIE-DOMINIQUE. Elle l'était.

SÉVIGNÉ. Comment se fait-il alors que nous n'ayons pas trouvé les empreintes de Monsieur Beaurevers sur l'interrupteur ?

MARIE-DOMINIQUE, *déconcertée.* Je ne sais pas.

SÉVIGNÉ. Vous aviez une réponse à me faire qui vous aurait mise hors de cause. Vous n'aviez qu'à me dire : « Je l'ai essuyé avec mes gants pour sauver mon mari, comme j'ai, par la suite, essuyé le revolver. » Si vous aviez réellement effacé ces empreintes, vous ne l'auriez pas oublié. Seulement, voilà, vous ne l'avez pas fait, et vous me répondez : « Je ne sais pas. »

JOSEFA, *à Cardinal.* Il est épatant !

SÉVIGNÉ. Croyez bien que je suis désolé !

JOSEFA, *avec une espèce de grandeur ancillaire.* Madame est servie.

SÉVIGNÉ. Je ne crois pas nécessaire de vous raconter votre crime, Madame. Vous aviez le passe-partout et le revolver. Et vous êtes entrée la première dans la chambre.

MARIE-DOMINIQUE, *sauvagement.* Elle y était, elle ! Et Ostos l'a accusée. C'est elle qui a tué !

SÉVIGNÉ. Elle me l'a dit, en effet.

MARIE-DOMINIQUE, *ahurie.* Elle vous l'a dit ?

SÉVIGNÉ. Quand elle croyait votre mari coupable. Mais je n'ai pas eu de peine à lui prouver qu'elle n'aurait pas pu. Même si elle avait eu le revolver.

JOSEFA, *honnête.* Ça, il me l'a prouvé : je n'aurais pas pu.

MARIE-DOMINIQUE, *frénétique.* Mais le mobile, alors, je n'ai pas de mobile ! Je n'avais qu'à divorcer.

SÉVIGNÉ. Il y a la haine ! La haine dont vous n'avez pas cessé de donner des preuves. Divorcer ne suffit pas toujours. Vous haïssez tellement votre mari — le substitut en a été frappé — que vous vouliez le voir disparaître.

MARIE-DOMINIQUE. Ce ne sont pas des preuves.

SÉVIGNÉ. Les preuves, nous les avons ! Je ne parle que pour mémoire des confidences que vous avez faites à Marthe Herbeaux. (*Il tire une feuille du dossier.*) « Il me prend mon argent et il me ridiculise avec ma femme de chambre, chez moi, dans ma maison. Oh ! je le hais ! Je le hais ! Je crois que je le tuerai ! »

MARIE-DOMINIQUE. On dit ça...

SÉVIGNÉ. Je sais bien. Je vous conseille pourtant d'avouer.

MARIE-DOMINIQUE. Jamais, ça, jamais !

SÉVIGNÉ. Le jury trouverait des excuses à un drame passionnel. Même s'il y a une erreur sur la personne. Il n'en trouvera aucune à une femme qui tue son chauffeur. Réfléchissez.

JOSEFA. Oh ! elle réfléchit !

SÉVIGNÉ. Le crime passionnel, c'est l'acquittement presque certain. Surtout avec tellement de circonstances atténuantes ! Mais l'assassinat...

MARIE-DOMINIQUE, *l'interrompant.* Vous m'arrêtez ?

SÉVIGNÉ. Une décision va être prise sur votre cas. Mais je vous conseille d'avouer. (*Sans répondre, elle se dirige vers la porte du fond. Sévigné la devance, ouvre la porte, et fait signe au garde du premier acte.*) Garde ! Entrez avec Madame dans cette pièce. (*Il désigne le cagibi.*) Et qu'elle n'en sorte sous aucun prétexte !

MARIE-DOMINIQUE, *avec défi.* J'y serai très bien pour réfléchir. (*Elle sort, suivie du garde.*)

CARDINAL. J'espère que vous allez « nous » mettre en liberté tout de suite ?

SÉVIGNÉ. Personnellement, oui. Voici mon ordonnance.

JOSEFA, *un cri.* Je suis libre ?

SÉVIGNÉ. Presque. Monsieur Morestan va porter ce papier au Procureur. J'ai le sentiment qu'il ne fera pas opposition à ma décision. Vous serez reconduite à La Roquette et il sera procédé à la levée d'écrou.

MORESTAN. J'ai comme une idée que le Parquet va nous faire des difficultés.

CARDINAL, *hérissé.* Je voudrais bien voir ça. (*A Morestan.*) Je vais avec vous. Et je vous prie de croire que je ne me laisserai pas marcher sur les pieds.

(*Cardinal et Morestan sortent.*)

JOSEFA, *à Sévigné.* Bravo ! Ce n'est pas pour vous flatter ! Mais vous faites bien la justice !

SÉVIGNÉ. Merci.

JOSEFA. Madame est maligne ! Seulement, elle a trouvé à qui parler. C'est égal ! Pour ma première place, j'étais drôlement tombée !

SÉVIGNÉ, *un sourire.* Oui.

JOSEFA. Je me demande qui va me faire mon certificat !

SÉVIGNÉ, *constatant que Morestan a laissé traîner un papier.* Oh ! il a oublié l'essentiel ! (*Au garde.*) Courez après ces Messieurs, et remettez-leur ce papier. Bureau 12. Rapportez-le dès que le procureur l'aura signé !

LE GARDE. Bien, Monsieur le Juge !

SÉVIGNÉ. Faites vite, s'il vous plaît.

(*Le garde sort.*)

JOSEFA. Vous avez peur de rester seul avec moi ?

SÉVIGNÉ, *sincère*. Non, pourquoi ?

JOSEFA. Je ne sais pas.

SÉVIGNÉ. Qu'allez-vous faire, maintenant que vous êtes libre ?

JOSEFA. Je ne sais pas trop. D'un côté, je suis veuve ; de l'autre abandonnée.

SÉVIGNÉ. Evidemment.

JOSEFA. Pas abandonnée, plaquée ! Et plaquée salement ! (*Pensive.*) C'est drôle, il y a deux mois à peu près, nous dormions ensemble, avec Miguel. Et nous avons fait le même rêve.

SÉVIGNÉ, *toujours poli*. Ah !

JOSEFA. Il rêvait qu'un type allait me tuer d'un coup de revolver. Je rêvais qu'un type allait lui verser du poison. Chacun de nous a hurlé en même temps pour prévenir l'autre. Et nous nous sommes réveillés.

SÉVIGNÉ, *intéressé*. Le même cri ? En même temps ?

JOSEFA. Seulement, le rêve s'est trompé. Le revolver était pour Miguel et le poison pour moi.

SÉVIGNÉ. Ça... Beaurevers, c'est du poison.

JOSEFA, *profondément*. Quand je regarde ma vie depuis dix-huit mois !... ça en fait, des roses perdues !

SÉVIGNÉ, *gaîment, pour lui remonter le moral*. Vous allez chercher une autre place ?

JOSEFA, *un cri*. Merci ! Ça m'a trop bien réussi ! Non... Je crois que je vais faire du strip.

SÉVIGNÉ. Quoi !

JOSEFA. Du strip-tease ! A La Roquette, elles me trouvent du je-ne-sais-quoi, elles aussi.

SÉVIGNÉ. Ce n'est pas une raison suffisante !

JOSEFA. Hé ! ho ! Dites... vingt mille francs par semaine! Et on ne se déshabille que six fois par jour !

SÉVIGNÉ, *sincère*. Dommage ! Il me semble que vous valez mieux que ça.

JOSEFA. Mon père disait : « Le prix d'une chose ne correspond pas toujours à sa valeur. » Il avait raison, faut croire !

SÉVIGNÉ. Faut croire !

(*Très court silence.*)

JOSEFA. Monsieur le Juge !

SÉVIGNÉ. Oui ?

JOSEFA. Ça ne vous dirait rien ?... avec moi.

SÉVIGNÉ, *ahuri*. Quoi ?

JOSEFA. Je sais bien que, sans vous, je ne me serais jamais tirée d'affaire. Alors, il me semble que c'est la moindre des choses.

SÉVIGNÉ, *tout de même un peu suffoqué, mais souriant*. Vous et moi ?

JOSEFA. C'est de bon cœur.

SÉVIGNÉ. Vous êtes très gentille, non.

JOSEFA. Je n'ai rien d'épatant, mais ce n'est pas une aumône que je vous fais : c'est tout ce que j'ai.

SÉVIGNÉ. Je suis très touché, très, je vous assure. Mais non, merci, sans façon.

JOSEFA. Tant pis !

SÉVIGNÉ. Il y a deux ans... avant mon mariage... Oh ! je n'aurais pas fait de bêtises avec vous !... Mais au moins, je l'aurais regretté.

JOSEFA, *les yeux humides*. Vous savez parler aux femmes, vous !

SÉVIGNÉ. Bon Dieu, que vous êtes charmante !

JOSEFA. Je crois que j'aurais pu l'être ; ça ne s'est pas arrangé. (*Vite.*) Mais pour la Chose, je comprends très bien : vous devez avoir tellement d'occasions. Avec toutes ces femmes que vous sauvez !

SÉVIGNÉ, *touché*. Josefa Lanthenay, n'écoutez pas les filles de La Roquette. Vous n'êtes pas comme elles.

JOSEFA. Vous me croyez honnête ?

SÉVIGNÉ. Oui.

JOSEFA. Vous, un juge ?

SÉVIGNÉ, *en souriant gentiment*. Moi, un juge.

JOSEFA. Et après tout ce que vous avez entendu ?

SÉVIGNÉ. Après tout ce que j'ai entendu.

JOSEFA, *fébrile*. Je voudrais vous donner quelque chose, un souvenir. (*Elle fouille fébrilement dans son sac.*) Je n'ai rien. Mon père m'avait fait cadeau d'un sou percé Napoléon III ; on me l'a gardé au greffe. Je n'ai que mon mouchoir.

SÉVIGNÉ. Mais non...

JOSEFA. Oh ! il est propre. Je ne sais pas ce que j'ai, je ne pleure plus !

SÉVIGNÉ, *il est touché*. Si vous y tenez...

JOSEFA. C'est un truc de quatre sous. Mais il est amusant. Il y a un taureau dessus. Miguel me l'avait ramené de Bayonne.

SÉVIGNÉ, *admirant le mouchoir*. Il est très joli. Je vous remercie beaucoup.

(*Antoinette entre.*)

ANTOINETTE. Elle te donne son mouchoir, maintenant !

SÉVIGNÉ. Antoinette, je t'en prie !

ANTOINETTE. Tu me téléphones pour me demander si je suis heureuse. Naturellement, je m'inquiète. Et j'arrive pour la voir te donner son mouchoir.

JOSEFA. C'est bien naturel, Madame.

ANTOINETTE. Vous devenez encombrante, Mademoiselle.

JOSEFA. Pourquoi ?

ANTOINETTE. Pourquoi ? Depuis qu'il vous connaît, pour que mon mari soit content, il faut que je le fasse trembler de désir et qu'il ressente une douleur à la base du crâne.

SÉVIGNÉ. Je disais ça pour rigoler.

ANTOINETTE. ... Et maintenant, il va falloir lui donner des mouchoirs !

JOSEFA, *à Sévigné*. Elle est très gentille, je vous comprends. (*A Antoinette.*) C'est pour le remercier de m'avoir sauvée.

ANTOINETTE, *à son mari*. Tu peux le garder précieusement, il risque de te coûter cher.

SÉVIGNÉ, *à Josefa*. Je le garderai précieusement.

ANTOINETTE, *désolée*. Parce qu'il va te coûter cher ?

SÉVIGNÉ. J'en ai peur.

ANTOINETTE, *terrifiée*. C'est Beaurevers ?

SÉVIGNÉ. Sa femme.

ANTOINETTE, *tendre, consolante*. Mon pauvre amour !

SÉVIGNÉ, *acquiesçant*. Oui, alors, tu vas rentrer gentiment. Je tâcherai d'avoir fini le plus tôt possible. Pendant ce temps, essaie de t'habituer à notre quatrième, à notre voiture et à ton manteau, parce que nous ne sommes pas près d'en changer !

ANTOINETTE. Ce n'est pas juste !

SÉVIGNÉ. Tu m'as dit à la mairie : « Je t'aimerais encore plus si tu étais pauvre, malheureux et raté. » C'est le moment de tenir parole.

ANTOINETTE, *grave*. Sois tranquille ! (*Riant.*) Seulement,

hein ? Nous reparlerons de tout ça, à onze heures trois. (*Elle sort.*)

JOSEFA, *après un court silence*. Qu'est-ce qu'ils peuvent vous faire ?

SÉVIGNÉ. Ne parlons pas de ça.

JOSEFA. Je peux encore dire que c'est moi, si ça vous arrange.

SÉVIGNÉ, *sec*. Ça ne m'arrange pas !

JOSEFA. Pas moyen de me rendre utile ! Ça va mal ! (*Elle passe devant la fenêtre, se penche, se retourne, et dit à Sévigné.*) Ce n'est pas assez haut !

SÉVIGNÉ, *se ruant vers la fenêtre*. Mais non, mais non. Ce n'est pas assez haut.

JOSEFA. Je saute, bon. Et puis quoi ?

SÉVIGNÉ. Ben oui, quoi ?

JOSEFA. Je serai tout aussi malheureuse. Et infirme, en plus !

SÉVIGNÉ. En plus ! (*Il ferme la fenêtre.*) Essayez donc de rendre heureux un brave garçon plutôt !

JOSEFA. Oh ! les braves garçons ! Je leur porte malheur ! Voyez Miguel ! On dirait que je suis faite pour les casseurs d'assiettes, les bons à rien et les pas grand-chose !

(*Le garde entre.*)

LE GARDE, *après avoir salué militairement*. Voilà le papier !

SÉVIGNÉ. Vous allez reconduire Mademoiselle à son avocat. Qu'on la ramène ensuite à La Roquette.

LE GARDE. Bien, Monsieur le Juge !

SÉVIGNÉ, *à Josefa*. Moi, je vais recueillir les aveux de Madame Beaurevers.

JOSEFA. Vous croyez ?

SÉVIGNÉ. J'en suis sûr. Elle est très forte, elle a compris. Vous ne ferez pas de bêtises ?

JOSEFA. C'est juré.

SÉVIGNÉ. Sur quoi ?

JOSEFA, *sérieuse*. Sur notre mouchoir...

SÉVIGNÉ, *au garde*. Tout de même, ne la perdez pas de vue !

LE GARDE. Bien, Monsieur le Juge.

JOSEFA, *gaîment*. Bonne chance !

SÉVIGNÉ. Merci. Je ne regrette rien, c'était une affaire intéressante. (*En sortant.*) Bonne chance aussi ! (*Il entre dans le cagibi.*)

LE GARDE, *très intrigué*. Pourquoi il veut que je vous perde pas de vue ?

JOSEFA. On s'en va ?

LE GARDE. Et des bêtises ? Quelles bêtises ? On ne fait pas de bêtises parce qu'on vous libère !

JOSEFA. La vie, c'est pas seulement d'être libre.

LE GARDE. Pour moi, si ! En principe, je ne vis guère que le dimanche.

JOSEFA, *répète*. On s'en va ?

LE GARDE. J'ai entendu que vous étiez femme de chambre.

JOSEFA. Je l'étais.

LE GARDE. Mais vous savez faire la cuisine ?

JOSEFA. Le ménage, la cuisine, j'adore ! Seulement, vous me croirez si vous voulez, je n'aime pas coudre.

LE GARDE, *très casseur d'assiettes*. Alors, comme ça, je vous empêche de réfléchir ?

JOSEFA. Quoi ?

LE GARDE, *la voix moelleuse*. Tout à l'heure, là, vous avez dit que je vous empêchais de réfléchir.

JOSEFA, *se rappelant*. Ah ! oui.

LE GARDE. Y a pas à dire, c'est flatteur !

JOSEFA. Pas tellement. C'est parce que vous me rappelez quelqu'un.

LE GARDE, *Don Juan en personne*. De sympathique, j'espère ?

JOSEFA. Je ne sais pas.

LE GARDE. Votre castagnette chérie, peut-être ?

JOSEFA. Non. Au contraire. On s'en va ? (*Le garde ne bouge pas.*) Qu'est-ce que vous avez à me regarder bêtement ?

LE GARDE. Alors, votre corps n'en fait qu'à sa tête ?

JOSEFA, *méprisante, sans aigreur*. Vous vous croyez tout permis ?

LE GARDE, *fonçant*. Non, mais je suis tout à fait le genre qu'il vous faut. Je ne vous aimerai pas trop. Je ne suis pas pour le grand amour, moi. Je serais plutôt pour la petite chose amusante. Si vous saviez à quoi je pense en ce moment, vous appelleriez Police-Secours. (*Il porte la main derrière la tête. Il éprouve, lui aussi, la douleur à la base du crâne.*)

JOSEFA, *riant, déjà vaincue*. Est-il bête !

LE GARDE. Je m'appelle Mario. Vous ne savez pas ? On devrait sortir ensemble un de ces dimanches. (*Il s'efface pour la laisser passer.*)

JOSEFA. Pourquoi pas ?...

LE RIDEAU TOMBE

MARCEL ACHARD, "L'IDIOTE"...

Depuis trente ans qu'il écrit et fait jouer des pièces de théâtre, Marcel Achard est condamné au succès. Or, rien n'est plus périlleux pour un auteur dramatique. Considéré, tout d'abord, comme un doux rêveur, ses comédies légères, nimbées de poésie, firent les beaux soirs de l'Atelier et de l'Athenée, au temps où Charles Dullin et Louis Jouvet représentaient l'avant-garde théâtrale. Souvenez-vous de Voulez-vous jouer avec moâ ? *et* Malborough s'en va-t-en guerre.

Devenu auteur qui fait recette, Marcel Achard s'est vu rangé dans la catégorie des amuseurs parisiens dont l'ambition se limite à distraire le public cossu des salles du Boulevard. Et puis, voici quelques années, Marcel Achard a connu, avec Patate, *un triomphe sans précédent. Sa comédie n'était plus un simple divertissement. Elle mettait en scène des personnages bien vivants, animés par un sentiment violent : la haine que peuvent éprouver, l'un pour l'autre, deux amis intimes ! Depuis cinq ans,* Patate *n'a pas quitté l'affiche du Théâtre Saint-Georges.*

Lorsque L'Idiote *fut présentée au Théâtre Antoine, la nouvelle pièce de Marcel Achard était attendue avec une évidente curiosité. Allait-il rééditer l'exploit de* Patate *ou revenir à un genre facile et sans danger ? Marcel Achard n'avait pas le droit de décevoir. Effectivement, il n'a pas déçu. Et l'on sait, maintenant, que* L'Idiote *est de la lignée de* Patate. *Son succès aussi. C'est que* L'Idiote *est plus qu'une pièce policière saupoudrée de mots d'esprit. C'est une comédie de caractère : celui de la petite boniche à la cervelle d'oiseau qui, inculpée de meurtre, avec son je-ne-sais-quoi qui trouble les hommes, finit par mettre tout le monde dans sa poche : son patron, le juge d'instruction et jusqu'au garde républicain de service.*

En fait, c'est Marcel Achard qui met le spectateur dans sa poche, en souriant derrière ses grosses lunettes, car L'Idiote *est une victoire de l'intelligence. Il n'est que justice d'ajouter que, dans sa réussite, il est puissamment aidé par une interprétation hors de pair, avec la merveilleuse Annie Girardot et le non moins efficace Jean-Pierre Cassel, en tête. Ainsi que par la mise en scène précise et précieuse de Jean Meyer.*

...ET LA CRITIQUE

JEAN CHAILLOT :
Les cuistres avantageux et les orgueilleux champions de l'ennui doivent en prendre leur parti : *L'Idiote* risque de leur ravir la scène du Théâtre Antoine aussi longtemps que l'idiotie, suivant l'auteur, restera davantage l'apanage des hommes que celui des femmes...
Dauphiné Libéré.

YVAN AUDOUARD :
J'ai positivement adoré *L'Idiote*, le nouveau triomphe de Marcel Achard... Tant de mérites rassemblés en trois actes laissent béat d'émerveillement.
Canard Enchaîné.

CLAUDE SARRAUTE :
Le personnage est dessiné de main de maître, fouillé jusque dans ses moindres recoins. Il bouge, il vit, il retient...
France-Observateur.

PIERRE MACAIGNE :
Marcel Achard (de l'Académie Française) a pris un de ces coups de jeunesse qui le rejette presque dans la « nouvelle vague », l'heureux veinard !
Noir et Blanc.

FRANÇOIS MAURIAC :
Une brève scène de *L'Idiote* suffit pour que nous nous disions, ma femme et moi : « Dès notre retour, il faudra demander des places à Marcel Achard... »
L'Express.

JEAN FANGEAT :
Le triomphe de *L'Idiote* fut tel que la ruée du public aux guichets de location du Théâtre Antoine amena aussitôt les autres auteurs à se résigner : « En voilà encore pour deux ou trois ans, peut-être davantage... ! »

PAUL GORDEAUX :
Dialogue ferme et papillotant à la fois, abondant en répliques qui font balle ou qui font rêver.
France-Soir.

PIERRE BERGER :
Pendant trois actes, c'est le suspense intégral.
Paris-Jour.

CARMEN TESSIER :
C'était écrit, ce n'était un secret pour personne, Marcel Achard devait une fois de plus triompher dans un théâtre parisien. Hier soir, c'était chez Simone Berriau, au Théâtre Antoine, avec sa dernière née : *L'Idiote*... Tout le monde était épanoui, ravi, comblé.
France-Soir.

JACQUES LEMARCHAND :
Et voilà une admirable comédienne, Annie Girardot, retirée pour de longs mois — des années, peut-être, on ne sait plus — de la circulation.
Le Figaro Littéraire.

un acte

Il n'y a pas que l'amour

l'auteur **Edmond Sée**

les personnages

Léon Mazurier, 38 ans	**René Berthier**
Marcel Priolan, 35 ans	**Fernand-Fabre**
Francine, 28 ans	**Paula Dehelly**

Mise en scène de Fernand-Fabre

présentation

Lorsque cette pièce fut créée au Petit Théâtre de Paris le 25 juin 1959, Edmond Sée était encore parmi nous. Le public qui le reconnut dans la salle lui fit une véritable ovation, comme si chacun avait senti que le théâtre donnait son ultime joie à celui qui l'avait si bien servi durant de si longues années, tant en qualité d'auteur que de critique dramatique.

Cette œuvre d'une rare qualité, admirablement interprétée, demeure un souvenir précieux dont s'enorgueillissent les « Galas de la Pièce en un acte ».

A. G.

décor

Un petit salon élégant — six heures — la fin d'une belle journée d'automne.

Au lever du rideau, Francine s'active autour d'un guéridon chargé de boissons, de gâteaux, de biscuits, de tasses de thé.
Léon Mazurier entre par la gauche.

scène 1

FRANCINE, *puis* LEON

LEON, *un peu fébrile.* Ça va ? Tu as tout ce qu'il te faut ? Tu n'as pas besoin de moi ?

FRANCINE. Mais non, mais non !

LEON. Les biscuits salés, tu ne les as pas oubliés ?

FRANCINE, *souriant.* Je n'ai rien oublié.

LEON. Et le porto ? C'est du « Sandeman » ?

FRANCINE. C'est du « Sandeman ».

LEON. Il n'aime que celui-là.

FRANCINE, *ironique.* Non vraiment ! Je ne savais pas, tu sais.

LEON. Comment ?... (*Elle sourit.*) Ah oui, tu te fiches de moi ! Tu me trouves ridicule ?

FRANCINE, *gentiment.* Non !

LEON. Si. Oh ! je me rends bien compte que je le suis un peu ! Mais qu'est-ce que tu veux... depuis hier, depuis cette rencontre avec lui, après si longtemps !

FRANCINE. Cinq mois !...

LEON. Au moins. La dernière fois que nous nous sommes dit au revoir, au bureau, à l'usine, c'était en juin. Un mois, juste, avant notre mariage.

FRANCINE. Oui, le jour où tu le lui as annoncé, officiellement !...

LEON. Tu crois ?

FRANCINE. Oui... C'est de ce jour-là qu'il n'est plus revenu ici... puisque tout de suite après il est parti en croisière avec son oncle. Comme ça il avait une raison pour ne pas y assister.

LEON. Enfin j'ai supposé...

FRANCINE. Mais non, mon pauvre chéri, tu n'as pas supposé... Tu savais parfaitement à quoi t'en tenir. D'ailleurs, tu me l'as dit toi-même...

LEON. Oui... j'aurais peut-être mieux fait de me taire !

FRANCINE. Comme si je n'aurais pas tout deviné !...

LEON, *tendrement.* Oh ! je sais que toi !...

FRANCINE. Et c'est tellement naturel que ça t'ait fait de la peine, surtout venant après cette autre peine affreuse... La mort de Lucette.

LEON. C'est vrai !... je n'aurais jamais pu penser !... Etant donné ce qu'il était pour nous...

FRANCINE. Oui.

LEON. Tu le sais ! Non seulement mon bras droit, à l'usine, mais le camarade, le copain de tous les jours... Enfin, c'était une autre maison, un foyer qu'il avait ici, grâce à nous, grâce à elle, la pauvre Lucette, si bonne, si affectueuse... Sans parler même du petit, qu'il paraissait tellement aimer...

FRANCINE. C'est bien pour ça !

LEON. Pour ça ?...

FRANCINE. Qu'il n'a pas pu supporter de me voir prendre, ici, la place d'une autre.

LEON. Mais ce n'est pas une raison pour agir comme il l'a fait... vis-à-vis de toi.

FRANCINE. Oh !

LEON. Surtout qu'il savait mieux que personne comment les choses se sont passées... et que c'est elle, la pauvre petite, qui après la ruine de ton père, t'a fait venir de Châteauroux, elle m'a demandé de te prendre à l'usine. Elle t'aimait tant !... Sa petite cousine Francinette, comme elle t'appelait, tu te souviens !...

FRANCINE. Oui, mais...

LEON. Et il a vu ce que tu as été pour elle, pendant sa maladie... ces semaines affreuses... Et pour moi, après... et pour le petit... Si nous ne t'avions pas eue... tous les deux !...

FRANCINE. Chut !...

LEON. Alors, tout de même, il aurait pu, il aurait dû comprendre ! Quand on est l'ami d'un homme, qu'on prétend l'aimer...

FRANCINE. En tout cas, tu vois que même s'il t'en a voulu, à un moment donné, aujourd'hui, c'est fini..., il ne t'en veut plus... puisqu'il revient.

LEON, *hochant la tête.* Oui...

FRANCINE. Voilà l'important... Et je suis sûre que peu à peu..., quand il aura repris sa place ici, tout se dissipera... Ce sera comme avant.

LEON, *avec doute.* Comme avant !

FRANCINE. Mais oui, c'est forcé... D'abord parce qu'en dehors de l'amitié qui vous lie, vous avez des intérêts communs... à l'usine.

LEON. Oui. Ça, il est certain !... Etant donné, surtout, la période que nous traversons !

FRANCINE. Et, comme il a tenu à être dans tes affaires, qu'il est devenu, un peu, ton collaborateur..., ce n'est pas au moment où il a tellement besoin de toi !...

LEON. Oh ! besoin de moi !... Nous avons besoin l'un de l'autre. Actuellement, avec cette satanée crise... il faut pouvoir compter sur tous les concours !... Personne ne peut tenir le coup tout seul.

FRANCINE. Heureusement, vous êtes deux.

LEON. Nous étions deux !...

FRANCINE. Vraiment, je ne te comprends pas ! Non, je ne te comprends pas, je t'assure. Hier soir, quand tu es rentré, après votre rencontre, quand tu m'as annoncé qu'il allait venir, aujourd'hui même, à six heures, prendre le porto..., tu étais tout heureux, tout joyeux... Et puis, à présent que tu l'attends..., tu parais tout d'un coup nerveux, comme si tu redoutais quelque chose...

LEON. Oui ! j'ai peut-être tort !

FRANCINE. Bien sûr ! C'est absurde... Moi, j'ai grande confiance au contraire... Surtout si...

LEON. Si ?...

FRANCINE. Si nous nous montrons un peu adroits, habiles... Si nous nous arrangeons pour que rien ne l'effarouche..., ne le froisse..., qu'il s'apprivoise peu à peu..., retrouve ici toutes ses habitudes..., la même atmosphère qu'avant... Tu te rappelles ce qui a été convenu entre nous ?

LEON, *souriant.* Je me rappelle.

FRANCINE. Bon ! Alors, nous sommes bien d'accord ! Tout à l'heure, quand il sonnera... je disparaîtrai... et c'est toi qui l'accueilleras, d'abord... toi seul...

LEON. Oui ?... Tu crois que c'est mieux ?

FRANCINE. J'en suis certaine ! De cette façon, il sera beaucoup moins sur la défensive, plus à l'aise. Vous causerez, tous les deux... entre hommes... de vos affaires. Vous fumerez, en prenant le porto... et quand tu le sentiras bien détendu, réacclimaté, en confiance, tu lui diras que, bien entendu, on le garde à dîner pour fêter sa rentrée. Et alors, je paraîtrai... et toi, tu t'éclipseras à ton tour, sur n'importe quel prétexte, pour nous laisser seuls...

LEON. Tu... Tu y tiens ?...

FRANCINE, *gentiment.* Essentiellement ! Parce que moi aussi, je veux lui parler, tête à tête..., oui, essayer à mon tour de le gagner, de le conquérir, à ma façon..., de vaincre ses dernières résistances ! Et j'espère... oui, j'espère y parvenir ! Quoi ?...

LEON. Rien, je te regarde...

FRANCINE. Tu... ?

LEON. Dire que malgré sa façon d'agir... son attitude envers toi... tu montres tant de gentillesse... Tu te donnes tant de mal, pour un homme qui...

FRANCINE, *gentiment.* Oui... Ce n'est peut-être pas pour lui que je me donne tout ce mal ! Ecoute...

LEON. Oui, on a sonné !

FRANCINE. C'est lui ! Je me sauve !...

LEON, *inquiet.* Tu me laisses !

FRANCINE. Je te laisse, oui..., je vous laisse tous les deux ! Tout est prêt, tu vois... le porto, les cigares. Et moi... à côté. Je vais m'occuper du petit, en attendant... (*Elle s'éclipse.*)

scène 2

LEON, *puis* MARCEL PRIOLAN, *introduit par un domestique*

LEON. Oui, c'est bien lui... Entre, mon vieux !... Tu vois, je t'attendais... Ça va... depuis hier ?

MARCEL, *un peu contraint.* Très bien.

LEON. Moi aussi... Moi aussi, ça va !... Je suis bien content de te revoir ici, tu sais.

MARCEL. Oui ?...

LEON. Et un peu ému..., un peu secoué !... Depuis hier, je ne pense qu'à ça ! Ah ! je peux dire que ça m'a donné un rude choc... Je ne savais même pas que tu étais rentré de ta croisière...

MARCEL. Je venais de rentrer.

LEON. Oui, tu m'as dit... Alors quand on se retrouve !... comme ça !... Mais assieds-toi... Non là... tu sais dans ton fauteuil... Nous allons prendre le porto, avec des biscuits salés... ceux que tu aimes... Tu vois qu'on y a pensé... C'est Francine.

MARCEL. Elle... va bien ?

LEON. Très bien ! Tu la verras tout à l'heure. En ce moment, elle est auprès du petit. L'heure de son bain... avant le dîner.

MARCEL. Ah !

LEON. Et comme il veut toujours qu'on soit là, à lui tenir la main... tu sais... cette fichue habitude qu'il avait prise avec sa vieille bonne, Claudine... et que sa pauvre maman elle-même n'a jamais pu lui faire passer... Tu te souviens...

MARCEL. Je me souviens !... Alors, à présent, c'est Francine ?...

LEON. C'est elle !... Parce que Claudine nous a quittés, elle est retournée chez elle, dans son pays.

MARCEL. Ça a dû lui faire une grosse peine !

LEON. Au petit ? Evidemment ! Les premiers temps ! Mais les enfants, tu sais, pourvu qu'ils aient quelqu'un qui s'occupe d'eux !... qui les choie !... Et ça, il peut dire qu'il l'est, choyé, et gâté, de toutes les manières ! D'ailleurs, tu pourras t'en rendre compte.

MARCEL. Je n'en doute pas.

LEON. Oui... Oui, tu te rendras compte de bien des choses... qu'on ne peut pas soupçonner, qu'on ne découvre... qu'en vivant dans l'intimité d'un être, en apprenant à le connaître, peu à peu.

MARCEL. Mais je t'assure...

LEON. Non, ne proteste pas. Je sais parfaitement ce que tu penses de Francine... ce que tu en as toujours pensé... du jour où elle est entrée ici, et après... Et ce que tu as pensé de moi, aussi...

MARCEL, *gêné*. Mon vieux !...

LEON. Mais si, mais si, et tu nous l'as bien prouvé... à elle et à moi... depuis notre mariage.

MARCEL. Je suis navré...

LEON. D'ailleurs, si je reviens sur ce sujet, c'est pour dissiper définitivement tout malentendu, toute équivoque entre nous... pour te dire que, malgré toutes les raisons que j'aurais pu avoir de t'en vouloir, je ne t'en veux plus... personne ici ne t'en veut !...

MARCEL. Je t'assure...

LEON. Mais tu m'as fait beaucoup de peine. Ça ! Enfin, c'est fini ! N'en parlons plus puisque te voilà... Nous allons reprendre notre vie d'autrefois, ici, comme à l'usine.

MARCEL. Oh ! justement... A propos de l'usine...

LEON. Oui, parce que là encore, tu sais, on attendait ton retour... et il était temps que tu reviennes !

MARCEL. Dès l'instant que tu étais là !

LEON. Evidemment, j'étais là... Mais il y a des moments où on n'est pas trop de deux pour mener l'embarcation !... Surtout que, quand tu nous a quittés, déjà, ça n'allait pas tout seul. La crise que nous subissons, on la subit un peu partout, et j'ai pu parer au plus pressé... Mais il y a certaines questions..., un certain nombre d'affaires laissées en litige... Tiens pour l'histoire Nocher entre autres, le procès dont il avait eu le culot de nous menacer... Eh ! bien il semble y avoir renoncé... Il commence à se dégonfler..., il nous propose une transaction à l'amiable..., tu verras sur quelles bases. J'ai même dit à Rebuffel de m'apporter le dossier... Nous l'examinerons, tous les deux, à tête reposée, après dîner.

(*Marcel fait un mouvement.*)

Parce que tu restes à dîner.

MARCEL. Mais je...

LEON. Tu ne penses tout de même pas que je vais te laisser repartir comme ça... après qu'on s'est retrouvé. D'ailleurs c'est entendu avec Francine.

MARCEL. ... Ecoute, je...

LEON. Quoi !...

MARCEL. ... Je regrette beaucoup... mais je ne peux pas rester... j'ai promis... On m'attend.

LEON. Eh bien ! tu te décommanderas ! Il suffit d'un coup de téléphone !...

MARCEL. N'insiste pas !... Je te répète qu'il m'est impossible !

LEON. Sérieusement ?

MARCEL. Sérieusement !...

(*Un petit silence.*)

LEON. Ah !... Je t'avoue que je suis un peu surpris, même peiné. Ah ! si... parce que j'étais bien loin de supposer !... Bon ! Alors je te demande la permission de prévenir Francine, elle aussi comptait sur toi. Elle doit être en train de tout préparer...

MARCEL. Attends !...

LEON. Tu as changé d'avis !...

MARCEL. Non ! mais, avant d'aller chercher... Nous avons encore à causer, bien des choses à nous dire.

LEON. Des choses ?

MARCEL. Au sujet de nos affaires justement... de notre situation... à l'usine...

LEON. Notre situation ?

MARCEL, *embarrassé*. Oui... de certains projets qui peuvent m'entraîner à envisager... un changement... J'en ai d'ailleurs parlé à mon oncle... pendant notre croisière... car c'est un peu à cause de lui...

LEON. ... Explique-toi !

MARCEL. Eh bien, il est possible que, d'ici peu, je cesse de... je renonce à ce poste que j'occupais... à tes côtés... que je te demande de me rendre ma liberté.

LEON. Tu veux me lâcher !...

MARCEL. Oh ! te lâcher !... Tu emploies des mots !... Non... j'envisage seulement...

LEON. Seulement ?...

MARCEL. Tu sais bien que quand je t'ai demandé de m'intéresser..., de participer à tes affaires... et dans une certaine mesure... de devenir ton collaborateur...

LEON. Tu reconnais que c'est toi qui, le premier, m'as demandé...

MARCEL. Bien sûr ! C'est moi !... Je ne le nie pas !... Mais tu te souviens aussi, qu'à ce moment-là, il avait été convenu que nul contrat n'interviendrait entre nous, pour fixer ou limiter la durée... Enfin, que nous resterions l'un et l'autre, parfaitement libres... le cas échéant...

LEON. Je me souviens...

MARCEL. Eh bien, voilà mon vieux !... C'est tout !... Tu vois qu'il ne s'agit pas de lâchage !

LEON, *avec un peu d'ironie*. Alors, de quoi s'agit-il ?

MARCEL. Mais...

LEON. D'ailleurs peu importe les mots. Il y a un fait : C'est que tu souhaites abandonner, désormais, toute participation à notre affaire... enfin liquider ta situation. Eh bien, mon vieux, c'est très bien. C'est parfait !... Evidemment, je ne te cache pas que ta décision si soudaine me surprend un peu !... J'étais si loin de prévoir qu'en revenant ici, après une longue séparation, ton premier geste serait de... Et je ne te cache pas non plus qu'il risque d'avoir, pour moi..., pour mes affaires, certaines conséquences...

MARCEL. Il ne s'agit pas...

LEON. ... Mais, ça !... ce sont les risques du métier, et l'important c'est d'être alerté à temps... qu'on puisse se retourner, envisager le moyen de parer le coup !... Enfin, je vais aviser pour te donner satisfaction, le plus rapidement possible. Parce que, tout de même... il me faudra quelques jours...

MARCEL. Bien sûr, voyons...

LEON. Eh bien, voilà.

(*Un temps.*)

MARCEL. Tu ne...

LEON. Quoi ?

MARCEL. Tu ne m'en veux pas trop ?

LEON. Moi ! Pourquoi t'en voudrais-je !... Tu le dis toi-même, nul acte officiel n'était intervenu entre nous : Nous n'étions liés, l'un à l'autre, que par des liens de solidarité affectueuse, d'amitié. Mais ça !...

MARCEL. Je te jure que tu aurais tort...

LEON. Tout de même, il y a une chose...

MARCEL. Une chose ?...

LEON. Oui, que je serais curieux de connaître, d'apprendre de toi, si, toutefois, il n'est pas trop indiscret de...

MARCEL, *vivement.* Voyons !...

LEON. Eh bien, tu as fait, tout à l'heure, allusion à de nouveaux projets, auxquels ton oncle ne serait pas étranger...

MARCEL. ... Exact.

LEON. Alors, c'est lui ?... qui t'a conseillé de te séparer de moi... pour employer ailleurs ton activité ?

MARCEL. Non ! Tu n'y es pas. Mon oncle n'est nullement intervenu... directement tout au moins, mais c'est à cause de lui... Oui. Tu sais qu'il est très âgé, qu'il a beaucoup changé, depuis la mort de sa sœur, qui vivait à ses côtés.

LEON. Je sais...

MARCEL. Alors, maintenant, le pauvre homme se trouve tout désemparé, n'est-ce pas..., isolé dans sa grande maison... en Auvergne... Et comme je suis le dernier parent qui lui reste, son seul héritier (quoique cet héritage, à la suite de certains placements...) enfin... j'estime qu'il est de mon devoir de lui apporter un peu de réconfort, de bien-être même... de me consacrer à lui, pendant les dernières années qui lui restent à vivre... Ça, tu ne peux pas m'en blâmer !...

LEON. Non ! Non bien sûr !... Au contraire !... Pour un peu je serais même tenté de t'admirer.

MARCEL. Il n'y a pas lieu !...

LEON. Si ! Ah si ! Tout de même !... Parce qu'à ton âge... renoncer à tout ce qui était l'activité, l'attrait de ta vie, pour aller t'ensevelir au fond d'une province, loin de Paris !... Abandonner tout le monde autour de soi.

MARCEL. Mais je ne...

LEON. Oh ! ce n'est pas seulement à moi, que je pense, non, mais à une autre qui était mêlée à ta vie depuis pas mal de temps déjà... Quoi... Fernande...

MARCEL. Oh ! mais celle-là !...

LEON. Je sais, oui... Elle ne comptait plus beaucoup pour toi... Elle t'était à charge... le fâcheux collage... comme nous disions en te blaguant.

MARCEL. Là aussi tu te trompes !... Il ne s'agit nullement de la quitter !... Au contraire...

LEON, *surpris.* Ah !

MARCEL. Et il se peut même que, si on me suit là-bas... si on consent à partager ma vie..., comme on en a manifesté le désir... Je songe, un jour... Parce qu'en province, tu sais, les situations irrégulières !...

LEON. Je vois. Je vois. Je vois !... Oh ! mais, c'est tout un changement !... Une rupture définitive avec le passé !... (*Avec effort.*) Eh bien, mon vieux... je ne peux que te souhaiter bonne chance ! Et j'espère que tu n'auras pas à regretter !... Ah ! Eh bien maintenant, que nous nous sommes dit... ce que nous avions à nous dire, je vais tout de même prévenir Francine... Ah ! justement, voilà !...

scène 3

LES MEMES, *plus* FRANCINE

FRANCINE. Je ne vous dérange pas ?

LEON. Non, oh !...

FRANCINE. Bonjour, Monsieur Priolan.

MARCEL, *s'inclinant.* Madame...

FRANCINE, *gentiment.* Oh ! vous pouvez continuer à m'appeler Francine, comme avant..., quand j'étais votre employée, à l'usine... Je vous demande pardon d'interrompre votre conversation mais Rebuffel est là... Il t'apporte un dossier que tu lui avais demandé.

LEON. Oh ! oui, je sais !... Il est vrai que maintenant... Enfin, je vais toujours voir...

FRANCINE. Fais vite. Parce qu'on va servir tout de suite. M. Priolan doit commencer à avoir faim.

LEON. Non !

FRANCINE. Comment non !

LEON. Il ne reste pas à dîner avec nous.

FRANCINE, *saisie.* Ce n'est pas possible !... Mais pour quelle raison ?

LEON. Ah ça ! Demande-le lui... Il te le dira lui-même... Et bien d'autres choses encore. Oui !... Parce qu'il songe à nous quitter, à abandonner Paris..., les affaires... Il te racontera... (*A Priolan.*) Moi, je te demande cinq minutes. J'aurai sans doute à te parler... peut-être quelque chose à te remettre... avant ton départ... Je vous laisse ensemble. Ce ne sera pas long. (*Il sort.*)

scène 4

FRANCINE. Je suis toute surprise..., désemparée; je ne peux pas croire !... C'est vrai ce qu'il vient de dire là ? Vous pensez sérieusement à vous séparer de lui..., à l'abandonner ?...

MARCEL. Il ne faut pas que cela vous émeuve !

FRANCINE. Il ne faut pas !... Vous trouvez que je n'ai pas lieu d'être émue ! Ce n'est pas seulement de l'émotion que je ressens..., mais un trouble profond...

MARCEL. Un trouble ?...

FRANCINE. Oui... Surtout en pensant que c'est, peut-être, à cause de moi...

MARCEL. De vous !... Non.

FRANCINE. Oh ! ne niez pas !... Je sais trop la façon dont vous me jugez... pour avoir consenti à prendre, ici, la place de Lucette... à devenir la femme de votre ami... Et c'est ça dont vous lui en voulez à lui aussi... dont il supporte peut-être aujourd'hui les conséquences.

MARCEL. Je vous assure...

FRANCINE. Il ne méritait vraiment pas... le pauvre garçon !... après ce qu'il avait fait pour moi !... Parce que c'est surtout par bonté, vous savez, parce qu'il me voyait seule dans la vie... sans avenir qu'il m'a demandé de... Et si j'ai accepté, moi, c'est parce que je le sentais malheureux..., si désemparé par la mort de Lucette... J'ai voulu essayer de le consoler un peu..., de l'entourer d'affection...

MARCEL. Je sais.

FRANCINE. Et aussi à cause du petit... qui n'avait plus sa maman pour s'occuper de lui... pour le gâter... Il n'y a rien eu de mal, rien de vilain dans tout ça, je vous assure... Aucun calcul de ma part !...

MARCEL. Je n'ai jamais cru...

FRANCINE. Non ?... Mais alors si vraiment vous n'avez pas cru, je ne comprends pas !... Non ! Je ne m'explique pas, je vous l'avoue, votre attitude vis-à-vis de nous, et, tout à l'heure encore, cette décision que vous venez de prendre..., si soudaine : brutale !... Si grosse, pour lui, de conséquences !...

MARCEL. Il ne faut pas exagérer !...

FRANCINE. Vous trouvez que j'exagère ! ?... Pourtant vous n'ignorez pas les difficultés auxquelles on se heurte, depuis quelque temps, dans les affaires ! Oh ! je ne suis qu'une femme et pas très compétente en ces matières..., mais enfin... plus d'une fois, quand je travaillais avec vous, à l'usine, je vous ai entendu parler, discuter, tous les deux... Et j'ai été à même de me rendre compte, vous ne croyez pas ?

MARCEL. Si !

FRANCINE. Alors... j'ai tout de même quelques raisons de penser que le départ, la *défection* d'un homme comme vous, si utile pour lui... si... Oh ! ne protestez pas ! je ne cherche pas à vous flatter ! En ce moment, ce n'est pas à vous que je songe..., c'est à lui... à lui, qui va se trouver si cruellement lésé... et, envers qui, vous n'avez peut-être pas le droit d'agir comme vous le faites !... (*Un petit temps.*) Vous surtout !...

MARCEL. Comment, moi ?...

FRANCINE. ...Car enfin... vous n'étiez pas seulement son ami à lui..., mais celui de son foyer, de son ménage... un ménage où chacun vous accueillait..., vous entourait... où une femme vous montrait beaucoup d'amitié... d'affection même...

MARCEL, *gêné.* Je vous en prie...

FRANCINE. Oui... Vous trouvez, sans doute, que je manque de tact, de délicatesse en évoquant ici le souvenir... Mais, j'ai peut-être mes raisons pour la faire intervenir, elle aussi !... A cause de... certaines choses que je sais... que j'ai apprises sur elle... et sur vous..., qu'un hasard m'a fait découvrir...

MARCEL. Je ne comprends pas !...

FRANCINE. Non, oh ! ne craignez rien !... Vous n'avez rien à craindre, je sais être discrète, quoi que vous en pensiez !... C'est peut-être VOUS qui ne l'avez pas été assez, discret... Vous vous êtes montré un peu imprudent... en écrivant !... Et elle en gardant une lettre...

MARCEL. Une lettre ?...

FRANCINE. Oui. Une lettre que j'ai trouvée..., qui est tombée entre mes mains, il n'y a pas longtemps, un jour que je rangeais dans sa chambre : en ouvrant par hasard le tiroir d'un secrétaire où elle mettait ses papiers, ses lettres. Celle-là avait dû glisser, elle se trouvait prise entre la paroi intérieure du tiroir et le... Et, c'est en le tirant à moi, un peu trop brusquement, qu'elle a surgi de sa cachette, où personne n'aurait pu supposer qu'elle...

MARCEL. Alors, vous avez ?...

FRANCINE. J'ai trouvé une lettre, oui... et je l'ai lue.

MARCEL. Ah !

FRANCINE. Oh ! je sais, je n'aurais peut-être pas dû !... Mais, dès les premiers mots, j'ai ressenti une telle surprise, un tel bouleversement que..., le désir, n'est-ce pas, le besoin d'en apprendre davantage... et je crois bien que d'autres femmes dans mon cas... Bref, je l'ai lue.... oui. Mais rassurez-vous, personne en dehors de moi, n'a soupçonné, ne soupçonnera jamais... Vous pouvez me faire confiance.

MARCEL. Je sais !... Je sais, mais ce que vous venez de m'apprendre là... m'émeut, me trouble à un point !...

FRANCINE. Je vous comprends.

MARCEL. C'est si inattendu... Penser qu'il a suffi d'un simple hasard... et que si quelqu'un d'autre...

FRANCINE. Oui... Ça ! ç'eut été terrible. Pour lui surtout, si bon, si confiant... et pour elle, qui n'est plus là, qui n'aurait même pas pu se défendre...

MARCEL. Oui...

FRANCINE. Oui.

(*Un temps.*)

MARCEL. Et dire que vous saviez... Vous !... Que depuis des semaines vous vivez avec ce secret... sans rien laisser transparaître de vos pensées, de vos sentiments !... Oh, je les devine, allez : Je crains de deviner ceux que vous avez éprouvés, en lisant cette... Mais je ne voudrais pas que vous la jugiez sévèrement, non ! Pas elle !... Moi, ça m'est égal peu importe !... mais elle... Si vous saviez !

FRANCINE, *doucement.* Je sais !... Rassurez-vous, j'ai deviné, j'ai compris bien des choses.

MARCEL. C'est vrai ?

FRANCINE. Oui... J'ai compris le mal que peut avoir une femme, même honnête, à se défendre de l'amour, quand elle se sent profondément, passionnément aimée.

MARCEL. Oui...

FRANCINE. Surtout une femme jeune, jolie, désirable comme elle !... Parce qu'il y en a d'autres qui n'auront jamais à lutter beaucoup, à se défendre...

MARCEL. Pourquoi dites-vous ça ?...

FRANCINE. Non, rien... une petite réflexion... Et, d'ailleurs, celles-là, il ne faut pas trop les plaindre, elles ont des compensations... Mais il ne faut pas trop envier les premières : Elles sont exposées à tant de tourments, de souffrances !... Ce n'est pas vous qui me contredirez ?...

MARCEL. Moi ?... Pourquoi, moi ?

FRANCINE. Puisque, malgré son amour pour vous, Lucette n'a pas supporté de tout quitter, un mari, un enfant, comme vous la suppliez pourtant de le faire...

MARCEL. Vous saviez ?

FRANCINE. Oui, par cette lettre : je l'ai compris à travers les mots. Vous l'aviez sans doute tourmentée, torturée peut-être... et, dans votre lettre, vous reveniez, par bonheur, à de meilleurs sentiments, vous la réconfortiez, vous lui demandiez pardon...

MARCEL. Ah ! c'est cette...

FRANCINE. C'est cette lettre-là, oui... qu'elle avait gardée, parmi tant d'autres, qui sait, pour se rassurer peut-être, aux heures de doute... pour relire ces mots si bons, si doux, si consolants pour une femme, vous vous souvenez : « Sois tranquille, malgré tout, je resterai le même... pour toi... pour eux... quoi qu'il arrive... »

MARCEL. Je vous en prie...

FRANCINE. ... Quoi qu'il arrive.

MARCEL. Taisez-vous !...

FRANCINE. Oh ! j'ai fini... le reste n'a plus d'importance. Voilà. (*Un silence.*) Vous étiez sincère pourtant lorsque vous écriviez cela !...

MARCEL. Oui...

FRANCINE. Oui. Et malgré tout, aujourd'hui, vous n'hésitez pas à accomplir une action qui dément... enfin, qui semble démentir...

MARCEL. Oui ! oh, je sais... Vous me jugez... vous ne pouvez pas comprendre !

FRANCINE. Vous croyez !...

MARCEL. Non, vous ne pouvez pas comprendre !... Je ne peux pas agir autrement, je vous le jure. A présent, si je revenais ici, comme avant... tout me froisserait, me blesserait. Oh ! je ne parle pas des personnes, vous n'êtes pas en cause... mais... les meubles... les objets... l'atmosphère où elle vivait : tout ce qui évoquerait sa présence, son souvenir... je ne pourrais pas le supporter... ni m'y supporter moi-même... je préfère m'en aller... fuir loin de cette maison... de Paris même... n'importe où... ailleurs !... Je l'aimais trop, voyez-vous, je l'ai trop aimée !... Ça, vous pouvez le comprendre, vous devez le comprendre, vous, qui êtes une femme !...

FRANCINE. Oui...

MARCEL. N'est-ce pas ?...

FRANCINE. Oui, je comprends que vous êtes, vous, un homme, hélas !

MARCEL. Pourquoi ?

FRANCINE. ... Et les hommes, même les meilleurs, lorsque leur instinct de préservation, leur égoïsme est en jeu...

MARCEL. Vous vous trompez ! ... vous êtes injuste...

FRANCINE. Oh ! je ne doute pas que vous n'ayez trouvé dans votre cœur, dans votre conscience d'homme, des raisons pour vous justifier, vous excuser à vos propres yeux... Mais je sais, moi, je suis sûre, que rien, aucun devoir, aucun engagement pris ailleurs, ne peut, ne doit vous faire manquer à celui que vous avez pris envers une autre... précisément parceque vous l'avez aimée, qu'elle vous a aimé... et qu'aujourd'hui elle n'est plus là pour vous le rappeler ! (*Un temps.*) Vous ne répondez pas ?

MARCEL. Que voulez-vous que je vous réponde !... Oh, je sais bien, allez, je me rends bien compte !... Tout ce que vous me dites là, je me le suis dit bien souvent à moi-même... (*Un temps.*) Mais, même si je vous écoutais...

FRANCINE. Oui, il faut m'écouter ! Parce que vous sentez bien, vous-même, que j'ai raison, mais oui !... que vous n'avez pas fini votre tâche, que vous avez un rôle à remplir...

MARCEL. Un rôle ?...

FRANCINE. Oui... ici... près d'un homme, ne fut-ce que pour réparer le tort, le mal que vous lui avez causé, qu'il a toujours ignoré, oui... par bonheur, par miracle... mais qui n'a pas moins été accompli... Et, par Vous, son ami !... C'est cet ami que vous devez demeurer... mais cette fois, sans honte... sans arrière-pensée trouble ou mauvaise : loyalement !... Oui, vous le lui devez, je vous le jure; vous vous le devez à vous-même !... Et... peut-être aussi un peu à moi, vous ne trouvez pas ?...

MARCEL, *tout bas.* Oui...

FRANCINE. Alors, c'est convenu : Vous renoncez à vos projets, vous reprenez votre place, ici et là-bas, près de lui, à l'usine... J'ai votre promesse ?... Oui, il me la faut ! Je la veux !.. Je l'exige.

(*Un temps.*)

MARCEL. J'essaierai...

FRANCINE. C'est tout ce que je vous demande !... Et, je suis bien tranquille ! Si un jour vous vous sentez assailli par des doutes, de nouvelles hésitations..., je sais, moi, quelque chose qui vous ramènera au sentiment de votre devoir..., votre lettre à Lu...

MARCEL. Vous ne l'aviez donc pas... ?

FRANCINE. ... déchirée ?... Non. Je ne sais quelle intuition secrète... le pressentiment qu'elle non plus n'avait pas fini de jouer son rôle... Et vous voyez que je ne me trompais pas !... Mais je vais vous la rendre maintenant, c'est à vous qu'elle devait revenir : vous êtes devenu digne de la garder. Voilà. A présent que j'ai fait ce que je devais faire, je vais...

MARCEL, *la retenant.* Attendez !... Oui... Ne... ne vous en allez pas sans que j'aie pu vous dire, vous exprimer... Je m'en veux tellement d'avoir pu vous juger si différemment..., vous méconnaître à ce point...

FRANCINE. Ne parlons plus !...

MARCEL. Si. Ah, si !... Vous ne savez pas comme ce que vous venez d'accomplir là... de si bon, de si généreux... pour elle... et pour moi... nous rapproche vous et moi... Ah ! si vous lisiez en moi ! J'ai pour vous une telle gratitude, une telle admiration respectueuses...

FRANCINE, *souriant.* Oh ! C'est beaucoup de choses !...

MARCEL. Non, ne plaisantez pas !... Je suis très sincère.

FRANCINE, *sérieuse.* Je ne plaisante pas !... Non !... Et ne croyez pas que je sois insensible à ce que vous me dites... au contraire, cela me rend très fière, croyez-le... Et même très heureuse : Pour les femmes, voyez-vous..., pour certaines femmes... il n'y a pas que l'amour !...

MARCEL, *gravement.* Non, il n'y a pas que l'amour.

FRANCINE. Ecoutez, on vient !...

MARCEL. Oui. Mais maintenant que...

FRANCINE. Maintenant ?

MARCEL. Après ce que je lui ai annoncé... comment lui expliquer ?...

FRANCINE. Mais... il n'y a rien à expliquer...

scène 5

LES MEMES, *plus* LEON

LEON. Ah ! vous êtes là... tous les deux.

MARCEL. Tu vois...

LEON. Je te demande pardon d'avoir été si long... mais dans ce dossier Nocher que m'apportait Rebuffel... nous avons découvert des choses tellement bizarres...

FRANCINE. Oui, tu nous diras... tu raconteras ça, plus tard, à M. Priolan... pendant le dîner.

LEON, *surpris.* Comment !... Mais je croyais qu'il ne...

FRANCINE. Si !... A présent, il a changé d'avis..., il reste dîner avec nous, n'est-ce pas ?

MARCEL. Oui...

FRANCINE. Moi, je vais faire servir... et chercher le petit. Parce que tu permets qu'il dîne à table... pour fêter la rentrée de son ami Marcel... Je vous demande une minute. (*Elle disparaît.*)

scène 6

MARCEL, LEON

LEON. C'est vrai que tu restes... alors ?...

MARCEL. Mais oui ! Ça ne te contrarie pas.

LEON. Moi ! Pourquoi veux-tu ! Seulement, je suis un peu surpris...

MARCEL. Oui ?...

LEON. Mais je préfère que tu restes ! Comme ça, nous aurons le temps... Parce que j'ai profité de la présence de Rebuffel pour te faire préparer, *grosso modo*, ton état de situation, à l'usine..., le décompte de ce qui te revient, depuis six mois... Tu pourras vérifier...

MARCEL. Ah non ! mon vieux ! Non ! Pas ce soir ! Ce soir nous parlerons d'autre chose, si tu veux bien... A demain les affaires sérieuses ! Ou à un autre jour... au bureau... A ce moment-là tout ce que tu voudras !... Et tu pourras même me donner le dossier Nocher, pour que je l'étudie, moi aussi, à tête reposée... Parce que tu as raison, cette affaire-là mérite reflexion... Nous examinerons ensemble la meilleure solution !... Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?...

LEON. Rien, je t'écoute !... Mais j'avoue que je ne comprends plus très bien... Etant donné ce que tu me disais là, tout à l'heure... les nouveaux projets dont tu m'as fait part...

MARCEL. Oui, oh, mais ces projets-là..., il se peut qu'il s'écoule pas mal de temps avant que je ne les mette à exécution !... En admettant que je les y mette !...

LEON, *surpris*. Ah !

MARCEL. Oui, je t'expliquerai ! D'ailleurs, j'en ai déjà touché quelques mots à ta femme... en parlant avec elle !

LEON. Ah ! oui. Vous avez causé... tous les deux ?...

MARCEL. Nous avons causé, oui !... Et cette conversation n'aura peut-être pas été inutile !... Parce qu'elle m'a dit certaines choses si justes, si intelligentes, si profondément senties...

LEON. Oui ?

MARCEL. Au sujet de nos affaires, tiens... de ma collaboration à l'usine... C'est quelqu'un, tu sais, cette petite.

LEON. Ah !... Je ne suis pas fâché que tu t'en rendes compte.

MARCEL. Oh ! ça... Et tu as eu raison, mon vieux... de faire ce que tu as fait...

LEON, *le regardant au fond des yeux*. C'est vrai !... Tu es sincère !... Alors, tu ne m'en veux plus ? Tu m'as pardonné de lui avoir donné, ici, la place de...

MARCEL, *gravement*. C'est moi qui te demande pardon !...

FRANCINE. Eh bien !... Tout est prêt : passons à table... J'ai mis le petit à la place de sa maman.

RIDEAU

Les Amis d'Edmond Sée se sont groupés dans une association : « Les Amis d'Edmond Sée », que président Pierre Descaves et Raoul Praxy (vice-président). Le secrétaire général est André Ransan et le trésorier Maurice Bertrand qui reçoit les demandes d'admission au Siège social : 10, boulevard Poissonnière (Juin 44). Cotisation de membre actif : 10 NF. Membre d'honneur : 50 NF.

abonnements

	FR.	ETR.
Théâtre, 1 an, 23 numéros	36	41
Edition luxe (1) Supplément	15	15
Cinéma, 1 an, 11 numéros	22	26
Le numéro (Théâtre ou Cinéma) ..	2,50	3
Reliures (Théâtre)	17	19
Reliures (Cinéma)	9	10

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

(1) Jaquette rhodialine, tirage sur couché, envoi sous pochette cartonnée.

FRANCE : A l'**Avant-Scène**, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e (DAN. 67-25). C.C.P. Paris 7353.00, chèque bancaire, mandat-poste.

BELGIQUE, CONGO, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C.C.P. 2364-99 - Francs belges : Théâtre, 390 ; Cinéma, 260 ● **CANADA** : R. Ferron, « A la Page », 1481 Mansfield, Montréal - Dollars C. : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ESPAGNE** : H. Avellan, Duque de Sesto 5, Madrid 9 : (au cours du jour) ● **NORVEGE, SUEDE, DANEMARK** : Librairie Française, Brahegatan, 8, Stockholm 5. Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : Théâtre, 45 ; Cinéma, 28 ● **ETATS-UNIS** : George Sinclair, 127, West, 87th Street, New-York, 24, N. Y. Dollars : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ITALIE** : Dott. Carlo Di Pralormo, via Lambruschini 12, Torino - Lires : Théâtre, 5.700 + 2 % IGE = 5.815 ; Cinéma, 3.400 + 2 % IGE = 3.468 ● **LIBAN** : Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Liv. : Théâtre, 27 ; Cinéma, 15 ● **PORTUGAL** : Livraria Bertrand, 73, rua Garret, Lisboa - Escudos : Théâtre, 220 ; Cinéma, 150 ● **MEXIQUE** : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma 12, Mexico D. F. - Pesos : Théâtre, 103 ; Cinéma, 70 ● **SUISSE** : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève, C. C. P. 1.6390. Et chez les libraires - Francs suisses : Théâtre, 35 ; Cinéma, 22.

AUTRES PAYS : Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

Un nouvel auteur nommé Victor Hugo : "MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE", par la Comédie de l'Est

Oui, je viens, dans son temple, d'adorer l'éternel... mélodrame. Ce qui signifie que j'ai passé une excellente soirée à l'Ambigu où la Comédie de l'Est joue *Mille francs de récompense,* d'un nouvel auteur nommé Victor Hugo. Certes, une bonne part de l'œuvre de Victor Hugo est d'inspiration et de forme mélodramatiques : *Lucrèce Borgia, Marie Tudor,* même des pièces plus prétentieuses comme *Ruy Blas.* Pour ne citer que celles-là. Mais il s'agissait, si j'ose dire, de mélodrames involontaires. Avec *Mille francs de récompense,* Victor Hugo avoue, au contraire, avoir voulu fabriquer un mélodrame « comique » — à la limite de la parodie — selon toutes les règles de l'art.

Est-ce le discrédit d'un genre mineur, sur le plan littéraire ? Est-ce le peu de cas que faisait l'auteur lui-même d'une œuvre écrite pour se distraire de préoccupations plus sérieuses ? Quoi qu'il en soit, dans l'énorme production hugolienne *Mille francs de récompense* était resté, jusqu'à présent, ignoré, oublié, méconnu. Hubert Gignoux a eu la main heureuse en découvrant le trésor, l'expertisant, le décapant et l'exhibant avec tous les soins nécessaires.

On ne raconte pas un mélodrame — pas plus qu'un drame policier, son héritier le plus direct — et je me garderai bien de raconter celui-là. Il faut savoir seulement qu'il s'agit d'un vagabond au grand cœur, proche parent, savoureux et éloquent, de Jean Valjean, qui s'est mis en tête de favoriser les amours de deux jeunes gens, méritants et honnêtes, sur lesquels s'acharnent le mauvais sort et une société mal faite. Tous les personnages caractéristiques du mélo moralisateur apparaissent et s'agitent devant nous : la mère-éplorée-qui-a-eu-des-malheurs, l'homme-d'affaires-impitoyable-et-amateur-de-chair-fraîche, le banquier-en-mal-de-paternité, le grand-père-libéral-et-admirateur-de-Napoléon. Tout cela est traditionnel et attendrissant. Ce qui est, par contre, étonnant et follement amusant, c'est la verve, l'invention, le lyrisme qui ne se prend pas tout à fait au sérieux, la générosité, la jeunesse, en un mot, de ce sacré papa Hugo.

La réalisation et l'interprétation de la Comédie de l'Est sont à la hauteur des événements qui se déchaînent pendant trois heures sur la scène de ce vieil Ambigu qui n'a pas été à pareille fête depuis que Margot venait y pleurer. Tout le monde est à féliciter, ainsi qu'Abd'el Kader Farrah pour ses décors et ses costumes, et André Roos pour sa musique, aussi spirituels les uns que les autres. *Mille francs de récompense ?* La Comédie de l'Est vous les offre. Il vous suffit de vous rendre à l'Ambigu...

Beckett, Ionesco et Genêt ou les classiques de l'avant-garde, à l'Odéon-Théâtre de France

Avant de partir en tournée pour l'Amérique du Sud, Jean-Louis-Barrault a confié, pour deux mois, le Théâtre de France aux animateurs du « Théâtre Nouveau », Aldo Bruzzichelli et Jean-Marie Serreau. En trois pièces et deux spectacles, il s'agissait, pour eux, de présenter quelques œuvres maîtresses de ce qui s'est fait de neuf et d'original au théâtre au cours de ces dix dernières années. Or, *En attendant Godot,* de Samuel Beckett, *Les Bonnes,* de Jean Genêt, et *Amédée ou comment s'en débarrasser,* d'Eugène Ionesco, sont, déjà, trois classiques de l'avant-garde, et le fait d'être accueillis dans une salle nationale ne fait que confirmer une promotion indiscutée. Jean Anouilh a défini *En attendant Godot* comme « le sketch des *Pensées* de Pascal traité par les Fratellini ». La définition est... définitive. Au reste, ce n'est qu'en 1961 que l'on peut découvrir *Godot.* Depuis huit ans, la pièce a parcouru la France et le monde et a été vue par plus d'un million de spectateurs. Bien que la mise en scène 61, de Roger Blin, insiste davantage sur la clownerie que celle de 1953, c'est bien le chef-d'œuvre désespérant que nous retrouvons sur la scène de l'Odéon.

La pièce de Beckett demeure inimitable, insurpassable. Dans ce monde fermé dans lequel évoluent Vladimir et Estragon, ses clochards philosophes, « l'on ne sent rien, n'entend rien, ne sait rien, ne dit rien, n'est rien ». Après *Godot,* en effet, il n'y a plus rien à attendre, de personne. Lucien Raimbourg et Jean Martin retrouvent leurs rôles, ceux de Vladimir et de Lucky, de la création. Ils sont épaulés, cette fois, par Étienne Bierry, Estragon solide et imperturbable, et Jean-Jacques Bourgeois, Pozzo solennel et grandiloquent. Ils sont tous parfaits.

Les Bonnes, de Jean Genêt, permettent également à Tatiana Moukhine de reprendre son personnage de Claire, la camériste qui joue à la maîtresse — en mettant ses robes, en torturant sa sœur Solange, l'autre bonne — jusqu'à en mourir. Là non plus, il ne s'agit pas de découverte. L'élément nouveau est constitué par la mise en scène de Jean-Marie Serreau, riche, inventive, mais qui ralentit peut-être exagérément le rythme, et l'interprétation de Reine Courtois, sèche, réfrigérante, impressionnante Solange, et d'Yvonne Clech, vaporeuse et inconsistante Madame. Elles ont obtenu, toutes les trois, un beau succès.

Si *Les Bonnes* nous offrent une vision tragique d'un monde absurde, *Amédée* en est la vision grotesque. Un couple fossilisé, Amédée et Madeleine, conservent, depuis quinze ans, dans leur appartement, le cadavre d'un gêneur qu'Amédée a tué, il ne sait plus pourquoi. Le corps humain continuant de grandir après le décès, le cadavre prend, brusquement, des proportions gigantesques. Il pousse à vue d'œil. Pour Amédée et Madeleine, ce mort insolite pose un problème insoluble : comment s'en débarrasser ? L'auteur ne le résoud qu'en brisant le couple, Amédée s'élevant dans les cieux dans la chaussure du défunt. Il s'agit, bien sûr, d'une farce. Une farce que se fait l'auteur et qu'il fait, à son tour, aux spectateurs. Des trois classiques en question, c'est celui qui a, sans doute, le plus vieilli. Il n'en reste pas moins que la mise en scène de Jean-Marie Serreau est d'une ingéniosité diabolique et que son incarnation d'Amédée, ainsi que celle de Madeleine par Yvonne Clech, d'une pittoresque saveur.

SPECTACLES DE PARIS

CRÉATION INSOLITE ET RÉUSSIE DE « MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE », UN MÉLODRAME COMIQUE D'UN CERTAIN VICTOR HUGO, PAR LA COMÉDIE DE L'EST, AVEC ANDRÉ POMERAT DANS LE ROLE D'UN VAGABOND AU GRAND CŒUR



REPRISE BRILLANTE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE DE « UN CONTE D'HIVER », DE SHAKESPEARE, ADAPTÉ PAR CLAUDE-ANDRÉ PUGET, AVEC SUZANNE NIVETTE, PAUL-ÉMILE DEIBER ET FRANÇOISE KANEL, DANS LA MISE EN SCÈNE DE JULIEN BERTHEAU



REPRISE SOMPTUEUSE DE « ESTHER », AU THEATRE MONTANSIER, DE VERSAILLES, AVEC LES TRAGÉDIENS JACQUES FRANÇOIS ET MARIE BELL ET LES DANSEURS YVETTE CHAUVIRÉ ET GEORGES SKIBINE QUI FONT DE LA PIÈCE CLASSIQUE UN SPECTACLE COMPLET







LES CLASSIQUES DE L'AVANT-GARDE AU THÉATRE DE FRANCE : « LES BONNES », DE JEAN GENÊT, AVEC TATANIA MOUKHINE ET REINE COURTOIS, QUI JOUENT A LEUR PATRONNE... JUSQU'A EN MOURIR



... « EN ATTENDANT GODOT », DE SAMUEL BECKETT, RETROUVE LE SUCCÈS DE SA CRÉATION AVEC ETIENNE BIERRY, JEAN-JACQUES BOURGEOIS, JEAN MARTIN ET LUCIEN RAIMBOURG (MISE EN SCÈNE DE ROGER BLIN)

Ci-contre :

IONESCO, HABITUÉ DU THÉATRE DE FRANCE, Y REDONNE SON « AMÉDÉE OU COMMENT S'EN DÉBARRASSER », SOUS LES AUSPICES DE JEAN-MARIE SERREAU, QUI EST, EN MÊME TEMPS, SON PRINCIPAL INTERPRÈTE



AUX MATHURINS, REPRISE DU « SQUARE », DE MARGUERITE DURAS, AVEC R.-J. CHAUFFARD ET EDITH SCOB, DANS UNE RÉALISATION DE JOSÉ QUAGLIO : UN DUO D'AMOUR SUR UN BANC...



JACQUES TATI RESSUSCITE SON JOYEUX « JOUR DE FÊTE » SUR LA SCÈNE DE L'OLYMPIA — SPECTACLE DANS LEQUEL LE CINÉMA SE MARIE SPIRITUELLEMENT AU MUSIC-HALL — AVEC LE BRUYANT ET PITTORESQUE CONCOURS DE LA FANFARE DES BEAUX-ARTS

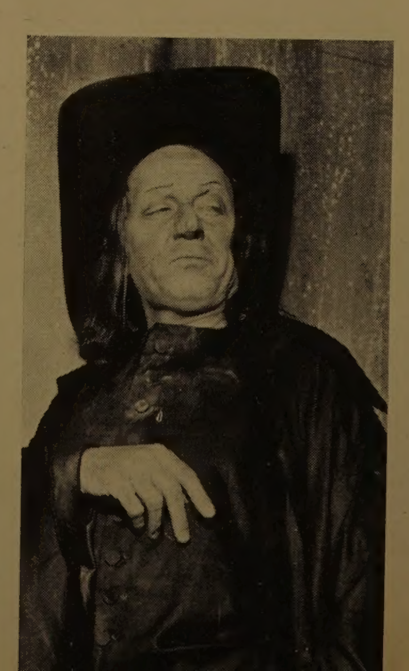


LE CENTRE DRAMATIQUE DU NORD, SOUS LA DIRECTION D'ANDRÉ REYBAZ, A INSCRIT A SON RÉPERTOIRE UN CLASSIQUE DE MARCEL ACHARD, « VOULEZ-VOUS JOUER AVEC MOA ? », AVEC MICHEL CHASSEING (RASCASSE), FRANÇOISE GOLÉA (ISABELLE) ET RAYMOND RAYNAL (CROCKSON)

Page suivante : →

LES DANSEURS ET DANSEUSES DU THÉATRE DE KIROV, DE LENINGRAD, SONT VENUS PRÉSENTER, A L'OPÉRA DE PARIS, QUELQUES-UNS DES MEILLEURS BALLETS DE LEUR RÉPERTOIRE, COMME « RAYMONDA », DE GLASOUNOV, AVEC OLGA ZABOTKINA ET CONSTANTIN RASSADINE





A gauche :

SPECTACLE CLOWNESQUE AUSSI, DU A RAYMOND DEVOS (SUR NOTRE PHOTO, A DROITE, AVEC GUY PIERRAULD), DANS « TÊTE A GIFLES »... AU CABARET DE « LA TÊTE DE L'ART », ÉVIDEMMENT !

Ci-contre :

LE « BARBIER DE SÉVILLE » A REMPORTÉ UN TEL SUCCÈS, AUX JEUDIS CLASSIQUES DE L'ATELIER, QU'IL EST QUESTION D'Y REPRENDRE LA PIÈCE A LA RENTRÉE. LA COMPOSITION DE MAURICE TEYNAC, DANS « DON BAZILE », APRÈS AVOIR SÉDUIT LA CRITIQUE, A ÉTONNÉ LES SPECTATEURS PLUS HABITUÉS A LE VOIR SOUS LES TRAITS DU SÉDUCTEUR DE « PATATE »



TOUS LES SUCCÈS THÉATRAUX A VOTRE DISPOSITION

« L'AVANT-SCENE » est essentiellement une revue diffusée sur abonnement. Cependant, notre service librairie est en mesure, dans la limite des exemplaires encore disponibles, de mettre à la disposition de nos nouveaux lecteurs les titres suivants parus dans les numéros des différentes séries du catalogue complet (celui-ci est envoyé gratuitement sur demande).

Collection « L'AVANT-SCENE »

UN NOMME JUDAS, Claude-André Puget et Pierre Bost.
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT, Pirandello, A.-M. Comnène.
LES OISEAUX DE LUNE, Marcel Aymé.
LE MAL COURT, Jacques Audiberti.
L'ŒUF, Félicien Marceau.
OURAGAN SUR LE CAINE, H. Wouk, J.-A. Lacour.
PROCES A JESUS, Diego Fabbri, Th. Maulnier.
PATATE, Marcel Achard.
ARDELE OU LA MARGUERITE, J. Anouilh.
DOUZE HOMMES EN COLERE, R. Rose, A. Obey.
LE JOURNAL D'ANNE FRANK, Goodrich-Hackett-Neveux.
ONCLE VANIA, Tchekov, G. et L. Pitoëff.
LA TETE DES AUTRES, Marcel Aymé.
VU DU PONT, A. Miller, M. Aymé.
L'EFFET GLAPION, Jacques Audiberti.
LA PETITE MOLIERE, J. Anouilh - R. Laudenbach.
UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE, U. Betti.
GOG ET MAGOG, R. Mac Dougall, G. Arout.
PIEGE POUR UN HOMME SEUL, R. Thomas.
LA CERISAIE, A. Tchekov, G. Neveux.
LE SIGNE DU FEU, D. Fabbri, Th. Maulnier.
L'ETOUFFE-CHRETIEN, Félicien Marceau.
LA VOLEUSE DE LONDRES, Georges Neveux.
CHER MENTEUR, Jérôme Kilty, Jean Cocteau.
LA NUIT DES ROIS, W. Shakespeare, Nicole et Jean Anouilh.

Collections diverses

LE PRINCE DE HOMBOURG, Von Kleist.
LE MAL D'AMOUR, Marcel Achard.
LES ŒUFS DE L'AUTRUCHE, André Roussin.
BON WEEK-END, Mr. BENNETT, A. Watkyn, adapt. P. de Beaumont.
RHINOCEROS, Eugène Ionesco.
LA JUMENT DU ROI, Jean Canolle.
LES CROULANTS SE PORTENT BIEN, Roger-Ferdinand.
LA COLLECTION DRESSEN, M.-G. Sauvajon.
UN HOMME COMME LES AUTRES, A. Salacrou.
LES POSSEDES, Albert Camus, d'après Dostoievski.
LA HOBEREAUTE, Jacques Audiberti.
LA PUNAISE, W. Maiakowski.
LA JALOUSIE, Sacha Guitry.
LA PAIX DU DIMANCHE, John Osborne.
LUCIE CROWN, J.-P. Aumont, d'après I. Shaw.

Envoi franco : 2,50 NF le numéro
Etranger : 3 NF
Catalogue complet sur demande

Nos prochains numéros :

L'AVANT-SCENE DU THEATRE

15 juin :
« Les Nuits blanches »
Dostoïevski

« Sammy »
Ken Hughes - Pol Quentin

L'AVANT-SCENE DU CINEMA

15 juin :
« L'Enclos »
Armand Gatti

« Cuba Si »
Chris Marker

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
SECRETAIRE DE REDACTION : GEORGETTE TOTAIN
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 49
PRIX DU NUMERO :
2,50 NF — ETRANGER : 3 NF
BELGIQUE : F.B. 30
SUISSE : F.S. 2,50